



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bought from Blackwell

{ 6.6.0

9/10

± 6.30

Cesar Chesneau

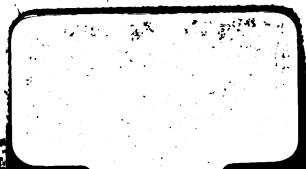
Du Marsais

1676-1756

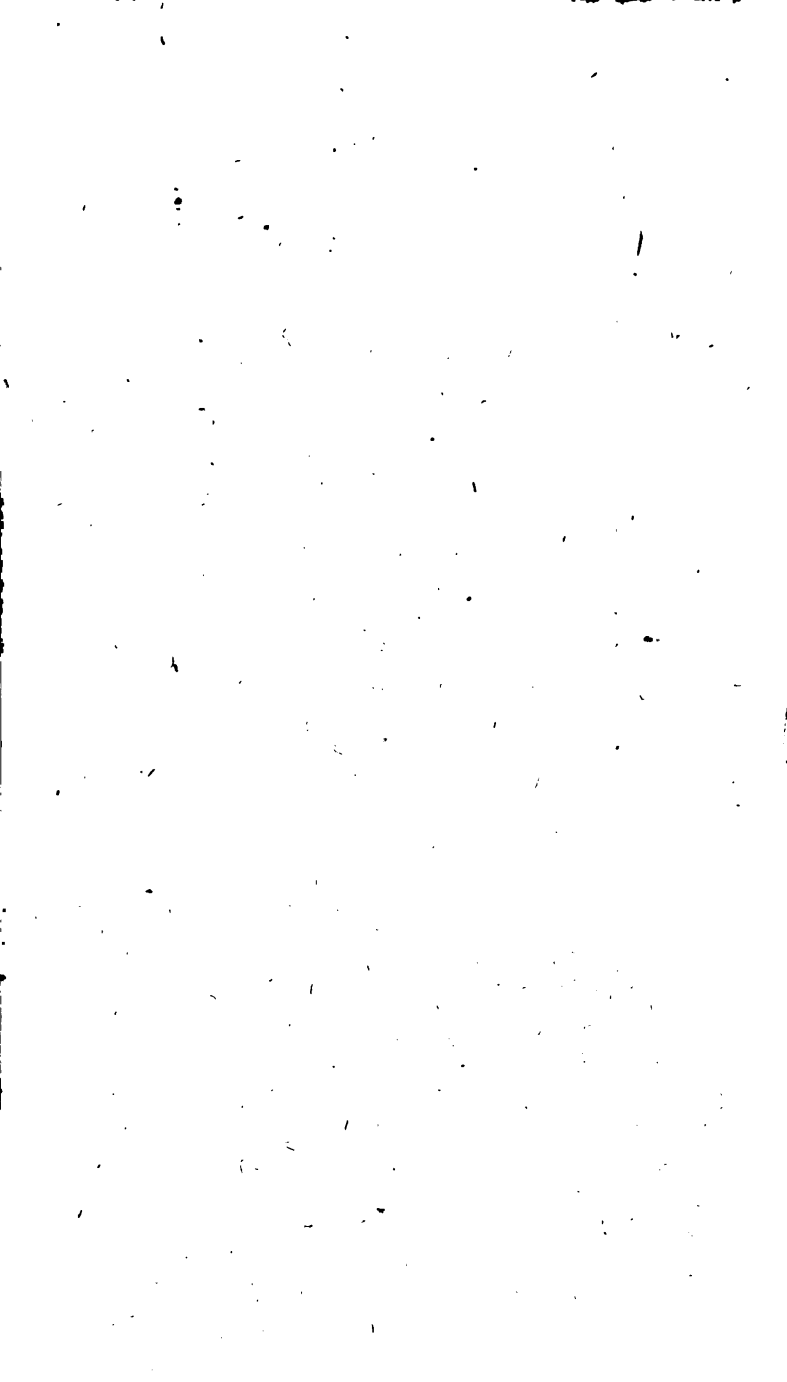
Vet. Fr. II B. 660



**ZAHAROFF  
FUND**









# TRAITE DES TROPEES.

POUR SERVIR

D'INTRODUCTION  
A LA RHETORIQUE ET A LA LOGIQUE.

PAR

MR. DU MARSAIS.

NOUVELLE EDITION PUBLIEE

PAR

MR. FORMEY.

*De Louvain*

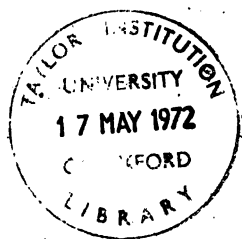
*Professeur*



A LEIPSIC,

CHEZ LA VEUVE GASPARD FRITSCH,

1757.



A MONSIEUR  
LE COMTE  
DE KAMEKE,  
&c. &c. &c.

*L*es connoissances solides que VOUS avez acquises de si bonne heure, & ce qui est bien plus rare, que vous avez sçu réduire aussitôt en pratique de la manière la plus heureuse, sont bien plus propres à VOUS attirer le respect & les hommages de ceux qui pensent, que l'élévation de Votre naissance, & le rang distingué que VOUS tenez dans une des principales Cours de l'Europe. J'ai toujours admiré, MONSIEUR, cette sagesse, ou pour exprimer encore mieux mon idée, ce sens exquis, qui a présidé à toutes vos actions, & qui Vous fait jouir de tout le bonheur qui est vraiment à désirer. Ce n'est pas assez de naître avec les plus grands avantages de la fortune: il faut sçavoir les mettre en œuvre, & distinguer les biens

2

biens réels des biens apparens, qui absorbent souvent les premiers, & détruisent tout ce que le sort avoit, pour ainsi dire, arrangé en notre faveur.

VOUS avez posé, MONSIEUR, les fondemens de la félicité la plus digne d'envie, en prenant pour épouse une Dame, dont le mérite supérieur a obtenu constamment cette réünion si rare de tous les suffrages, contre laquelle l'envie même ne tente pas de s'élever. VOUS apportez à l'éducation de Votre Illustre Famille des soins qui ne sauroient être, ni mieux dirigés, ni poussés plus loin; soins qui rendront le précieux héritage de vos vertus encore plus assuré que celui de vos biens. Déjà VOUS en recueillez les inestimables fruits; déjà vos espérances sont changées en réalité; & dès le milieu de votre carrière VOUS vous voyez renaître de la manière la plus satisfaisante. Mais, MONSIEUR, VOUS n'êtes pas seulement le Père de votre Famille; VOUS revêtez la même qualité à l'égard de tous ceux qui tiennent à vous par quelque lien. Cette bonté éclairée qui fait le fonds de votre caractère, vous engage à procurer tout le bien-être qui dépend de VOUS, dans l'enceinte de votre maison, dans l'étendue de vos terres; & il ne tient pas à vous que tous ceux qui sont dans le besoin n'éprouvent votre disposition bien-  
fai-

faisante, tant VOUS vous montrez attentif à soulager les nécessiteux qui implorent votre secours. Voilà la sagesse: voilà le bonheur. On fait d'inutiles efforts pour les séparer. L'homme n'est heureux qu'autant qu'il a l'esprit juste & le cœur bon.

Il y a long-tems, vous le sçavez MONSIEUR, & je profite de cette occasion pour m'en féliciter hautement, il y a long-tems que je suis à portée de connoître ces excellentes qualités, qui vous ont toujours distingué si avantageusement de ceux qui partagent avec vous celles que donnent le sang & les dignités. Cette connoissance a fait sur moi l'impression qu'elle doit naturellement faire sur quiconque respecte le mérite, & honore la Vertu; & je me crois obligé à la manifester publiquement, parce que la société a besoin d'exemples semblables; ils sont trop rares & trop utiles pour n'être proposés à l'imitation. Mon cœur vous paye en même tems, MONSIEUR, un tribut qu'il vous devoit dès les premières années de ma vie, commencée à peu près en même tems que la vôtre; & que les bontés dont vous m'avez honoré depuis, ont grossi de jour en jour.

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de VOUS présenter, n'est pas indigne de paroître sous Vos auspices. Il sert à développer le Génie des Langues en général, & celui d'une langue

*en particulier que VOUS vous êtes appropriée au point de la parler comme ceux qui l'ont sucée avec le lait, & dans toute sa pureté. L'auteur, dont l'habileté dans ces matières a été généralement reconnüe pendant le cours d'une longue carrière, a réüni très habilement les principes tant grammaticaux que métaphysiques du langage pour expliquer ces bizarreries apparentes qui y règnent, ces anomalies, ou irrégularités, qui sont comprises sous le nom général de Tropes. Ainsi je me persuade que cet ouvrage obtiendra de Votre part quelques momens d'une attention que Vous ne refusez jamais à ce qui a les caractères de la vraie utilité.*

*J'ai l'honneur d'être avec un véritable respect,*

MONSIEUR,

*à Berlin,  
le 1 de Mai, 1757.*

· Votre très-humble & très-obéissant  
serviteur,

· F O R M E Y.





# PREFACE

## DE L'EDITEUR.

**L**E sort des livres ressemble quelquefois à celui des hommes. Il y en a qui, malgré tout leur mérite, ne percent pas, & gardent un *incognito*, qui conviendrait mieux à la plupart de ceux qui ont le plus de cours. — Tel est assurément l'ouvrage de M. du *Marsais*, dont je fais présent à l'Allemagne, où il n'avoit point pénétré; & qui, bien qu'imprimé en 1730. à *Paris*, y étoit déjà devenu si peu commun, que j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer. Je ne crois pourtant pas trop m'avancer, en disant que c'est un livre distingué dans son genre, dont la lecture est également instructive & amusante, & qu'on pourra faire entrer avec succès dans le plan des instructions qu'on donne à la jeunesse.

M. *Cesar Chesneau du Marsais*, Auteur du *Traité des Tropes*, mourut au mois de Juin de l'année passée, âgé de plus de 80 ans. Messieurs les Editeurs de l'*Encyclopédie* promettent dans l'avertissement du Tome VI. de donner l'Eloge

## P R E F A C E

de M. du Marçais dans le suivant d'après les mémoires qui leur seront fournis; & disent en attendant que la perte de cet habile homme n'est pas moins grande pour les lettres que pour l'Encyclopédie. Les articles de Grammaire inférés dans ce Dictionnaire étoient de lui, & tous excellens. On pourroit un jour les réunir, quand l'Encyclopédie sera achevée, & en faire un volume intéressant.

L'esprit grammatical n'est pas aussi généralement estimé qu'il le mérite; on ne sent pas assez l'influence qu'il a sur toutes les autres sortes d'esprit, sur tous les raisonnemens que nous formons pendant le cours de notre vie. De là vient en grande partie, si je ne me trompe, le faux, le foible, le petit, & en général la défectuosité qui se trouve dans l'esprit du Sexe. On n'attache assurément pas des idées bien distinctes à des mots dont on ne connoit, ni l'orthographe, ni les genres, ni les cas, ni les dérivations: cependant ces mots sont des signes représentatifs de ce que nous pensons; ce sont les matériaux de nos discours & de nos raisonnemens. Si l'on y regardoit de plus près, on se convaincroit qu'il ne faut point lâcher prise, pour m'exprimer ainsi, dans les éducations d'enfans qui ne sont pas condamnés à passer leur vie dans les travaux les plus grossiers, jusqu'à ce qu'ils sachent écrire correctement dans leur langue.

Mais au moins est-il hors de toute contestation, que, quand on veut conduire de jeunes gens dans la route des études, dèsqu'ils sont devenus

## DÉ L'ÉDITEUR.

venus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les observations qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. D'habiles gens ont appris les Langues en lisant, & par routine. Ils donnoient, je l'avoüe, des preuves qu'ils en entendoient les mots par l'explication courante des livres écrits dans ces langues. Mais je doute qu'ils les aient jamais aussi bien possédées que s'ils en avoient fait une étude grammaticale. Ce qui m'affermirait dans ce doute, c'est que quand les mêmes savaus ont voulu enseigner les langues qu'ils avoient ainsi apprises, ils s'y prenoient fort mal, & n'en pouvoient venir à bout. J'en ai vû des exemples réitérés en la personne de feu M. *La Croze*, l'un des grands Polyglottes de notre siècle. Tout alloit à merveille, quand il traduisoit de vive voix ou par écrit d'une langue moins connue dans une autre qui l'étoit davantage; mais, lorsqu'il vouloit former des disciples, il les tourmentoit véritablement, en prétendant que comme lui ils apprirent le Grec; par exemple, en lisant Homère, & qu'à une seconde ou troisième lecture, il entendissent aussi bien que lui ce qu'ils avoient lu. Il falloit pour cela une tête organisée comme la sienne, une mémoire naturelle, qui est aussi rare que la force visuelle qui découvroit sans telescope les Satellites aux yeux de feu M. *Lieberkühn*.

M. *du Marfais*, de l'avertissement duquel je vais tirer le reste de celui-ci, avoit formé un plan de Grammaire, suivant lequel il en divisoit l'étude

## P R E F A C E

tude en sept parties, c'est-à-dire, qu'il pensoit que les observations qu'on peut faire sur les mots, entant que signes de nos pensées, peuvent être rapportées aux sept chefs, dont voici, l'énumération.

I. La connoissance de la proposition & de la période, entant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons & l'arrangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient.

II. L'Orthographe.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des syllabes.

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe : on peut appeller ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des genres, des nombres, des personnes, des terminaisons ; elle contient ce qu'on appelle les *Rudimens*.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la connoissance des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. Cette connoissance est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, entant que signes de nos pensées : ainsi un Traité sur ce point appartient à la Grammaire, & il ne faut pas attendre que les enfans aient passé sept ou huit ans dans l'étude du Latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré, & ce qu'on entend par Métaphore, ou par Métonymie.

Quoi-

## DE L'ÉDITEUR.

Quoique ces différentes parties soyent liées entr'elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble, elles forment un tout qu'on appelle *Grammaire*, cependant chacune en particulier ne suppose que les connoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guères que les Rudimens qui doivent précéder nécessairement la Syntaxe; les autres parties peuvent aller assez indifféremment l'une avant l'autre.

Nous avons des Traités particuliers sur l'Orthographe, sur la Prosodie, sur la Quantité, sur la Syntaxe, &c. en voici un qui nous manquoit, c'est celui des Tropes.

Si l'on objecte qu'il s'y trouve des choses trop aisées & trop communes, il faut répondre que les jeunes gens ne viennent point dans le monde avec la connoissance de ces choses aisées & communes: ils ont besoin de les apprendre, s'ils veulent passer à la connoissance de celles qui sont plus difficiles & plus élevées. Si d'autres au contraire trouvent que ce Traité contient des réflexions qui sont au dessus de la portée des jeunes gens, on leur fera observer qu'elles sont destinées à l'usage des maîtres, aussi bien que les exemples dont ils peuvent avoir besoin, si ce n'est pas pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions, & de ces exemples, selon les lumières, la portée & les talens de leurs disciples.

## PREFACE DE L'EDITEUR.

Il ne reste plus qu'à dire un mot de l'Orthographe de M. du *Marsais*, telle qu'on la trouvera dans ce Traité. Elle tient le milieu entre l'ancienne & la nouvelle. Ce qu'elle a de plus remarquable, c'est que dans tous les mots où les lettres doubles ne se prononcent point, on n'en met que de simples; *home* pour *homme*, *persone* pour *personne*, *doner* pour *donner*, &c. Et par là on revient à l'étymologie, ces mots n'étant écrits que par des lettres simples dans la langue latine d'où ils viennent.





# DES TROPES OU DES DIFERENS SENS

dans lesquels  
on peut prendre un même mot dans une  
même langue.

---

---

## PREMIERE PARTIE.

### DES TROPES EN GENERAL.

---

#### ARTICLE I.

##### *Idée générale des Figures.*

**A**VANT que de parler des Tropes DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL. en particulier, je dois dire un mot des figures en général; puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit comunément que *les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires: que ce sont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de*

A

la

**DESTRO-** *la manière commune & simple de parler :*  
**PES** ce qui ne veut dire autre chose, sinon que  
**EN GENE-** les Figures sont des manières de parler éloi-  
**RAL.** gnées de celles qui ne sont pas figurées, &  
 qu'en un mot les Figures sont des Figures, &  
 ne sont pas ce qui n'est pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures soient  
 des manières de parler éloignées de celles qui  
 sont naturelles & ordinaires, il n'y a rien de  
 si naturel, de si ordinaire, & de si comun

*Eloq. de la* que les Figures dans le langage des homes.  
*Chaire & M. de Bretteville* après avoir dit que *les Figu-*  
*du Bar-* *res ne sont autre chose que de certains tours*  
*reau.* *d'expression & de pensée dont on ne se sert*  
*L.III.ch.a.* *point comunément*, ajoute „ qu'il n'y a rien  
 „ de si aisé & de si naturel. J'ai pris souvent  
 „ plaisir, dit-il, à entendre des payfans  
 „ s'entretenir avec des Figures de discours  
 „ si variées, si vives, si éloignées du vulgai-  
 „ re, que j'avois honte d'avoir si long-  
 „ tems étudié l'éloquence, voyant en eux  
 „ une certaine Rhétorique de nature beau-  
 „ coup plus persuasive, & plus éloquente que  
 „ toutes nos Rhétoriques artificielles.,,

En éfet, je suis persuadé qu'il se fait plus  
 de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il  
 ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées  
 académiques. Ainsi, bien loin que les Fi-  
 gures s'éloignent du langage ordinaire des  
 homes,



homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent de la manière commune & simple de parler; come les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés, ils souffroient patiemment les persécutions: Qu'y a-t-il de plus naturel & de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette situation & de cette conduite des Apôtres? „ On nous maudit, & nous „ benissons: on nous persécute, & nous souffrons la persécution: on prononce des „ blasphèmes contre nous, & nous répondons par des prières. „ Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité, de la naïveté, & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiennent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèse*, c'est à dire, opposition: *maudire* est opposé à *benir*: *persécuter* à *souffrir*: *blasphèmes* à *prières*.

DES TROPES  
EN GENERAL.

aledicimur, & benedicimus: persecutionem patimur, & sustinemus: blasphemamur, & obsecramus.

1 Cor. c. 4. v. 12.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle, & de leur faire des reproches quand on n'est pas content

DES TRO- tent de leur conduite. \* *O Nation incrédule*  
 PES *& méchante!* s'écrie Jesus-Christ, *jusques*  
 EN GENE- *à quand serai-je avec vous! Jusques à quand*  
 RAL. *aurai-je à vous souffrir!* C'est une Figure  
 très-simple qu'on apèle *apostrophe*.

Oraif. fu- M. Fléchier au comencement de son Orai-  
 neb. de M. son funébre de M. de Turène, voulant do-  
 de Turen. ner une idée générale des exploits de son Hé-  
 Exorde. ros, dit „conduites d'armées, sièges de pla-  
 ces, prises de villes, passages de rivières,  
 „attaques hardies, retraites honorables, cam-  
 „pemens bien ordonés, combats soutenus,  
 „batailles gagnées, énemis vaincus par la  
 „force, dissipés par l'adresse, lassés par une  
 „sage & noble patience: Où peut-on trou-  
 „ver tant & de si puissans exemples, que  
 „dans les actions d'un home, &c.,

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces pa-  
 roles qui s'éloigne du langage militaire le  
 plus simple; c'est là cependant une Figure  
 qu'on apèle *congeries*, amas, assemblage.  
 M. Fléchier la termine en cet exemple, par  
 une autre Figure qu'on apèle *interrogation*,  
 qui est encore une façon de parler fort tri-  
 viale dans le langage ordinaire.

Dans

\* *O generatio incredula & perversa, quo usque ero  
 vobiscum Quo usque patiar vos! Matt. c. 17. v. 16.*

Dans l'Andriène de Térence, Simon se DES TRO.  
 croyant trompé par son fils, lui dit, *Quid ais,* PES  
*quoniam...* Que dis-tu le plus.... vous voyez EN GENE.  
 que la proposition n'est point entière, mais RAL.  
 le sens fait voir que ce père vouloit dire à Andr. Act.  
 son fils, *Que dis-tu le plus méchant de tous les* V. Sc. 3.  
*homes?* Ces façons de parler dans lesquelles u. 1.  
 il est évident qu'il faut suppléer des mots, pour  
 achever d'exprimer une pensée que la viva-  
 cité de la passion se contente de faire en-  
 tendre, sont fort ordinaires dans le langage  
 des homes. On apèle cetté figure *Ellipse*,  
 c'est-à-dire, *omission*.

Il y a, à la vérité, quelques figures qui  
 ne sont usitées que dans le stile sublime:  
 telle est la *Prosopopée*, qui consiste à faire par-  
 ler un mort, une personne absente, ou même  
 les choses inanimées. „Ce tombeau s'ou- Oraif. fu-  
 „vriroit, ces ossemens se rejoindroient pour nebre de  
 „me dire: Pourquoi viens-tu mentir pour M. de Mon-  
 „moi, qui ne mentis jamais pour personne? tausier.  
 „Laisse-moi reposer dans le sein de la véri-  
 „té, & ne viens pas troubler ma paix, par  
 „la flaterie que j'ai haïe.„ C'est ainsi que  
 M. Fléchier prévient ses auditeurs, & les as-  
 sure, par cette prosopopée, que la flaterie  
 n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire  
 de M. le Duc de Montausier.

DES TRO-  
PES  
ENGENE-  
RAL.

Hors un petit nombre de figures sembla-  
bles, réservées pour le stile élevé, les autres  
se trouvent tous les jours dans le stile le plus  
simple, & dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les figures? Cè mot  
se prend ici dans un sens métaphorique.  
*Figure* dans le sens propre, c'est la forme  
extérieure d'un corps. Tous les corps sont  
étendus, mais outre cette propriété généra-  
le d'être étendus, ils ont encore chacun leur  
figure & leur forme particulière, qui fait que  
chaque corps paroît à nos yeux différent d'un  
autre corps: il en est de même des expres-  
sions figurées, elles font d'abord conoitre  
ce qu'on pense; elles ont d'abord cette pro-  
priété générale qui convient à toutes les phra-  
ses & à tous les assemblages de mots, & qui  
consiste à signifier quelque chose, en vertu  
de la construction grammaticale; mais de  
plus les expressions figurées ont encore une  
modification particulière qui leur est propre,  
& c'est en vertu de cette modification par-  
ticulière, que l'on fait une espèce à part  
de chaque sorte de figure.

L'antithèse, par exemple, est distinguée  
des autres manières de parler, en ce que  
dans cet assemblage de mots qui forment  
l'antithèse, les mots sont oposés les uns aux  
autres; ainsi quand on rencontre des exem-  
ples

ples de ces sortes d'opositions de mots, on les raporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres figures, parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente, ou absente, &c.

Ce n'est que dans la Prosopopée que l'on fait parler les morts, les absens, ou les êtres inanimés: il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue des autres assemblages de mots, qui font un sens dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoître ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases, expressions, périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur done un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, & avec ce caractère

DES TRO- caractère propre qui les distingue les unes des  
 PES autres, & de tout ce qui n'est que phrase  
 EN GENE- ou expression.  
 RAL.

Caract. des M. de la Bruyère dit „qu'il y a de certai-  
 ouvrag. de „nes choses dont la médiocrité est insupor-  
 l'esprit, „table: la poésie, la musique, la peinture, &  
 „le discours public.,, Il n'y a point là de fi-  
 gure; c'est-à-dire, que toute cette phrase ne  
 fait autre chose qu'exprimer la pensée de M.  
 de la Bruyère, sans avoir de plus un de ces  
 tours qui ont un caractère particulier: Mais  
 quand il ajoute, „Quel supplice que d'enten-  
 „dre déclamer pompeusement un froid dis-  
 „cours, ou prononcer de médiocres vers  
 „avec emphase!,, c'est la même pensée;  
 mais de plus elle est exprimée sous la forme  
 particulière de la surprise de l'admiration,  
 c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une mul-  
 titude de soldats, dont les uns n'ont que l'ha-  
 bit ordinaire qu'ils avoient avant leur enga-  
 gement, & les autres ont l'habit uniforme  
 de leur régiment: ceux-ci ont tous un habit  
 qui les distingue, & qui fait conoitre de  
 quel régiment ils sont: les uns sont habillés  
 de rouge, les autres de bleu, de blanc, de  
 jaune, &c. Il en est de même des assembla-  
 ges de mots qui composent le discours; un  
 lecteur instruit rapporte un tel mot, une telle  
 phrase

phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoit la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases & les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment: elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donnent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embéllissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure: Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces:

DES TRO- \* *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?*

PES lui dit Julie, *Qu'il mourût*, répond le père.

EN GENE- \*\* Dans une autre tragédie de Corneille,

RAL.

\*Corneille Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit,

Horaces. il veut se conduire en *père*, en *mari*. Ne

*Act. III.* soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

*sc. 3.*

\*\* Id. Ni-

comede.

*Act. IV.*

*sc. 3.*

P R U S I A S

Et que dois-je être ?

N I C O M E D E

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot : voici un exemple plus simple.

Malherbe

*L. 1 Parapbr. du Ps.*

*CXLV.*

*Envain, pour satisfaire à nos lâches envies,*

*Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies,*

*A souffrir des mépris, à ployer les genoux :*

*Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous*

*somes,*

*Véritablement homes,*

*Et meurent come nous.*

Je pourrais rapporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, & dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélistent le discours, ou veut dire seulement, que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble,



ble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figure.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures: LES FIGURES sont des manières de parler distinguées des autres par une modification particulière, qui fait qu'on les réduit chacune à une espèce à part, & qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.



## ARTICLE II.

### *Division des Figures.*

On divise les figures en figures de pensées, *Figure sententiarum*, *Schemata*; & en figures de mots, *figure verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron\*, entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que

Σχημα,  
ατος, for-  
me, habit,  
attitude.

\*Inter conformationem verborum & sententiarum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba muteris, sententiarum permanet, quibuscumque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201. aliter LII.*

DÉS TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

que dans la manière particulière de penser ou de sentir, enforte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment: De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de Montaufier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée: Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles*; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite; *voiles* est là pour *vaisseaux*: que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*; j'exprime également ma pensée; mais il n'y a plus de figure.



### ARTICLE III.

#### *Division des figures de mots.*

**I**l y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction*: elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots; telle est, par exemple,

la

la syncope, c'est le retranchement d'une let-  
tre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*, &c.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction; par exemple: lorsqu' Horace parlant de Cléopatre, dit *monstrum, que . . . L. 1. Od. 37.* nous disons en françois *la plupart des homes* v. 21. *disent*, & non pas *dit*: On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'appelle *syllapse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition, &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots, ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on appelle *Tropes*; les mots prennent par ces figures des significations différentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la Grammaire.



DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

## A R T I C L E I V.

### *Définition des Tropes.*

**L**es Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot: ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot; nous l'expliquerons bien-tôt.

τροπή,  
τρέπω.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *trope*, *conversio*, dont la racine est *trepo*, *verto*, *je tourne*. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre: *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau: cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conoitre ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, & qui les distingue des autres figures: elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre: mais de plus chaque trope diffère d'un autre trope, & cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre; par exemple: *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut appelé à la Couronne d'Espagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties? nullement: personne n'entendit cette expression à la lettre, & dans le sens propre: elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes, dit:

*Quand je vois ta sagesse . . . . .  
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur,  
La France sous tes loix maîtriser la Fortune  
Et nos vaisseaux dormant l'un & l'autre Neptune.*

Discours  
au Roi.

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne: *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire, plus de séparation, plus de division, plus de guerre: il n'y aura à l'avenir qu'une bone intelligence entre la France & l'Espagne: c'est une métonymie du signe, ou une métalepse: les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries: ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter, *l'aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée: c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales & occidentales: c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot: *Aveugle* dans le sens propre, signifie une personne qui est privée

privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jesus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les Philosophes apèlent *sens divisé* : ce sens divisé est un Trope, puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet, d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.  
Matt. c.  
XI. v. 5.



## ARTICLE V.

*Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoitre les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.*

**A**u reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des començans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots; par exemple:

Virg. Ecl. *Tityre, tu patula, recubans sub tegmine fagi,*  
L. V. l. *Sylvestrem, tenui, musam meditaris, avena.*

*Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, une chanson, vous vous exercez à chanter.* Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les Déeses qui inspiroient les Poètes & les Musiciens; ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'effet, c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin; nous l'expliquerons dans la suite.

*Avena* dans le sens propre, veut dire de l'aveine, mais parce que les Bergers se servent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flute, come font encore les enfans à la campagne; delà par extension on a apelé *avena* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament, dans



dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phédre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement, & par lesquels on comence: ainsi je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Je conviens, si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore? C'est ainsi qu'il y avoit plus de quarante ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la Prose, sans qu'il en sut rien.* Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit M<sup>e</sup>. Jourdain, mais elles sont utiles & nécessaires à ceux qui ont besoin de savoir l'art de parler & d'écrire; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, & donent de la précision & de la justesse.

Réponse  
à une ob-  
jection,

Molière  
Bourgeois-  
Gentil. act.  
II. sc. 4.

Ibid. act.  
III. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne sont que des observations sur la pratique: l'usage & la pratique ont précédé toutes les sciences & tous les

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

arts ; mais les sciences & les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ses pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois ; mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : les talens ont été perfectionnés par les observations, & c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

• On voit tout les jours des personnes qui chantent agréablement, sans conoitre les notes, les clés, ni les règles de la Musique ; elles ont chanté pendant bien des années des *sol* & des *fa*, sans le savoir ; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique, pour perfectionner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans conoitre la circulation du sang ; faut-il négliger la conoissance de l'Anatomie ? & ne faut-il plus étudier la Physique, parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eut de la pesanteur & de l'élasticité ? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.



## ARTICLE VI.

*Sens Propre, Sens Figuré.*

**A**vant que d'entrer dans le détail de cha-  
que Trope, il est nécessaire de bien com-  
prendre la différence qu'il y a entre le sens  
propre & le sens figuré.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot: Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi; par exemple: *Le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots-là sont dans le sens propre.

Mais, quand un mot est pris dans un autre sens, il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot est au figuré; par exemple: *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

*Masque* dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on se met sur le visage pour

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre, que Malherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques que de visages: *masques* est là dans un sens figuré, & se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, & prènent des mines propres à marquer une situation d'esprit & de cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix* (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux & surtout de la bouche des homes: On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aiguë, flexible, grêle cassée, &c. En toutes ces occasions *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi: mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure, remords*, &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses comandemens, *il en fut assisté. Les brebis entendent la voix du pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix & la distin-

distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre ; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang, la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'ocasion de quelque accident arivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger ; ensuite, par extension, on a apelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge ; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis, opinion, suffrage* : *il a eu toutes les voix*, c'est-à-dire, tous les suffrages ; *briguer les voix, la pluralité des voix* ; *il vaudroit mieux, s'il étoit possible, peser les voix que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés, que de se laisser entrainer au sentiment aveugle du plus grand nombre.

*Voix* signifie aussi dans un sens étendu, *gémissement, prière*. *Dieu a écouté la voix de son peuple, &c.*

Tous ces différens sens du mot *voix*, qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.



## A R T I C L E V I I .

*Réflexions générales sur le Sens Figuré.*

I.

*Origine du Sens Figuré.*

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

**L**a liaison qu'il y a entre les idées accessoi-  
res, je veux dire, entre les idées qui ont  
rapport les unes aux autres, est la source & le  
principe des divers sens figurés que l'on do-  
ne aux mots. Les objets qui font sur nous des  
impressions, sont toujours accompagnés de di-  
férentes circonstances qui nous frappent, &  
par lesquelles nous désignons souvent, ou les  
objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompa-  
gner, ou ceux dont elles nous réveillent le  
souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire  
est souvent plus présent à l'imagination que  
le nom de l'idée principale, & souvent aussi  
ces idées accessoires, désignant les objets avec  
plus de circonstances que ne feroient les  
noms propres de ces objets, les peignent ou  
avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément.  
De là le signe pour la chose signifiée, la cause  
pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécé-  
dent pour le conséquent, & les autres sortes  
de tropes dont je parlerai dans la suite. Come  
l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans  
exciter l'autre, il arive que l'expression figu-  
rée

rée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre ; elle est même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image ; elle attache ou amuse l'imagination & donne aisément à deviner à l'esprit.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

## II.

*Usages ou effets des Tropes.*

1. Un des plus fréquens usages des tropes c'est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux ; cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille, c'est-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le stile pour la manière d'écrire, &c.

2. Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous, avec les idées accessoires qui l'accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : delà viennent ces façons de parler, *il est enflammé de colère, il est tombé dans*

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

*une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir, &c.*

3. Les Tropes ornent le discours. Mr. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa Mr. le Duc de Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : „Tombez „tombez,voiles importuns qui lui couvez la „vérité de nos mystères: & vous, Prêtres de „Jésus-Christ, prenez le glaive de la parole, „& coupez sagement jusqu'aux racines de „l'erreur, que la naissance & l'éducation „avoient fait croître dans son ame. Mais par „combien de liens étoit-il retenu ?„

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement: *Tombez, voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu*: toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble: les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame:



l'ame: en ces occasions on a recours aux idées DES TRO-  
PES.  
EN GENE-  
RAL. accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes: *Tous les homes meurent également*; voilà une pensée commune: Horace a dit:

*Pallida mors, æquo pulsat pede pauperum tabernas  
Regumque turres.* Liv. I.  
od. 4.

On fait la périphrase simple & naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

*La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.* Malherb.  
l. VI.



*Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses loix,  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas nos Rois.*

Au lieu de dire que c'est un Phénicien, qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la Poésie, Brébeuf a dit:

*C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
De peindre la parole & de parler aux yeux,  
Et par les traits divers des figures tracées,  
Donner de la couleur & du corps aux pensées.* \* Pharsale,  
Lib. III.

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures, désagréables, tristes,

• *Phœnices primi, famæ si creditur, ausi  
Mansuram, rudibus, vocem signare figuris.* Lucan.  
Lib. III. v. 220.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

tes, ou contraires à la modestie; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme & dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot; ils donent à un mot une signification nouvelle, soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre, soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressemblance, pour suplérer aux termes qui manquent dans la langue.

Manière d'enseigner & d'étudier les belles lettres, par Mr. Rollin, tom. II, p. 246. & Cicer. de Orator. n. 155. aliter xxxviii. Voff. inst. orat. L. IV. c. VI. n. 14.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, & qu'ils aient contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embèlir & à l'orner. Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suplément à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature: l'imagination a trop de part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons

difons d'un home qui marche avec trop de lenteur, qu'il va plus lentement qu'une tortue, d'un autre, qu'il va plus vite que le vent, d'un passionné, qu'il se laisse emporter au torrent de ses passions, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images; nous en sommes occupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour métre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des homes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance: c'est que pour faire voir que l'on substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent, ce qui est très véritable, Cicéron, Quintilien &

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Mr. Rob-  
lin. Tome  
II. p. 246.

Mr.

DES TRO- Mr. Rollin, qui pense & qui parle come ces  
 PES  
 EN GENE- grands homes, disent que c'est *par emprunt* &  
 RAL. *par métaphore qu'on a apelé gemma le bour-*  
*geon de la vigne: parce, disent-ils, qu'il n'y*  
*avoit point de mot propre pour l'exprimer.*  
 Mais si nous en croyons les Etymologistes,  
*gemma* est le mot propre pour signifier le  
 bourgeon de la vigne, & ç'a été ensuite par  
 figure que les Latins ont doné ce nom aux  
 perles & aux pierres précieuses. En éfet, c'est  
 toujours le plus commun & le plus conu qui  
 est le propre, & qui se prête ensuite au sens  
 figuré. Les laboureurs du pays latin conois-  
 soient les bourgeons des vignes & des ar-  
 bres, & leur avoient doné un nom avant que  
 d'avoir vu des perles & des pierres précieuses:  
 mais come on dona ensuite par figure & par  
 imitation ce même nom aux perles & aux  
 pierres précieuses, & qu'aparenment Cicéron,  
 Quintilien & Mr. Rollin ont vü plus de per-  
 les que de bourgeons de vignes, ils ont cru  
 que le nom de ce qui leur étoit plus conu  
 étoit le nom propre, & que le figuré étoit  
 celui de ce qu'ils conoissoient moins.

Ce

Verbi translatio instituta est inopiz causa, frequentata  
 delectationis. Nani *gemmae vitos, luxuriam esse in*  
*herbis, latus segetes, etiam rustici dicunt. Cic. de*  
*Orator. L. III. n. 155. aliter XXXVIII.*

Necessitate rustici dicunt *gemma* in vitibus. Quid  
 enim

## III.

DESTRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

*Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, & pour-quoi ils plaisent.*

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer sont défectueux. Ils doivent surtout être clairs, faciles, se présenter naturellement & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre que l'affectation & le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses*, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donnez des sièges*, sans aller chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation.* De plus,

Les Prec.  
Rid. Sc.IX.

enim dicerent aliud? *Quintil. instit. orat. lib. VIII. cap. 6. Metaph.*

*Gemma* est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt a *geno*, id est, gigno, hinc Margarita & deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma* . . . . quod habet quoque Perottus cujus hæc sunt verba, „lapillos gemmas vocavere a similitudine *gemma-* „*rum*, quas in vitibus sive arboribus cernimus. „*Gemmae* enim proprie sunt pupuli quos primo vi- „tes emittunt: & *gemmae* vites dicuntur, dum *gemmas* emittunt. „ *Martinii Lexicon* voce *gemma*.

*Gemma* oculus vitis proprie. 2. *gemma* deinde generale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur. v. gemma.*

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

plus, les idées accessaires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des Précieuses de Molière, ou ne jouent point comme elles jouent dans l'imagination d'un homme sensé: *Le conseiller des graces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser*, pour dire asséyez-vous.

Toutes ces expressions tirées de loin & hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher: elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit, qu'ils sont tirés du sujet; que les idées accessaires les font naître; ou que les bienséances les inspirent; ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures plaisent extrêmement, par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par Mr. Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donnent de la grace au discours, parceque, come ces deux grands homes le remarquent, elles donnent du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination; en un mot, par les idées sensibles & accessoires.

DES TRO-  
PES  
ENGENE-  
RAL.

ib. p. 248.

#### IV.

#### *Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré*

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire, éloigné de sa signification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui reviennent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré & qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens; tels sont *corps, ame, tête, couleur, avoir, faire, &c.*

2. Un mot ne conserve pas dans la traduction

C

tion.

DES TRO-  
PES  
EN GENE.  
RAL.

tion tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale: chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays & inconnus dans un autre: soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour suffrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam*: au contraire, *morem gerere alicui* est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduist, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son gout, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de même de *vicem gerere, verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlineaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale; alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui répon-



réponde, s'il est possible, à celle de son auteur. DESTRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

Le but de ces sortes de traductions n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée & non à la lettre, & parler comme l'auteur lui même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit, avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

## V.

*Observation sur les Dictionnaires  
Latins - François.*

Nos Dictionnaires n'ont point assez remarqué ces différences; je veux dire, les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue; & les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos dictionnaires confondent; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux commençans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

*Porter*, se rend en latin dans le sens propre par *ferre*: mais quand nous disons *porter envie*,

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

*vie, porter la parole, se porter bien ou mal, &c.*  
on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces fa-  
çons de parler en latin : la langue latine a ses  
expressions particulières pour les exprimer ;  
*porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'ima-  
gination de celui qui parle latin : Ainsi, quand  
on considère *porter* tout seul & séparé des au-  
tres mots qui lui donent un sens figuré, on  
manqueroit d'exactitude dans les Dictionnai-  
res françois-latins, si l'on disoit d'abord sim-  
plement que *porter* se rend en latin par *ferre*,  
*invidere, alloqui, valere, &c.*

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même  
faute dans les Dictionnaires latins-françois,  
quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pour-  
quoi joint-on à la signification propre d'un  
mot, quelque autre signification figurée qu'il  
n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est  
que dans notre tour françois, parce que nous  
nous servons d'une autre image, & par con-  
séquent de mots tout différens ; par exemple :

\* Voyez le  
dictionnai-  
re latin-  
françois,  
imprimé  
sous le  
nom du R.  
P. Ta-  
chart, en  
1727. &  
quelques  
autres Di-  
ctionnaires  
nouveaux.

\*\* Adelp.  
A&t. 3. sc. 2.  
v. 37.  
\* Hec. A&t.  
5. sc. 2. v.  
14.

\* *Mittere* signifie, dit-on, envoyer, retenir,  
arrêter, écrire, n'est-ce pas come si l'on disoit  
dans le Dictionnaire françois-latin, que *porter*  
se rend en latin par *ferre, invidere, alloqui, va-  
lere* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de  
*retenir, d'arrêter, d'écrire* dans l'imagination  
d'un home qui parloit latin. Quand Térence  
a dit: \*\* *lacrymas mitte, & \* missam iram*

fa-

*faciet ; mittere* avoit toujours dans son esprit la signification d'*envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous difons plutot, *retenez vos larmes, retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'atacher à traduire littéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des Dictionnaires, on doit traduire littéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est tout confondre ; les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie le feu, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter, retenir* ; car enfin les Latins crioient *aquas, aquas*, \* c'est-à-dire, *afferte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, & nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire, *acourez au feu pour aider à l'éteindre*. Ainsi quand il s'agit d'apprendre la langue d'un

DES TROPES  
EN GENERAL.

\* Territa  
vicinas,  
Teia cla-  
mat aquas.  
Prop. L. 4.  
El. 9. v. 32.  
ad exstinguendum  
incendium, inquit  
Beroaldus.  
ibid.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

auteur, il faut d'abord doner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, & ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

Ann. 2. v.  
785.

*Mittere* ne signifie donc point en latin *re-*  
*tenir*, non plus que *pellere*, qui veut dire *chaf-*  
*ser*. Si Terence a dit *lacrymas mitte*, Virgi-  
le a dit dans le même sens, *lacrymas dilectæ*  
*pelle Cræuse*. Chassez les larmes de Créüse,  
c'est-à-dire, les larmes que vous répandez  
pour l'amour de Créüse, cessez de pleurer vo-  
tre chère Créüse, retenez les larmes que vous  
répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

*Mittere* ne veut pas dire non plus en latin,  
*écrire* : & quand on trouve *mittere epistolam*  
*alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une*  
*lettre à quelqu'un*, & nous disons plus ordi-  
nairement, *écrire une lettre à quelqu'un*. Je  
ne finirois point si je voulois rapporter ici un  
plus grand nombre d'exemples du peu d'ex-  
actitude de nos meilleurs Dictionnaires ; *mer-*  
*tes* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, &c.

Je voudrois donc que nos Dictionnaires do-  
nassent d'abord à un mot latin la signification  
propre que ce mot avoit dans l'imagination  
des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent

les

les divers sens figurés que les Latins don-  
noient à ce mot. Mais quand il arive qu'un  
mot joint à un autre, forme une expression  
figurée, un sens, une pensée que nous rendons  
en notre langue, par une image différente de  
celle qui étoit en usage en latin : alors je vou-  
drois distinguer :

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

1. Si l'explication littéraire qu'on a déjà do-  
née du mot latin, suffit pour faire entendre à  
la lettre l'expression figurée, ou la pensée li-  
térale du latin ; en ce cas, je me contente-  
rois de rendre la pensée à notre manière ; par  
exemple : *mittere* envoyer, *mitte iram*, rete-  
nez votre colère, *mittere epistolam alicui*, écri-  
re une lettre à quelqu'un.

*Provincia*, Province, de *pro* ou *procul* & de  
*vincire* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vin-  
cere* vaincre : c'étoit le nom générique que les  
Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient  
rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans  
le sens propre, *provinciam capere, suscipere*,  
prendre le gouvernement d'une province, en  
être fait gouverneur ; & on dit par méta-  
phore, *provinciam suscipere*, être dans un em-  
ploi, dans une fonction, faire quelque entre-  
prise. *Provinciam cepisti duram*, tu t'es char-  
gé d'une mauvaise comission, d'un emploi  
difficile.

Ter. Phor.  
Act. 1. sc. 2.

DES TRO-  
PES  
EN GENE-  
RAL.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la françoise, & que la lettre n'en peut pas aisément être entendue, les Dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple : *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son tems & sa peine; perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue & perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.





# DES TROPES.

## SECONDE PARTIE.

### DES TROPES EN PARTICULIER.

#### I.

#### LA CATACHRESE,

*Abus, Extension, ou Imitation.*

Les langues les plus riches n'ont point un DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER. assez grand nombre de mots pour ex-  
primer chaque idée particulière, par un ter-  
me qui ne soit que le signe propre de cette  
idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprun-  
ter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a  
le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer;  
par exemple: l'usage ordinaire est de clouer  
des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'a-  
pèle *ferrer un cheval*: que s'il arive qu'au  
lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors  
que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutot  
que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit  
pas entendu: on ferre aussi d'argent une cas-  
sete, &c. alors *ferrer* signifie par extension,  
garnir d'argent au lieu de fer. On dit de mê-  
me *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se

DESTRO. mettre sur un bâton de la même manière  
 PES EN qu'on se place à cheval.

PARTI-  
 CULIER.

*Ludere par impar ; equitare in arundine longa.*

Hor. 2. sat.  
 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices :

Æn. 2. v. 16.

Virgile s'est servi d'*edificare*, bâtir, en parlant du cheval de Troie ; & Cicéron a dit, *edificare classem*, bâtir une flotte. Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

Cic. pro le-  
 gemanilia.  
 n. 4.

*Parricida*, paricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque personne sacrée.

Etod. ch.  
 XVI. v. 4.  
 & 5.

Ainsi la Catachrèse est, pour ainsi dire, un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre une autre qui y a quelque raport, & c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple ; *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates & minces, come les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille*



le d'étain, qu'on met derrière les miroirs: DESTRO-  
*une feuille de carton; le talc se lève par* PES EN  
*feuilles; les feuilles d'un paravent, &c.* PARTI-  
CULIER.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie & par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes, le langage des différentes nations: *langue latine, langue françoise.*

*Glace*, dans le sens propre, c'est de l'eau gelée: ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

*Glace* signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension: *florir, florissant*, se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre & *florir* au figuré; si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation: *Pétrarque florissoit* vers le milieu  
 du

DES TRO- du 14. Siècle: *une armée florissante, un empire*  
 PES EN *florissant.* „La langue grèque, dit Madame  
 PARTI. „Dacier, se maintint encore assez *florissante*  
 CULIER. „jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453.

*Prince*, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donnoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable: on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du regne d'Auguste, où peut-être même plus tard.

\* Cic. ad Att. L. 14. Le mot latin *succurrere* que nos traduisons  
 Epist. 1. sub par *secourir*, veut dire proprement *courir sous*  
 finem. Se- ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en  
 nec. Ep. ce sens; *succurram atque subibo. Quidquid\**  
 III. *succurrit libet scribere*, & Sénèque dit, *obvios,*  
*si nomen non succurrit, Dominos salutamus;*  
 „ lorsque nous rencontrons quelqu'un, & que  
 „ son nom ne nous vient pas dans l'esprit, nous  
 „ l'apelons Monsieur.„ Cependant come il  
 faut souvent se hâter & courir pour venir au  
 secours

secours de quelqu'un, on a doné insensiblement à ce mot par extension le sens d'*aider* ou *secourir*.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*Petere*, selon Perizonius, vient du grec *peto* & *petomai*, dont le premier signifie *tomber*, & l'autre *voler*; enforte que ces verbes marquent une action qui se fait avec éfort & mouvement vers quelque objet: ainsi

*peto* aito, airo-  
mai Periz.  
in sanct.  
min. lib. 4.  
c. 4. n. 46.

1. Le premier sens de *petere*, c'est *aler vers*, se porter avec ardeur vers un objet; ensuite on done à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demande*; *petere consulatum*, *briguer le consulat*; *petere nuptias alicujus*, *rechercher une personne en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibam.

Ter.  
Heaut. 5.  
2. 25.

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit: *malome Galatea petit*, & Ovide, *a populo saxis prætereunte petor*.

Ecl. 3. v. 64.  
Eleg. de  
guce. v. 2.

5. Enfin *petere* veut dire par extension *aler en quelque lieu*, enforte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mettre en état d'aler en Italie, dans le Latium,

tium,

DES TRO-tium, ou du moins d'aller trouver le Roi  
 PES EN Aceste.  
 PARTI-

CULIER. — — — *Italiam læti Latiumque petamus.*

Virg. Æn. *At freta Sicaniæ saltem sedesque paratas*  
 I. v. 558. *Unde huc adveçti regemque petamus Acesten.*

La réponse de Didon est digne de remarque :

*Sen vos Hesperiam magnam saturniaque arva,  
 Sive Ericis fines, regemque optatis Acesten.*

où vous voyez qu'*optatis* explique *petamus*.

Virg. Æn. *Advertere* signifie *tourner vers* : *advertere*  
 12. v. 555. *agmen urbi*, tourner son armée vers la ville ;  
*navem advertere*, tourner son vaisseau vers  
 quelque endroit, y aborder : ensuite on l'a dit  
 par métaphore de l'esprit ; *advertere animum*,  
*advertere mentem* ; tourner l'esprit vers quel-  
 que objet, faire attention, faire réflexion, con-  
 sidérer : on a même fait un mot composé de  
*animum* & d'*advertere* ; *anim-advertere*, con-  
 sidérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son  
 ressentiment, vers ceux qui nous ont ofensés,  
 & qu'on veut punir ; on a donné ensuite par ex-  
 tension le sens de punir à *animadvertere* ; *ver-*  
*beribus animadvertebant in cives* ; \* ils tour-  
 noient leur ressentiment, leur colère, avec des  
 verges contre les citoyens, c'est-à-dire, qu'ils  
 condânoient au fouet les citoyens. Remar-

\* Saluste  
 Catil. 51.

Basil. Fab.  
 Thef. v.  
*animus*

quez qu'*animus* se prend alors dans le sens de  
 colère \* *Animus*, dit Faber, se prend sou-  
 vent

vent pour cette partie de l'ame, *que impetus habet & motus.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER,  
Hor. lib. I.  
Epist. 2, v.  
62.

*Ira furor brevis est; animum roge, qui nisi pareat, Imperat; hunc frenis, hunc tu compesce catena.*

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est-à-dire que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin: *demandar* répond à *petere*; cependant nous ne disons point *demandar* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

*Oppido* dans son origine est le datif d'*oppidum*, ville; *oppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bonne récolte? *Sepe respondebatur, quantum vel oppido satis esset*, j'en aurois pour nourrir toute la ville: & delà est venu qu'on a dit *oppido* adverbialement, pour beaucoup; *hinc in consuetudinem venit ut diceretur, oppido pro valde multum. Festus. v. Oppido.*

Dont vient de *unde*, ou plutot de *de unde*, come nous disons *delà, dedans. Aliquid de-deris unde utatur*, donnez lui un peu d'argent dont-il puisse vivre en le metant à profit: ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signi-

Terence  
Adelph.  
5. sc. 9. v.  
24.

fica-

DES TRO- fication primitive; on ne dit pas la ville *done*  
 PES EN je viens, mais *d'où je viens.*  
 PARTI-  
 CULIER. *Propinare*, boire à la santé de quelqu'un,

est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous appelons *boire à la santé*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. \* Cet usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, & dans le Nord: on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. Delà, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinare* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre; le livrer, le doner* come un *done* la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Té-

Terence, rence; en se servant par extension du mot  
 Eun. Act. *propino*, *moquez vous de lui tant qu'il vous*  
 v. scène  
 dernière. *plaira*, *hunc vobis deridendum propino.*

Nous

\* *Hic regina gravem gemmis auroque poposcit  
 Implevitque mero pateram . . . . .  
 . . . Et in mensam laticum libavit honorem,  
 Primaque libato summo tenuis attigit ore:  
 Tum Bitice dedit increpitans; ille impiger hausit  
 Spumantem pateram, Et pleno se proluit auro.*

Æn. I. 732.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale; qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition:

DÉS TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIÈRE.

Or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies, & le nombre des prépositions extrêmement borné; mais pour suppléer à celles qui manquent, on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification; elle a sa destination principale, son premier sens propre; & ensuite par extension, par imitation, par abus, en un mot par catachrèse, on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, & qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition; par exemple:

La préposition *in* est une préposition de lieu, c'est-à-dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu: *César fut tué dans le sénat; entrer dans une maison; serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit & du corps, les différents états de la fortune, en un mot les

DES TRO- différentes manières d'être, come autant de  
 PES EN lieux où l'home peut se trouver; & alors on  
 PARTI- dit par extension, être dans la joie, dans la  
 CULIER. crainte, dans le dessein, dans la bone ou dans  
 la mauvaife fortune, dans une parfaite san-  
 ré, dans le desordre, dans l'épée, dans la robe,  
 dans le doute, &c.

On se fert aussi de cette préposition pour  
 marquer le tems: c'est encore par extension,  
 par imitation; on considère le tems come un  
 lieu, *nolo me in tempore hoc videat senex*, c'est  
 le dernier vers du quatrième acte de l'An-  
 driène de Térence.

*Ubi* & *ibi* sont des adverbés de lieu; on les  
 fait servir aussi par imitation pour marquer le  
 Virg. Æn. I. v. 85. tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent  
 Térence, dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum?* (ob-  
 Andr. Act. I. sc. 1. v. *jurgasti*) n'alâtes-vous pas sur le champ gron-  
 122.] der votre fils? ne lui dites-vous rien alors?

On peut faire de pareilles observations  
 sur les autres prépositions, & sur un grand  
 nombre d'autres mots.

„La préposition *après*, dit Mr. l'Abbé de  
 \* Feuille „Dangeau, \* marque premièrement posté-  
 volante sur la pré- riorité de lieu entre des personnes ou des  
 position „choses: *marcher après quelqu'un; le valet*  
 après. „*court après son maitre; les Conseillers sont*  
 „*assis après les Présidens.*

Ensuite, considérant les honeurs, les ri-  
 chesses



chesses, &c. come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honneurs, soupirer après sa liberté.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

„Après, marque aussi postériorité de tems, par une espèce d'extension de la quantité de lieu à celle de tems. *Pierre est arrivé après Jacques.* Quand un homme marche après un autre, il arrive ordinairement plus tard; *après demain, après diné, &c.*

„Ce Tableau est fait d'après le Titien. Ce paysage est fait d'après nature: ces façons de parler ont rapport à la postériorité de tems: Le Titien avoit fait le tableau avant que le peintre le copiat; la nature avoit formé le paysage avant que le peintre le représentat.

C'est ainsi que les prépositions latines *à* & *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant de ces prépositions.

„Il me semble, dit Mr. l'Abé de Dangeau, qu'il seroit fort utile de faire voir comment on est venu à donner tous ces divers usages à un même mot; ce qui est commun à la plupart des langues.

Le mot d'*heure*, *ώρα*, n'a signifié d'abord que le tems; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit que *depuis le commencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe,*

Iliad. L.V.  
Trad. p.  
224.



DES TRO- & que le soin des porzes du Ciel leur est confié,  
 PES EN Madame Dacier \* remarque qu'Homère apèle  
 PARTI- les heures ce que nous apelons les saisons.  
 CULIER.

\* Rem. p.  
 478.

Herod. L.  
 II.

Pline, L.  
 VII. c. 60.

Herodote dit que les Grecs ont pris des Babiloniens l'usage de diviser le jour en douze parties. Les Romains prirent ensuite cet usage des Grecs, il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique: ce fut vers ces tems-là que par une autre extension l'on donna le nom d'heures aux douze parties du jour, & aux douze parties de la nuit; celles-ci étoient divisées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche sont appelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des *féries*; les fêtes étoient des jours Solemnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe: les *féries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient *a feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul: *Quomodo Christus resurrexit a mortuis, ita & nos in novitate vite ambulemus*.

Rom. c. 6.  
 v. 4.

L'Empereur Constantin ordonna que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours

jours seroient *féries*: cela fut exécuté du moins pour la première semaine; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie*; ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation, le nom de *férie seconde, troisième, quatrième, &c.* aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur donner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs, le nom de *sabat* (*sabbatum*) qui signifie *repos*, fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres; ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier, second, troisième, &c. prima, secunda, &c. sabbatorum*. *Sabbatum* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année, qu'on appela *année Sabatique*, & enfin à l'année, qui arrivoit après sept fois sept ans, & c'étoit le jubilé des Juifs; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentrait dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler* signifie dans le sens propre *se transporter d'un lieu à un autre*: mais ensuite dans combien de sens figurés n'est-il

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

DES TROPES EN  
PARTICULIER.

pas employé par extension! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin; toute manière de procéder, de se conduire, d'atteindre à quelque but; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler*; *je vais, ou je vas; aler à ses fins, aler droit au but: il ira loin*, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier, aler lire, &c.*

*Devoir* veut dire dans le sens propre être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose: on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienfaisance, par politesse, nous devons apprendre ce que nous devons aux autres & ce que les autres nous doivent.

*Devoir* se dit encore par extension de ce qui arrivera, come si c'étoit une dette qui dût être payée: *je dois sortir: instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être*, c'est-à-dire, de ce que vous ferez, de ce à quoi vous êtes destiné.

*Cæsar præmisit equitatum omnem quem ex omni provincia coactum habebat.*

Cæsar de bello Gallico, L. I.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habere*, avoir, posséder. Cæsar à dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon*

*mar-*

*marché, les tenir à bas prix.* Dans la suite on DES TRO-  
s'est écarté de cette signification propre d'PES EN  
*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & PARTI-  
par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; CULIER.  
ce sont des termes abstraits dont on parle *co-*  
me de choses réelles: *amavi*, j'a aimé, *babeo* Veſtiga-  
*amatum*; aimé est alors un supin, un nom qui lia parvo  
marque le sentiment que le verbe signifie; je pretio re-  
possède le sentiment d'aimer, come un autre dempta  
possède sa montre. On est si fort acoutumé à habere.  
ces façons de parler, qu'on ne fait plus aten- Idem ibid.  
tion à l'ancienne signification propre d'*avoir*; Noſtram  
on lui en done une autre qui ne signifie adolescen-  
*avoir* que par figure, & qui marque en deux tiam ha-  
mots le même sens que les Latins expri- bent despi-  
moient en un seul mot. Nos Grammairiens catam.  
qui ont toujours raporté notre Grammaire Ter. Eun.  
à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* A&. II. ſc.  
est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le su- 3. v. 92.  
pin ou le participe du verbe à marquer le  
même tems que le verbe latin signifie en un  
seul mot.

*Être, avoir, faire*, sont les idées les plus  
simples, les plus comunes, & les plus intéres-  
santes pour l'home: or les homes parlent  
toujours de tout par comparaison à eux mê-  
mes; delà vient que ces mots ont été le  
plus détournés à des usages diférens: *être*  
*assis, être aimé &c. avoir de l'argent, avoir*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*peur, avoir honte; avoir quelque chose faite, & en moins de mots avoir fait.*

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels: ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour; cet ouvrage a des défauts; les passions ont leur usage; il a de l'esprit, il a de la vertu: & ensuite par imitation & par abus, il a aimé, il a lu, &c.*

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait qui représente une idée générale, l'être en général: il y a des hommes qui disent, *illud quod est; ibi habet homines qui dicunt*: dans la bonne latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler répond  
T. Liv. L. au *res* des Latins: *Propius metum res fuerat*,  
L. n. 25. la chose avoit été proche de la crainte: c'est-  
à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua agitur*, il s'agit de vos intérêts, &c.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir* qu'on a attribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites, on leur a aussi attribué celle de

de vouloir : on dit *cela veut dire*, au lieu de *ce-  
la signifie* ; un tel verbe veut un tel cas ; ce bois  
ne veut pas bruler ; cette clé ne veut pas tour-  
ner, &c. Ces façons de parler figurées sont si  
ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de  
la figure.

DES TRÔ-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

La signification des mots ne leur a pas été  
donnée dans une assemblée générale de cha-  
que peuple, dont le résultat ait été signifié à  
chaque particulier qui est venu dans le mon-  
de ; cela s'est fait insensiblement & par l'édu-  
cation : les enfans ont lié la signification des  
mots aux idées que l'usage leur a fait conoi-  
tre que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain,  
& qu'on nous a prononcé le mot *pain* ; d'un  
côté le pain a gravé par les yeux son image  
dans notre cerveau, & en a excité l'idée : d'un  
autre côté le son du mot *pain* a fait aussi son  
impression par les oreilles, de sorte que ces  
deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées  
en nous en même tems, ne sauroient se ré-  
veiller séparément sans que l'une excite  
l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des au-  
tres mots qui signifient des abstractions ou  
des opérations de l'esprit, ne nous a pas été  
donnée d'une manière aussi sensible ; que d'ail-  
leurs la vie des homes est courte, & qu'ils

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

font plus occupés de leurs besoins & de leur bien être, que de cultiver leur esprit & de perfectionner leur langage; come il y a tant de variété & d'inconstance dans leur situation, dans leur état, dans leur imagination, dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle ni assez scrupuleuse pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes sons, & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière; enfin come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde: de tout cela il est arrivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller; ils ont lié au même mot des idées différentes & éloignées, ils ont donné à ce même mot des significations empruntées, & y ont attaché un tour différent d'imagination; ainsi les mots n'ont pu garder long-tems une simplicité qui les restraignit à un seul usage;

c'est



c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités <sup>DES TRO-</sup> <sup>PES EN</sup> <sup>PARTI-</sup> <sup>CULIER.</sup> rentes dans la Grammaire & dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière ; elle regne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espece.

1. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Petere*, ataquier : *Animadvertere*, punir : ce qui peut souvent être raporté à la métalepse ; dont nous parlerons dans la suite.

2. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.



## L A M E T O N Y M I E .

*Μετωνυμια*, Change-  
ment de  
nom, de  
*μετα*, qui  
dans la  
composi-  
tion mar-  
que chan-  
gement; &  
de *ὄνομα*,  
nom.

**L**e mot de *Métonymie* signifie transposi-  
tion ou changement de nom, un nom  
pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous  
les autres tropes; car dans tous les tropes,  
un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui  
est propre, il réveille une idée qui pourroit  
être exprimée par un autre mot. Nous re-  
marquerons dans la suite ce qui distingue  
proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art reſtraignent la méto-  
nymie aux usages ſuivans.

I. LA CAUSE POUR L'EFET; par ex-  
emple: vivre de ſon travail, c'eſt-à-dire, vi-  
vre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérés come la  
Déeſſe qui avoit fait ſortir le blé de la terre,  
& qui avoit appris aux homes la manière d'en  
faire du pain: ils croioient que Bacchus étoit  
le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin; ainſi  
ils donoient au blé le nom de *Céres*, & au vin  
le nom de *Bacchus*; on en trouve un grand  
nombre d'exemples dans les poètes: Virgile  
a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin

*Virg. Aen.*  
*l. v. 219.* vieux. *Implentur veteris Bacchi.* Madame  
des

des Houlières a fait une balade dont le refrain est,

*L'amour languit sans Bacchus & Cérès.*

C'est la traduction de ce passage de Térence, *Ter. Eun. Act. IV. sc. 5.*  
*sine Cérere & Libero frigit Venus.* C'est-à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

*Tum Cérerem corruptam undis cerealiaque arma* *Aem. A. 2*  
*Expediunt fessè rerum.* *181.*

Scarron, dans sa traduction burlesque, se fert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

*Lors fut des vaisseaux descendue*  
*Toute la Cérès sorompue ;*  
*En langage un peu plus humain,*  
*C'est ce de quoi l'on fait du pain.*

*Scarron,*  
*Virgile*  
*travesti*  
*L. I.*

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, \* c'est-à-dire de l'huile ; ce fut Pallas, selon la fable, qui la première fit sortir l'olivier de la terre, & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler où le nom des Dieux du Pa-

\* *Cujus ab alloquiis anima hæc moribunda revixit,*  
*Ut vigil infusâ Pallade flamma solet.*

Ovid. Trist. L. IV. El. 5. v. 4.

DES TRO- ganisme se prend pour la chose à quoi ils  
 PES EN prèfidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les in-  
 PARTI- venteurs: Jupiter se prend pour l'air, Vul-  
 CULIER. cain pour le feu: ainsi pour dire, où vas-tu

Plaut. avec ta lanterne? Plaute a dit, *Quo ambulas*  
 Amph. Act. *tu, qui Vulcanum in cornu conclusum geris?*

I. sc. I. v. Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé

Act. V. v. dans une corne? Et Virgile, *furit Vulcanus;*

662. & encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Georg. I. *Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem.*

v. 295.

Neptune se prend pour la mer; Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'événement des combats l'ardeur, l'avantage des combatans: Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal, *equo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal; *incipiti Marte*, avec un succès douteux; *vario Marte*, quand l'avantage est tantot d'un côté & tantot de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: Il a lu Cicéron, Hô-  
 race,

race, Virgile ; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

DES TRO-  
PES, EN  
PARTI-  
CULIER.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs : ils ont Moïse & les prophètes, c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse & ceux des prophètes.

Luc. c.  
XVI. v. 29.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage ; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, &c. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau : on dit, j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob*, *Israël*, *Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit : „cet homme qui réjouissoit *Jacob* par ses vertus & par ses exploits.,, *Jacob*, c'est-à-dire le Peuple Juif.

Oraison  
funebre de  
M. de Tu-  
rène.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire, que quel-  
qu'un

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

qu'un écrit bien; c'est-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture; on dit qu'il a une belle main.

La plume est aussi une cause instrumentale de l'écriture, & par conséquent de la composition; ainsi plume se dit par métonymie de la manière de former les caractères de l'écriture & de la manière de composer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même, c'est une bonne plume; c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien: c'est une de nos meilleures plumes c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Stile signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'appèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus*, ou sur de la toile, &c. Ils écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des table-

tablettes de bois, enduites de cire. Or pour <sup>DES TRO-</sup>  
 graver les lettres sur ces lames, ou sur ces ta- <sup>PES EN</sup>  
 blettes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit <sup>PARTI-</sup>  
 pointu par un bout & aplati par l'autre: la <sup>CULIER.</sup>  
 pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie  
 servoit à éfacer; & c'est pour cela qu'Horace <sup>Lib. I. Sat.</sup>  
 a dit *stilum vertere*, tourner le stile, pour dire, <sup>X. v. 72.</sup>  
*éfacer, coriger, retoucher à un ouvrage.* Ce <sup>\* de σύλος,</sup>  
 poinçon s'apeloit *Stilus*, \* Stile: tel est le <sup>Columna,</sup>  
 sens propre de ce mot; dans le sens figuré, <sup>columella,</sup>  
 il signifie la manière d'exprimer les pensées. <sup>petite co-</sup>  
 C'est en ce sens que l'on dit, le stile sublime, <sup>lone.</sup>  
 le stile simple, le stile médiocre, le stile soute-  
 nu, le stile grave, le stile comique, le stile  
 historique, le stile poétique, le stile de la con-  
 versation, &c.

Outre toutes ces manières différentes d'ex-  
 primer les pensées, manières qui doivent con-  
 venir aux sujets dont on parle, & que pour  
 cela on apèle stile de convenance; il y a en-  
 core le stile personnel; c'est la manière parti-  
 culière dont chacun exprime ses pensées. On  
 dit d'un auteur que son stile est clair & facile,  
 ou au contraire que son stile est obscur, em-  
 barassé, &c.: on reconoit un auteur à son sti-  
 le, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on  
 reconoit un home à sa voix, à ses gestes,  
 & à sa démarche.

*Stile* se prend encore pour les différentes

DES TRO- manières de faire les procédures selon les di-  
 PES EN férens usages établis en chaque juridiction :  
 PARTI- le stile du Palais, le stile du Conseil, le stile des  
 CULIER. Notaires, &c. Ce mot a encore plusieurs  
 autres usages qui viennent par extension de  
 ceux dont nous venons de parler.

*Pinceau*, outre son sens propre se dit aussi  
 quelquefois par métonymie, come *plume &*  
*stile* : on dit d'un habile peintre, que c'est un  
 savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de  
 l'Écriture Sainte où la cause est prise pour  
 l'effet. *Si \* peccaverit anima portabit iniqui-*  
 \* Levit. *tatem suam*, elle portera son iniquité, c'est-  
 c. V. v. l. à-dire, la peine de son iniquité. *Iram Domi-*  
 Mich. c. *ni portabo quoniam peccavi*, où vous voyez  
 VII. v. 9. que par la colère du Seigneur, il faut entendre  
 la peine qui est une suite de la colère. *Non*  
 Levit. c. *morabitur opus mercenarii tui apud te usque*  
 XIX. v. 13. *manè, opus, l'ouvrage, c'est-à-dire, le salaire,*  
 la recompense qui est due à l'ouvrier à cause  
 de son travail. Tobie a dit la même chose à  
 Tob. c. IV. son fils tout simplement : *Quicumque tibi*  
 v. 15. *aliquid operatus fuerit, statim ei mercedem*  
*restituè, & merces mercenarii tui apud te*  
*omnino non remaneat.* Le Prophète Osée dit,  
 Osée, c. IV. que les Prêtres mangeront les péchés du peu-  
 v. 8. ple, *peccata populi mei comedent*, c'est-à-dire,  
 les victimes ofertes pour les péchés.



2. L'ÉFET POUR LA CAUSE: COME DESTRO-  
 lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a <sup>PES EN</sup>  
 point d'ombres, *nec habet Pelion umbras*; <sup>PARTI-</sup>  
 c'est-à-dire qu'il n'a point d'arbres, qui sont la <sup>CULIER.</sup>  
 cause de l'ombre; l'ombre, qui est l'éfet des *Metam, L.*  
 arbres, est prise ici pour les arbres mêmes. *XII. v. 513.*

Dans la Génèse, il est dit de Rébecca que  
 deux nations étoient en elle; \* c'est-à-dire,  
 Esäu & Jacob, les pères de deux nations;  
 Jacob des Juifs, Esäu des Iduméens.

Les Poètes disent *la pâle mort, les pâles*  
*maladies*, la mort & les maladies rendent pâ-  
 le. *Pallidamque Pirenen*, la pâle fontaine de  
 Pyrène: c'étoit une fontaine consacrée aux  
 Muses. L'aplication à la poésie rend pâle, *Perf. Pysl.*  
 comme toute autre aplication violente. Par la mê-  
 me raison Virgile a dit la triste vieillesse.

*Pallentes* (habitans morbi tristisque senectus.  
 Et Horace, *pallida mors*. La mort, la mala-  
 die, & les fontaines consacrées aux Muses ne *Aen. L. IV.*  
 sont point pâles; mais elles produisent la *v. 275.*  
 pâleur: ainsi on donne à la cause une épité-  
 te qui ne convient qu'à l'éfet. *L. I. Od. 4.*

3. LE CONTENANT POUR LE CONTR-  
 NU: come quand on dit, *il aime la bouteille*,  
 c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que  
 Didon ayant présenté à Bitias une coupe  
 E 2 d'or

\* *Dux gentes sunt in utero tuo, & duo populi ex ven-  
 tre tuo dividuntur. Gen. c. XXV. v. 23.*

DESTRO- d'or pleine de vin, Bitias la prit & se lava,  
 PES EN s'arosa de cet or plein; c'est-à-dire, de la li-  
 PARTI- queur contenue dans cette coupe d'or.  
 CULIER.

Aen. l. v.  
 743.

... ille impiger hausit  
 Spumantem pateram, & pleno se proluit auro.

*Auro* est pris pour la coupe, c'est la matiè-  
 re pour la chose qui en est faite; nous par-  
 lons bientôt de cette espèce de figure, en-  
 suite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent  
 de la présence de Dieu, se prend souvent pour

Pater pec- Dieu même: *Implorer le secours du ciel; gra-*  
 cavi in co- *ce au ciel; j'ai péché contre le ciel & contre*  
 lum & co- *vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel*  
 ram te. *se prend aussi pour les Dieux du paganisme.*  
 Luc. c. XV.

v. 16. *La terre se tut devant Alexandre; c'est-*  
 Siluit terra à-dire, les peuples de la terre se soumirent à  
 in conspe- lui: *Rome désaprouva la conduite d'Appius,*  
 ctu ejus. *c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent:*  
 Macc.

L. I. c. 1. *Toute l'Europe s'est réjouie à la naissance du*  
 v. 3. *Dauphin; c'est-à-dire, tous les souverains,*  
*tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.*

Lucrece a dit que les chiens de chasse met-  
 toient *une forêt* en mouvement; \* où l'on  
 voit qu'il prend la forêt pour les animaux  
 qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oi-  
 seaux qui sont encore au nid. *Car-*

\* *Sepire plagis saltum canibusque ciere.* Lucret.  
 L. V. v. 1251.

*Carcer*, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

4. LE NOM DU LIEU, où une chose se fait, se prend pour la chose même: on dit un *Caudebec*, au lieu de dire; un chapeau fait à *Caudebec*, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*, c'est-à-dire, une étofe de la manufacture de Marseille: *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivie par les auteurs du dictionnaire universel, appelé communément Dictionnaire de Trévoux; c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde*: les olindes nous viennent d'Allemagne, & surtout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie: on prononce *Solingue*. Il y a apparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été appelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie*; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étimologie. Quoiqu'il en soit, M. Ménage & les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que *les Olindes ont été ainsi appelées de la ville d'Olinde dans le Brésil*, d'où ils nous disent que ces sortes de lames

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*font venues.* Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil*, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c. : mais on y porte le fer de l'Europe, & surtout le fer travaillé.

• La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres & de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originellement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gènes, à Lion, &c. ainsi on dit *Damas de Venise, de Lion*, &c. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

*Faïance* est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisselle de terre vernissée qu'on apèle *de la faïance* ; on a dit ensuite par métonymie qu'on fait de fort belles *faïances* en Hollande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le portique* se

se prend pour la Philosophie que Zénon en-  
 seignoit à ses disciples dans le Portique.

DES TRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où  
 Aristote enseignoit la Philosophie en se pro-  
 menant avec ses disciples; ils furent apelés  
*Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je me pro-  
 mène: on ne pense point ainsi dans le Lycée,  
 c'est-à-dire, que les disciples d'Aristote ne  
 sont point de ce sentiment.

*περιπατω,*  
*ambulo*  
*animi cau-*  
*sa.*

Les anciens avoient de magnifiques por-  
 tiques publics où ils aloient se promener:  
 c'étoient des galeries basses soutenues par des  
 colonnes ou par des arcades, à peu près come  
 la place Royale de Paris, & come les cloîtres  
 de certaines grandes maisons religieuses. Il  
 y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athè-  
 nes, où le philosophe Zénon tenoit son école:  
 ainsi par *portique* on entend souvent la philo-  
 sophie de Zénon, la doctrine des Stoïciens;  
 car les disciples de Zénon furent apelés *Stoi-*  
*ciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. Le *Por-*  
*tique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée,*  
 c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne  
 sont pas toujours conformes à ceux d'A-  
 ristote.

seni.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa  
 maison de campagne méditoit la philosophie  
 d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en  
 ces termes:

Rousseau.  
 Liv. 2. od. 3.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix,  
D'un joug presque certain, sauva sa République,  
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,  
Et du Lycée, & du Portique.*

Académus laissa près d'Athènes un heritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apèle *Académie*, du nom de son ancien possesseur; delà la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On done aussi par extension le nom d'*Académie* à différentes assemblées de savans qui s'apliquent à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur & aumonier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est apelée *Sorbone*: le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne: *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du ser-*

*ment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.  
XVII. v.  
36.

### 5. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE.

*Dans ma vieillese languissante,*

*Le Septre que je tiens pèse à ma main tremblante.*

Quinault.  
Phaëton,  
Act. II.  
Sc. 5.

C'est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien aquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Septre* se prend pour

pour l'autorité royale; le *bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal de France; le *chapeau de Cardinal*, & même simplement le *chapeau* se dit pour le Cardinalat.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

L'*épée* se prend pour la profession militaire; la *Robe* pour la Magistrature, & pour l'état de ceux qui suivent le barreau.

*A la fin j'ai quitté la Robe pour l'Epée.*

Corn. le  
Menteur,  
Act. I. Sc.  
1. v. 1.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe:

*Cedant arma togæ; concedat laurea lingua.*

C'est-à-dire, come il l'explique lui même,\* que la paix l'emporte sur la guerre, & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

„La lance, dit Mézerai, étoit autrefois la Mezerai,  
„plus noble de toutes les armes dont se ser- Hist. de  
„vissent les Gentilshomes françois: „ la que- France, in  
nouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hol. tom.3.  
d'hui entre les mains des femmes: De là on p. 900.  
dit en plusieurs occasions *lance* pour signifier  
un home, & *quenouille* pour marquer une  
femme: *fief qui tombe de lance en quenouille*,  
c'est-à-dire fief qui passe des mâles aux fem-  
mes. *Le Royaume de France ne tombe point  
en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les  
E 5 fem-

\* More Poetarum locutus hoc intelligi volui, bellum ac tumultum paci atque otio concessurum. Cic. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

DES. TRO. femmes ne succèdent point à la couronne :  
 PES EN. mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre,  
 PARTI- & de Suède, tombent en quenouille : les  
 CULIER. femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de  
 Moscovie.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consu-  
 laire; les aigles romaines, pour les armées  
 des Romains qui avoient des aigles pour en-  
 seignes. L'aigle qui est le plus fort des oiseaux  
 de proie, étoit le symbole de la victoire chez  
 les Egyptiens.

Sallust. Ca- Saluste a dit que Catilina, après avoir ran-  
 til. gé son armée en bataille, fit un corps de re-  
 serve des autres enseignes, c'est-à-dire des  
 autres troupes qui lui restoit, *reliqua*  
*signa in subsidiis arctius collocat.*

On trouve souvent dans les auteurs latins  
*Pubes* poil folet, pour dire *la jeunesse, les jeu-*  
*nes gens*; c'est ainsi que nous disons fami-  
 lièrement à un jeune home, *vous êtes une jeu-*  
*ne barbe*; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore  
 assez d'expérience. *Canities*, les cheveux  
 blancs, se prend aussi pour la vieillesse. \* Non

\* 3. Reg. deduces canitiam ejus ad inferos. \*\* Deduce-  
 c. 2. v. 6. tis canos meos cum dolore ad inferos.

\*\* Gen. Les divers symboles dont les anciens se  
 v. 42. v. 38. sont servis & dont nous nous servons encore  
 quelquefois pour marquer ou certaines Di-

vini-



vinités, ou certaines nations, ou enfin les vi-  
ces & les vertus, ces symboles, dis-je, sont  
souvent employés pour marquer la chose  
dont ils font le symbole.

*Envain au Lion belgique  
Il voit l'Aigle germanique  
Uni sous les Léopards.*

Boileau  
Ode sur la  
prise de  
Namur.

Par le *Lion* belgique le poète entend les Pro-  
vinces unies des pays bas: par l'*Aigle* ger-  
manique, il entend l'Allemagne; & par les  
*Léopards* il désigne l'Angleterre qui a des  
*Léopards* dans ses armoiries.

*Mais qui fait enfler la Sambre,  
Sous les Jumeaux éfrayés?*

Idem ibid.

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du  
mois de Mai & au comencement du mois  
de Juin. Le Roi assiégea Namur le 26. de  
Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin  
suivant. Chaque mois de l'année est dési-  
gné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se  
trouve depuis le 21. d'un mois ou environ,  
jusqu'au 21. du mois suivant.

*Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,  
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora,  
Pisces.*

*Aries*, le Bélier comence vers le 21. du mois  
de Mars, ainsi de suite.

„Les villes, les fleuves, les régions, &  
„même les trois parties du monde avoient  
„autrefois leurs symboles, qui étoient come  
„des armoiries par lesquelles on les distin-  
„guoit les unes des autres.”

Montf.  
Antiq. ex-  
pliq. tom.  
III. p. 183.

Le

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Le trident est le symbole de Neptune: le pan est le symbole de Junon: l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts: le laurier étoit le symbole de la victoire; les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon Dieu de la poésie & des beaux arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus; ainsi ils étoient couronnés,

Hor. L. 1.  
Od. 1. v. 29.  
Voyez au-  
si le prolo-  
gue de Per-  
se.

quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctarum edere præmia frontium.*

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint qu'il a remporté la palme du martire. Il y a dans cette expression une métonymie: *palme* se prend pour *victoire*, & de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on veut parler est une victoire spirituelle.

Antiq. Ex-  
pli. tom.  
II. p. 129.

„A l'autel de Jupiter, dit le P. de Mont-  
„faucon, on métoit des feuilles de hêtre: à  
„celui d'Apollon, de laurier: à celui de Mi-  
„nerve, d'olivier: à l'autel de Vénus, de myr-  
„te: à celui d'Hercule, de peuplier: à celui  
„de Bacchus, de lierre: à celui de Pan, des  
„feuilles de pin.

6. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article <sup>PRES EN</sup> <sup>PARTI-</sup> <sup>CULIER.</sup> près le sens abstrait & le sens concret, j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret.

*Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus crescit nova. Servitus* est un terme abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatores qui tibi servant. Invidiâ major*, au dessus de l'envie, c'est-à-dire, triomphant de mes envieux.

*Custodia*, garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem custodia ducit insomnem.*

*Spes*, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes que differtur affligit animam.*

*Petitio*, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam.*

C'est ainsi que Phédre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires.* *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Cre dens colli longitudinem* \* pour *collum longum* : \* *lb. fab. 8.* & encore *corvi stupor* \*\* qui est l'abstrait, pour *sorvus stupidus* qui est le concret. Virgile a

dit

DES TRO- dit de même, *ferrī rigor* \* qui est l'abstrait,  
 PES EN au lieu de *ferrum rigidum* qui est le concret.  
 PARTI-  
 CULIER.

\* Georg.  
 l. 1. v. 143.

7. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prennent pour les sentimens mêmes: c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

\*\* Cata est  
 & callida,  
 habet cor.  
 Plaute,  
 Persa. *Aët.*  
 IV. Sc. 4.  
 v. 71.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse: ainsi *habet cor* \*\* dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit; *vir cordatus* veut dire en latin *un homme de sens*, qui a un bon discernement.

cor. si j'ai  
 de l'esprit  
 de l'intel-  
 ligence.  
 Plaute,  
 Mostel.  
*Aët.* I. Sc.  
 2. v. 3.

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le maître de Perse, & qui a été ensuite le commentateur de ce poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire: *Sum petulanti splene caehinno.* „Phyfici dicunt „homines splene ridere, felle irasci, jecore „amare, corde sapere & pulmone jactari.” Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Persa. pro-  
 log.

Perse dit que le ventre c'est-à-dire, la faim, le besoin, a fait apprendre aux pies & aux corbeaux à parler.

O quan-  
 ta species!  
 celebrum  
 non habet.  
 Ph. L. fab. 7.

La cervèle se prend aussi pour l'esprit, le jugement; *O la belle tête!* s'écrie le renard dans Phédre, *quel dommage, elle n'a point de cervèle!* On dit d'un étourdi que c'est une tête sans

sans cervèle: Ulyffe dit à Uryale, selon la tra-  
 duction de Madame Dacier, *jeune home vous* DES TRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.  
*avez tout l'air d'un écervelé: c'est-à-dire,*  
 come elle l'explique dans ses savantes remar- Odyff. T.  
 II. p. 13.  
 ques, *vous avez tout l'air d'un home peu sa-  
 ge.* Au contraire, quand on dit, *c'est un home  
 de tête, c'est une bone tête,* on veut dire que  
 celui dont on parle, est un habile home, un  
 home de jugement. *La tête lui a tourné,* c'est-  
 à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence  
 d'esprit. *Avoir de la tête,* se dit aussi figuré-  
 ment d'un opiniatre: *Tête de fer,* se dit d'un  
 home appliqué sans relâche, & encore d'un  
 entêté.

*La langue,* qui est le principal organe de la  
 parole, se prend pour la parole: *c'est une mé-  
 chante langue,* c'est-à-dire, c'est un médisant;  
*avoir la langue bien pendue,* c'est avoir le ta-  
 lent de la parole, c'est parler facilement.

8. Le nom du maitre de la maison se prend  
 aussi pour la maison qu'il ocupe: Virgile a Aen. 2. v.  
 312.  
 dit, *jam proximus ardet Ucalegon,* c'est-à-di-  
 re, le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnoie le  
 nom du Souverain dont elles portent l'im-  
 preinte. *Ducentos Philippos reddat aureos:* Plaute,  
 Bacchid.  
 Act. IV. sc.  
 2. v. 8.  
 qu'elle rende deux cens *Philipes* d'or: nous  
 dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de metony-  
 mie.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

mie. Quelques uns y ajoutent la métonymie par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle L'ANTECEDENT POUR LE CONSEQUENT OU LE CONSEQUENT POUR L'ANTECEDENT; on en trouvera des exemples dans la métalepse qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier: au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'efet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.



### III.

#### M E T A L E P S E .

Μετὰληψις  
Transmi-  
tatio: με-  
τά, trans.  
λαμβάνω,  
capio.

Inst. orat.  
Lib. VIII.  
c. 6.

**L**a Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on exprime ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit; elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex alio in aliud viam præstat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Le

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Le sort précède le partage; delà vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de antécédent qui est donné au conséquent.

*Sors* signifie encore jugement, arrêt, c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains, du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée: \*\* ainsi quand on a dit *sors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

*Sortes* en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

On

• Cumque surrexissent viri, ut pergerent ad describendam terram, præcepit eis Josue dicens: circuite terram & describite eam, ac revertimini ad me: ut hic coram domino, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII. v. 8.

• Ex more romano non audiebantur causæ nisi per sortem ordinatz. Tempore quo causæ audiebantur, conveniebant omnes, unde & conciliium: & ex sortierum ordinem accipiebant, quo post diem trigessimum suas causas exquerentur, unde est *urnam moveret*. Servius in illud *Virgilii*:

Nec vero hæc sine sorte datz, sine judice sedes.

*Æn. L. VI. v. 431.*

F

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

\*Credidi,  
propter  
quod locu-  
tus sum.  
Pſ. 115. v. 11.

On croit avant que de parler ; je crois, \* dit le Prophète, & c'est pour cela que je parle : Il n'y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire, croiez-vous ? aurez vous sujet de dire ?

*Cedo* veut dire dans le sens propre, *je cède*, *je me rends* ; cependant, par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler & que nous parlons toujours nous mêmes, nous ne lui donons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il ; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez ; *cedo*, *dic*.

Quand on veut nous doner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, & enfin nous répondons *je vous cède*, je vous obéis, je me rends, *donnez cedo*, *da*. *Cedo* qui est le plus poli de ces deux mots est demeuré tout seul dans le langage ordinaire sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit ; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle



parle à une seule personne, ou à plusieurs: DES TROPES EN PARTICULIER.  
 car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, Cornel.  
*cedo sibi poscit & est immobile.*

On raporte de même à la métalepse ces Fronto. apud autores linguarum latinarum, p. 1335. v. cedo.  
 façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention: *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez nous en le pardon: *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point. Quem. omnes mortales ignorant & ludificant. Ploute, Amphit. Act. IV. Sc. 3. v. 13. Rac. Mithrid. Act. v. Sc. dern.

*Il a été, il a vécu*, veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent. Ploute, Amphit. Act. IV. Sc. 3. v. 13. Rac. Mithrid. Act. v. Sc. dern.  
 . . . . *C'en est fait, Madame, & j'ai vécu*, c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu'il fut encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirerent: ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrette. Ainsi *la mort, la perte ou l'absence* sont l'antécédent; & *le desir, le regret* sont le conséquent. Or, en latin *desiderari* être souhaité se prend pour *être mort, être perdu, être absent*; c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omnino* Q. Curt. l. III. c. II.

DESTRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Et duo, ou selon d'autres, *trecenti omnino, ex peditibus desiderati sunt*; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens hommes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur*: aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

César.

„Je vous avois promis que je ne serois que „cinq ou six jours à la campagne, dit Horace à Mécénas, & cependant j'y ai déjà passé „tout le mois d'Aout.

Hor. l. 1.  
ep. 7.

*Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,  
Sextilem totum, mendax, desideror.*

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. „Les Thébains, par des „intrigues particulières, n'ayant point mis Epaminondas à la tête de leur armée, reconnurent bientôt le besoin qu'ils avoient de son

Corn. Nep.  
Epam. c. 7.

„habileté dans l'art militaire: „\* *desiderari cœpta est Epaminondæ diligentia*. Cornelius Nepos dit encore que Ménéclyde, jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuellement les Thébains à la paix, afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient de ce  
géné-

général. *Hortari solebat Thebanos, ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatoris opera desideraretur.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Id. c. 5.

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre: par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'est-à-dire, après quelques années: les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson supose l'été, & l'été supose la révolution de l'année. Les poètes prennent les hivers, les étés, les moissons, les autones, & tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'est un vin de quatre ans; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'est-à-dire, bois de quatre années.

Post aliquot mea regna videntis mirabor aristas. Virg. Ecl. l.v. 70.

Ainsi le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent, la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange; *il est mort pendant la moisson*, c'est-à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Aout, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson *l'Aout* qu'on prononce *l'ou*, alors le tems dans lequel une chose se fait se prend

Cout. de Loudun, tit. 14. art. 3.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

pour la chose même, & toujours à cause de la liaison que les idées accessoiress ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des poètes, par lesquelles ils prennent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mettent devant les yeux le fait que la description suppose.

„O Menalque ! si nous vous perdions, dit „Virgile, \* qui émailleroit la terre de fleurs ? „qui feroit couler les fontaines sous une ombre verdoiante ? „ C'est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous en feroit des descriptions aussi vives & aussi ri-antes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

Le même poète a dit, \*\* que „Silène envelopa chacune des sœurs de Phaéton avec „une écorce amère, & fit sortir de terre de „grands peupliers ; „ c'est-à-dire, que Silène chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peupliers qu'on croyoit

\* *Quis caneret nymphas ? Quis humum florentibus herbis*

*Spargeret, aut viridi fontes induceret umbra ?*

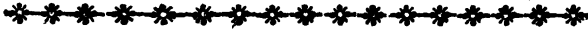
*Virg. Ecl. IX. v. 19.*

\*\* *Tum Phaëtoniadas musco circumdat amara Corticis, atque solo proceras erigit alnos.*

*Virg. Ecl. VI. v. 62.*

croit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être rapportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

DES TROPES EN PARTICULIER.



IV.

LA SYNECDOQUE.\*

Le terme de *Synecdoque* signifie compréhension, conception : en effet dans la *Synecdoque* on fait concevoir à l'esprit plus ou moins

Συνεκδοχή.  
Compréhension.

\* On écrit ordinairement *Synecdoche* : voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, en sorte qu'on puisse les consulter pour connaître l'usage qu'il faut suivre par rapport à la prononciation de ce mot.

2. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent différemment, les uns disent *Synecdoche* à la française comme *Roche*, & les autres soutiennent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3. Ce mot est tout grec *Συνεκδοχή* ; il faut donc le prononcer en conservant au *χ* sa prononciation, originale, c'est ainsi qu'on écrit époque *ἐποχή* ; *Monarque*, *μονάρχης* & *μόναρχος* ; *Pentateuque*, *πεντάτευχος* ; *Andromaque*, *Ἀνδρομάχη* ; *Télémaque*, *Τηλέμαχος*, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, *Ἠχώ* ; *Ecole*, *Σχολή*, &c.

Je crois donc que *Synecdoque* étant un mot scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induisse pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4. L'usage de rendre par *ch* le *χ* des Grecs a introduit une prononciation française dans plusieurs mots que nous

DES TRO-  
PES, EN  
PARTI-  
CULIER.

moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre: mais quand je dis *cent voiles*, pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on done une signification particulière à un mot, qui dans le sens propre a une signification plus générale; ou au contraire, on done une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prens *le plus* pour *le moins*, ou *le moins* pour *le plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. 'S Y-

avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus comuns & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimere*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois; mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons Synecdoque.

I. SYNECDOQUE DU GENRE: COME DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
 quand on dit *les mortels* pour les homes; le  
 terme de *mortels* devroit pourtant compren-  
 dre aussi les animaux qui sont sujets à la mort  
 aussi bien que nous: Ainsi, quand par *les mor-  
tels* on n'entend que les homes, c'est une sy-  
 necdoque du genre: on dit *le plus* pour le  
*moins*.

Dans l'Écriture Sainte, *créature* ne signifie Euntes in  
mundum  
universum  
prædicare  
evangeli-  
um omni  
creaturæ,  
Marc. c.  
XVI. v. 1.  
 ordinairement que les homes: c'est encore  
 ce qu'on apèle la synecdoque du genre, parce  
 qu'alors un mot générique ne s'entend que  
 d'une espèce particulière: *créature* est un mot  
 générique, puisqu'il comprend toutes les  
 espèces de choses créées, les arbres, les ani-  
 maux, les métaux, &c. Ainsi lorsqu'il ne s'en-  
 tend que des homes, c'est une synecdoque  
 du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du  
 genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une  
 espèce particulière; on restraint le mot gé-  
 nérique à la simple signification d'un mot  
 qui ne marque qu'une espèce.

*Nombre* est un mot qui se dit de tout assem-  
 blage d'unités: les Latins se sont quelquefois  
 servis de ce mot en le restreignant à une espè-  
 ce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant: il  
 y a dans le chant une proportion qui se  
 compte. Les Grecs apellent aussi du 2<sup>me</sup> vers. *musmos*

DES TROPES EN PARTICULIER. tout ce qui se fait avec une certaine proportion, *quidquid certo modo & ratione fit.*  
*Numeros memini, si verba tenerem.*

*Virg. Ecl. IX. v. 45.* „Je me ressouviens de la mesure, de l'harmonie, de la cadence, du chant, de l'air; „mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Numerus* se prend encore en particulier pour les vers; parce qu'en effet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes: *Scribimus numeros*, nous faisons des vers.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* & de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerosa oratio*; c'est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement: *numerus* a aussi cette signification en latin. *In oratione numerus latine, grâce ἁρμονία, inesse dicitur . . .*: *Ad capiendas aures*, ajoute Cicéron, *numeri ab oratore queruntur*: & plus bas il s'exprime en ces termes: *Aristoteles versum in oratione vetat esse; numerum jubet.* Aristote ne veut point qu'il se trouve un

*Cic. Orat. n. LVIII. aliter 198. &c.*  
*Cic. Orat. n. LI. aliter 170. 171, 172.*



vers dans la prose, c'est-à-dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes & de l'arrangement des mots.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE: c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce; les Poètes grecs & latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

„Le doux sommeil, dit Horace, n'aime  
„point le trouble qui regne chez les grands,  
„il se plaît dans les petites maisons des ber-  
„gers, à l'ombre d'un ruisseau, ou dans ces  
„agréables campagnes dont les arbres ne sont  
„agités que par le zéphire; „ & pour mar-  
quer ces campagnes il se sert de *Tempé*:

*Somnus*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Hor. l. 3.  
od. I. v. 22.

. . . *Somnus agreſtium*  
*Lenis virorum, non humiles domos*  
*Faſtidit, umbroſamque ripam,*  
*Non zephyris agitata Tempe.*

Gen. c. 46.  
v. 27.  
ibid. v. 18.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* ſe prennent auſſi quelquefois ſéparément pour tout l'home : on dit populairement, ſurtout dans les provinces, *ce corps là* pour cet home là ; *voilà un plaiſant corps*, pour dire un plaiſant perſonage. On dit auſſi qu'*il y a cent mille ames dans une vile*, c'eſt-à-dire, cent mille habitans. *Omnès animæ domus Jacob*, toutes les perſones de la famille de Jacob. *Genuit ſexdecim animas*, il eut ſeize enfans.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE. c'eſt lorsqu'on met un ſingulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un ſingulier.

1. *Le Germain revolté*, c'eſt-à-dire, les Germains, les Alemans; *l'énemi vient à nous*, c'eſt-à-dire, *les énemis*. Dans les hiftoriens latins on trouve ſouvent *pedes* pour *pedites*; le fantaffin pour les fantaffins, l'Infanterie.

2. Le pluriel pour le ſingulier. Souvent dans le ſtile ſérieux on dit *nous* au lieu de *je*, & de même, *Il eſt écrit dans les Prophètes*, c'eſt-à-dire, dans un des livres de quelqu'un des Prophètes.

*Quod dic-  
tum eſt per  
Prophetas.*  
Matt. c. 2.  
v. 23.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'eſt-à-dire, pluſieurs fois.

4. Sou-

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond: ainsi on dit *la version des septante*, au lieu de dire la version des soixante & douze interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolomée Philadelphie Roi d'Egypte, environ trois cens ans avant Jésus-Christ. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus pour le moins*, ou au contraire *le moins pour le plus*.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'homme: c'est ainsi qu'on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque personne; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Quand les Poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

*L'onde*, dans le sens propre signifie une vague, un flot; cependant les poètes prennent ce mot ou pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

*Vous juriez autrefois que cette onde rebèle  
Se feroit vers sa source une route nouvelle,  
Plutôt qu' on ne verroit votre cœur dégagé:  
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine;  
C'est le même penchant qui toujours les entraîne;  
Leur cours ne change point, & vous avez changé.*

Quinault.  
Iffis, act. I.  
sc. 3.

Dans

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Dans les poètes latins *la poupe* ou *la proue* d'un vaisseau se prennent pour tout le vaisseau. On dit en François *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux. *Tectum*, le toit, se prend en latin pour toute la maison: *Ænean in regia ducit* L. v. 635. *tecta*, elle mène Enée dans son palais.

*La porte*, & même *le seuil de la porte*, se prennent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile:

Æn. l. v.  
509.

*Tum foribus Divæ, mediâ testudine templi,  
Septa armis, solioque altè subnixâ resedit.*

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *foribus Divæ*, comment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voute, *mediâ testudine*? C'est que par *foribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple; elle vint au temple & se plaça sous la voute.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave, ses biens appartenoient à ses héritiers; mais s'il revenoit dans sa patrie, il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens: ce droit, qui est une espèce de droit de retour, s'apeloit en latin *jus postliminii*; de *post*, après, & de *limen*, le seuil de la porte, l'entrée.

*Porte*, par synecdoque & par antonomase, signifie aussi la cour du Grand Seigneur, de  
l'Em-

l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'est-à-dire avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs: ils nomment *Porte* par excellence la porte du Sérail, c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot ce que nous apelons *la Cour*.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Nous disons *il y a cent feux dans ce vilage*, c'est-à-dire, cent familles.

On trouve aussi des noms de villes, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. \* Les Pélasgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prennent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres poètes anciens.

On voit souvent dans les poètes *le Tibre* † pour les Romains; *le Nil* pour les Egyptiens; *la Seine* pour les François.

*Chaque climat produit des favoris de Mars,* Boileau  
*La Seine a des Bourbons, le Tibre des Césars.* Ep. I.

*Fouler aux piés l'orgueil Et du Tage Et du Tibre.* Idem.  
Discours  
au Roi.

Par *le Tage* il entend les Espagnols: le *Tage* est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

V. On se sert souvent du nom de LA MATIERE POUR marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE,

\* *Eurus ad auroram Nabathæaque regna recessit.*  
Ovid. Metam. l. i. v. 61.  
† *Cum Tiberi Nilo, gratia nulla fuat.* Prop. l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberim Romanos, per Nilum Ægyptios intelligito. Beroald. in Propert.

**DES TRO-PES EN PARTI-CULIER.** FAITE : le pin ou quelque autre arbre se prend dans les poètes pour un vaisseau ; on dit communément *de l'argent* pour des pièces d'argent, de la monnaie. *Le fer* se prend pour l'épée : *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

I. Georg. v. 50. *At prius ignotum ferro quam scindimus æquor.*

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit *l'airain* pour dire les canons :

*Et par cent bouches horribles  
L'airain sur ces monts terribles  
Vomit le fer & la mort.*

*L'airain* en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monnaie, les richesses ; la première monnaie des Romains étoit de cuivre : *æs alienum*, le cuivre d'autrui, c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes, des armes, en un mot, pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 19. Dieu dit à Adam, tu es poussière & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in pulverem reverteris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire ; \* c'est ainsi

\* *Ex auro, solidoque elephanto. Georg. III. v. 26.  
Dona dehinc auro gravia settoque elephanto.*

*Æn. III. v. 464.*

ainsi que nous disons tous les jours *un cas-* DES TRO-  
*tar*, pour dire un chapeau fait de poil de PES EN  
 castor, &c. PARTI-  
 CULIER.

Le pieux Enée, dit Virgile,\* lança sa haf-  
 te † avec tant de force contre Mézence, qu'elle † Haste, pi-  
 le perça le bouclier fait de trois plaques de que, lance.  
 eivre, & qu'elle traversa les piquures de toi- v. le P. de  
 le, & l'ouvrage fait de trois *taureaux*, c'est- Montfau-  
 à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler con, tome  
 ne seroit pas entendue en notre langue. † P. 65.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis  
 de prendre indifféremment un nom pour un  
 autre, soit par métonymie, soit par synecdo-  
 que: il faut, encore un coup, que les expres-  
 sions figurées soient autorisées par l'usage;  
 ou du moins que le sens littéral qu'on veut  
 faire entendre, se présente naturellement à  
 l'esprit sans révolter la droite raison, & sans  
 blesser les oreilles acoutumées à la pureté du  
 langage. Si l'on disoit qu'une armée navale  
 étoit composée de *cent mats*, ou de *cent avi-*  
*rons*, au lieu de dire de *cent voiles* pour cent  
 vaisseaux, on se rendroit ridicule: chaque  
 partie ne se prend pas pour le tout, & cha-  
 que nom générique ne se prend pas pour  
 une espèce particulière, ni tout nom d'es-  
 pèce

\* *Tum pius Æneas hastam jacit: illa per orbem  
 Ære cavum triplici per linea terga, tribusque  
 Transiit intextum tauris opus. Æn. l. x. v. 783.*

DESTRO- pièce pour le genre: c'est l'usage seul qui.  
 PES EN done à son gré ce privilège à un mot plutot  
 PARTI- qu'à un autre.  
 CULIER.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats  
 Hor. l. 1. sont en horreur aux mères, *bella matribus*  
 od. l. v. 24. *detestata*; je suis persuadé que ce poète n'a  
 voulu parler précisément que des mères. Je  
 vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle  
 fait être à la guerre, ou dans un combat, dont  
 on vient de lui apprendre la nouvelle: Horace  
 excite ma sensibilité en me faisant penser aux  
 alarmes où les mères sont alors pour leurs  
 enfans; il me semble même que cette ten-  
 dresse des mères est ici le seul sentiment qui  
 ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quel-  
 qu'autre interprétation peu favorable: les  
 alarmes d'une maitresse pour son amant, n'o-  
 seroient pas toujours se montrer avec la mê-  
 me liberté, que la tendresse d'une mère pour  
 son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie  
 pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne  
 saurois trouver une synecdoque de l'espèce  
 dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon  
 croit que *matribus* comprend ici, même les  
 Poésies jeunes filles: voici sa traduction: *Les com-*  
 d'Horace, *bats, qui sont pour les femmes un objet d'hor-*  
 tom. I. p. 7. *reur*. Et dans les remarques il dit, que „\* les  
 \* pag. 12. „mères redoutent la guerre pour leurs époux  
 „& pour leurs enfans; mais les jeunes filles,  
 „ajoute-



„ajoute-t-il, ne DOIVENT pas moins la redou-  
 „ter pour les objets d'une tendresse légitime  
 „que la gloire leur enlève, en les rangeant  
 „sous les drapeaux de Mars. Cette raison m'a  
 „fait prendre *matres* dans la signification la  
 „plus étendue, come les poètes l'ont sou-  
 „vent employé. Il me semble, ajoute-t-il,  
 „que ce sens fait ici un plus bel éfet. „

LES TRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.

Il ne s'agit pas de doner ici des instructions aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu'elles doivent faire, lorsque *la gloire leur enlève les objets de leur tendresse, en les rangeant sous les drapeaux de Mars*; c'est-à-dire, lorsque leurs amans sont à la guerre; il s'agit de ce qu'Horace a pensé: or, il me semble que le terme de *mères* n'est relatif qu'à *enfans*; il ne l'est pas même à *époux*, encore moins aux *objets d'une tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers, que les jeunes filles s'oposent à ce qu'on les confonde sous le nom de *mères*; mais pour parler plus sérieusement, j'avoue que lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mère atendrie: ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre; & bien loin que la traduction du P. Sanadon

DESTROYES EN PARTI-CULIER. **T**asse sur moi un plus bel éfet, je regrète le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer que ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans les sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une rélation entre l'objet dont on veut parler & celui dont on emprunte le nom; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope: mais la rélation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui: Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* & l'*éfet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin: Au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble  
come

come le *tout* & la *partie*; leur union n'est point un simple raport, elle est plus intéressante & plus dépendante: c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.



V.

L' ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom commun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom commun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle, excède sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun: & dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Antonoma-  
sia, pronomi-  
natio:  
nom pour  
un autre,  
de ἀντι-  
pour, con-  
tre, & ὄνο-  
μαζω, je  
nomme.

I. *Philosophe, Orateur, Poète, Roi, Vile, Monsieur*, sont des noms communs; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent *le Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent *l'Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent *le Poète*, ils entendent Virgile.

DES TRO- Les Grecs entendoient parler de Démof-  
 PES EN thène, quand ils disoient l'Orateur, & d'Ho-  
 PARTI- mère quand ils disoient le Poète.  
 CULIER.

Quand nos Théologiens disent le Docteur angélique, ou l'Ange de l'Ecole, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé le Docteur subtil, S. Augustin le Docteur de la grace.

Ainsi on done par excèlence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement le Roi, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit la vile, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Virg. Ec. Quo te, Mœri, pedes? an quo via ducit in urbem?  
 IX. v. l.

Urbem en cet endroit veut dire la vile de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par raport à l'Empire Romain, alors par urbem ils entendoient la vile de Rome.

Dans les comédies grecques, ou tirées du grec, la vile [astu] veut dire Athènes: An \*  
 Tò áστυ, οὐς, urbs, vile. in astu venit? est-il venu à la vile? Corné-  
 de s'áστῳ ma- lius Népos parlant de Thémistocle & d'Al-  
 neo. cibia-

\* Térence Eun. act. V. sc. 6. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

cibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. \*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Dans chaque famille, *monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épitètes sont des noms communs que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent, l'antonomase en fait des noms particuliers: *l'invincible, le conquérant, le grand, le juste, le sage*, se disent par antonomase de certains Princes ou d'autres personnes particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le Carthaginois*; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'hommes: *abundabat multitudine hominum Pœnus*. Didon dit à sa sœur \*\* *vous mettrez sur le bucher les armes que le perfide a laissées*, & par ce perfide elle entend Enée.

Tit. Liv. l.  
21. n. 2

*Le Destructeur de Cartage & du Numance*, signifie par antonomase Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un ayeul, & qu'on donne aux descendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anebiades*, ce nom est donné à Enée par antonomase; il est tiré du

Æn. lib. V.  
v. 407.

## G 4

## NOM

\* Xerces protinus accessit astu. *Corn. Nep. Themist.* 4.  
Alcibiades postquam astu venit, *idem Alcib.* 6.

\*\* *Arma viri, thalamo qua fixa reliquit  
Impius . . . super imponas. Æn. lib. IV. v. 495,*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Salica*: parmi ces loix il y a un article \* qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs: c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours exclues de la succession à la courone. Cet usage toujours observé est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

II. La seconde espèce d'antonomase est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier Roi des Assyriens vivoit dans une extrême molesse; du moins tel est le sentiment comun: delà on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale*.

L'Empe-

\* De terra vero salica, nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hereditas perveniat. *Lex Salica.* art. 62. de Alode. §. 6.

L'Empereur Néron fut un prince de mau-  
 vaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mou-  
 rir sa propre mère; delà on a dit des prin-  
 ces qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

DES TRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.

Caton, au contraire, fut recomandable par  
 l'austérité de ses mœurs: delà S. Jerome a dit  
 d'un hipocrite, c'est un Caton au dehors, &  
 un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato.*

Hier. l. 2.  
 Ep. 13. Rust.  
 Monach.  
 sub fin.

Mécénas favori de l'Empereur Auguste,  
 protégeoit les gens de lettres: on dit au-  
 jourd'hui d'un seigneur qui leur acorde sa  
 protection, c'est un Mécénas.

Lugd. p.  
 227. & Pa-  
 ris, edit.  
 1718. p. 386.

Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste?  
 c'est-à-dire, sans un protecteur.

Boileau,  
 Sat. I. v. 86.

Irus étoit un pauvre de l'ile d'Itaque qui  
 étoit à la suite des amans de Pénélope, il a  
 doné lieu au proverbe des anciens, *plus pau-  
 vre qu'Irus.* Au contraire Crésus Roi de Ly-  
 die fut un prince extrêmement riche; delà  
 on trouve dans les poètes *Irus* pour un pau-  
 vre & *Crésus* pour un riche:

Homer.  
 Odyss. l. 18.

*Irus est subito qui modo Cræsus erat.*  
 . . . . . *Non distat Cræsus ab Iro.* †

Ovid. Tr.  
 III. Eleg. 7.

Zoile fut un critique passioné & jaloux:  
 son nom se dit encore \* d'un home qui a les  
 mêmes défauts; Aristarque, au contraire, fut

v. 42.  
 † Propert.  
 l. III. Eleg.  
 4. v. 39.

G 5 un

\* *Ingenium magni detrectat livor Homeri:*  
*Quisquis es, ex illo, Zoile, nomen habes.*  
*Ovid. Remed. amor. v. 365.*

DES TRO- un critique judicieux: l'un & l'autre ont cri-  
 PES EN tiqué Homère: Zoïle l'a censuré avec aigreur  
 PARTI- & avec passion, mais Aristarque l'a critiqué  
 CULIER. avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité qu'ils étoient des Aristarques.

Rouffleau, *Et de moi même Aristarque incomode:*  
 Ep. I. aux C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages,  
 Muses. dit Horace, \* à un ami judicieux: il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs: Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si conus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite* pour un home diforme, un home méprisable. C'est dans ce dernier sens que LaBruyère M. de la Bruyère a dit, „jetez moi dans les caract. Des „troupes come un simple soldat, je suis Grands. „Thersite; metez moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis Achile.

Edipe

\* *Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,  
 Culpabit duros, incomptis adlinet atrum  
 Transverso calamo signum; ambitiosa recidet  
 Ornamenta, parum claris lucem dare coget;  
 Arguet ambigue dictum; mutanda notabit,  
 Fiet Aristarchus.*

Horat. art. poct. v. 444.



Edipe célèbre dans les tems fabuleux DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a  
doné lieu à ce mot de Térence, *Davus sum,*  
*non Oedipus.* Ter. Andr.  
act. I. sc. 3.

*Je suis Dave, Seigneur, & ne suis pas Edipe.*  
C'est-à-dire, je ne sai point deviner les dis-  
cours énigmatiques. Dans notre Andriène  
françoise on a traduit,

*Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin:* And. act. I.  
sc. 3.  
ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de  
l'oposition entre Dave & Edipe: *je suis Da-  
ve, donc je ne suis pas Edipe,* la conclusion  
est juste; au lieu que, *je suis Dave, donc je  
ne suis pas devin,* la conséquence n'est pas  
bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaïse a été un fameux critique dans  
le dixseptième siècle: c'est ce qui a doné  
lieu à ces vers de Boileau,

*Aux Saumaïses futurs préparer des tortures,*  
c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs  
à venir. Boileau,  
Epit. à son  
esprit, c'est  
la IX.

Xantipe, femme du philosophe Socrate,  
étoit d'une humeur fâcheuse & incomode:  
on a doné son nom à plusieurs femmes de  
ce caractère.

Pénélope & Lucrece se sont distinguées  
par leur vertu, telle est du moins leur comune  
réputation: on a doné leur nom aux femmes  
qui leur ont ressemblé: au contraire, les fem-  
mes

DES-TRO- mes débauchées ont été apelées des Phrynès  
 PES EN ou de Laïs, ce sont les noms de deux fa-  
 PARTI- meuses courtisanes de l'ancienne Grèce.  
 CULIER.

Boileau, *Aux tems les plus féconds en Phrynès, en Laïs,*  
 Sat. X. *Plus d'une Pénélope honora son pays.*

Typhis fut le pilote des Argonautes; Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit son char: delà on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un homme qui par des préceptes mène & conduit à quelque science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Ovid. de *Typhis & Automedon dicar amoris ega.*

Art. Amat. *Sous le regne de Philippe de Valois le Dau-*  
 l. l. v. 8. *phiné fut réuni à la courone. \* Humbert*

*Dau-*

\* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean Duc de Normandie. Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné, à Paris chez de Bats 1711.

„On s'est persuadé que la condition en faveur du „premier né de nos Rois étoit tacitement renfermée „dans ces paroles, quoiqu'elle n'y soit pas littérale- „ment exprimée,„ come on le croit communément. *Histoire du Dauphiné*, page 603. edit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils qui étoit déjà Dauphin lui succéda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'aîné.

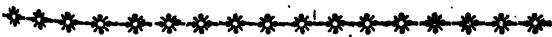
*Dauphin de Viennois, qui se fit ensuite Religieux de l'ordre de S. Dominique, se dessaisit & devestit du Dalphiné. & de toutes ses autres terres, & en saisit réellement, corporellement & de fait Charles petit fils du Roi, présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs, & plus bas, transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs & ceux qui auront cause de li perpétuellement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dalphiné.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite „il a été arété que „le fils ainé de France porteroit seul le titre de Dauphin.

Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel, T.III.p.52.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apéle Dauphin le fils ainé de la maison, ou celui qui est le plus aimé: on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.



VI.

LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

Κοινωνία

Les Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement Communication; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît

λόγος, κοιν-  
munitas,  
participa-  
tio sermo-  
nis.

DES TROPES EN PARTICULIER.

paroit se communiquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux mêmes pour juges; par exemple: *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre? Répondez moi, que pouvois-je faire de plus? Qu'auriez vous fait en ma place? &c.* En ce sens la communication est une figure de pensée, & par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope, par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu'on dit: par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre tems, au lieu de dire, vous ne faites que vous amuser. Qu'avons-nous fait?* veut dire en ces occasions, *qu'avez vous fait?* ainsi *nous* dans ces exemples, n'est pas dans le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins personnelle, & paroissant comprendre celui qui la fait, en est moins aigre & devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle: Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres

tres une partie du bien qu'on veut dire de soi: ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plus tôt que d'en faire retomber la gloire sur la seule personne.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

On peut regarder cette figure come une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.



VII.

LA LITOTE.

La Litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots, qui à la lettre paroissent afoiblir une pensée dont on fait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force: On dit le moins par modestie ou par égard; mais on fait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Αστέρης a  
Αστὸς, sim-  
plex, nu-  
dus, vilis

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te bais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre.

Corn.' le  
Cid. Act.  
III. sc. 4

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blame votre conduite: *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas: *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez: *il n'est pas poltron* fait entendre qu'il a du courage: *Pythagore n'est pas un au-*  
*teur*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER. *teur méprisable, \** c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas si difforme, \*\** veut dire modestement qu'on est bienfait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure Exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.



## VIII.

## L'HYPERBOLE.

*Ἵπερβολή.* Lorsque nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au delà de la vérité & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabotent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légéreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons *qu'il*

va

\* *Non sordidus auctor naturæ verique.* Hor. l. 1. od. 28.

\*\* *Nec sum adeo informis.* Virg. Ecl. 2. v. 25.

va plus vite que le vent. Cette figure s'appèle **DES TROPES EN PARTI-CULIER.**  
*hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit d'une si grande légéreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. \*

Virgile dit de la princesse Camile, qu'elle surpassoit les vents à la course; & qu'elle eut couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, & même sans se mouiller la plante des piés. \*\*

Au contraire si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'écriture Sainte; par exemple, *Je vous donerai une terre où coulent des ruisseaux le lait & de miel*, c'est-à-dire, une terre fertile: & dans la Genèse il est dit, *je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre.* S. Jean à la fin de son Evangile

Educam vos ad terram fluentem lacte & melle. Exod. c. 3. v. 17. Faciam semen tuum sicut pulverem terræ. Genes. c. 13. v. 16.

\* *Primam palmam velocitatis Ladas quidam adeptus est; qui ita supra cavum pulverem cursitavit, ut arenis pendentibus nulla indicia relinqueret vestigiorum.* *Ful. Solinus, c. 6.*

\*\* *Ille vel intacta segetis per summa volaret  
 Gramina, nec teneras cursu lassisset aristas,  
 Vel mare per medium fluctu suspensa tumentis  
 Ferret iter, celeres nec tingeret aquore plantas.*  
 Aen. l. VII. v. 808.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

le \* dit que si l'on racontoit en détail les actions & les miracles de Jésus-Christ, il ne croit pas que le monde entier put contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en age. On doit en user sobrement & avec quelque correctif; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire; si l'on peut parler ainsi.*

Caract.  
Des ou-  
vrages de  
l'esprit.

„Les esprits vifs, pleins de feu & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hyperboles, dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler communes & proverbiales, nous usons très rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le stile satirique & badin, & quelquefois même dans le stile sublime & poétique: *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

Flechier.  
Oraison  
funèbre de  
M. de Tu-  
rène.  
Exorde.

„Les Grecs \*\* avoient une grande passion pour l'hyperbole, come on peut le voir dans leur Antologie qui en est toute remplie.

\* Sunt autem & alla multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros. *Joan. XXI. v. 25.*

\*\* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum.*



„plie. Cette figure est la ressource des petits DES TRO-  
PES EN  
„esprits qui écrivent pour le bas peuple. PARTI-  
CULIER.

*Juvénal élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.*

„Mais quand on a du génie & de l'usage du Boil. Art  
Poétique,  
„monde, on ne se sent guère de gout pour chant 2.  
„ces sortes de pensées fausses & outrées.



## IX.

## L' HYPOTYPOSE.

**L'**Hypotypose est un mot grec qui signifie Ἰσότης  
*image, tableau.* C'est lorsque dans les ois: Exem  
plur. ἰσότη-  
των, deli-  
neo; ὑπό  
sub, τυπώ  
figuro.  
descriptions on peint les faits dont on parle,  
comme si ce qu'on dit étoit actuellement de-  
vant les yeux; on montre, pour ainsi dire,  
ce qu'on ne fait que raconter; on donne en  
quelque sorte l'original pour la copie, les ob-  
jets pour les tableaux: vous en trouverez un  
bel exemple dans le récit de la mort d'Hyp-  
polite.

*Cependant, sur le dos de la plaine liquide,  
S'élève à gros bouillons une montagne humide;  
L'onde approche, se brise, Et vomit à nos yeux.  
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;  
Son front large est armé de cornes menaçantes,  
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;  
Indomtable taureau, dragon impetueux;  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux,  
Ses longs mugissemens font trembler le rivage;  
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,  
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*

Rac. Phéq  
dre Act. v.  
sc. 6.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Ce dernier vers a paru affecté; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante, & que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination, & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans une oraison funèbre: la tristesse doit parler plus simplement, si elle veut nous intéresser: mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art.  
Poet. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent, *l'onde approche, se brise*, &c. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panegyrique de S. Louis, prononcé en présence de l'Académie françoise, nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de son arrivée en Afrique.

Paneg. de  
S. Louis.  
en 1729. p.  
22.

„il part baigné de pleurs, & comblé des  
„bénédictions de son peuple: déjà gémissent  
„les ondes sous le poids de sa puissante flote;  
dès

„dèja s'ofrent à ses yeux les côtes d'Afrique; DES TRO-  
 „dèja sont rangés en bataille les innombra- PES EN  
 „bles troupes des Sarasins. Ciel & terre, PARTI-  
 „soyez témoins des prodiges de sa valeur. Il CULIER.  
 „se jette avec précipitation dans les flots,  
 „suivi de son armée que son exemple encou-  
 „rage, malgré les cris éfroyables de l'énemi  
 „furieux, au milieu des vagues & d'une grê-  
 „le de dards qui le couvrent: il s'avance co-  
 „me un géant vers les chams où la victoi-  
 „re l'apèle: il prend terre, il aborde, il pénè-  
 „tre les bataillons épais des barbares; & cou-  
 „vert du bouclier invisible du Dieu qui fait  
 „vivre & qui fait mourir, frapant d'un bras  
 „puissant à droit & à gauche; écartant la  
 „mort, & la renvoyant à l'énemi; il semble  
 „encore se multiplier dans chacun de ses sol-  
 „dats. La terreur que les infidèles croyoient  
 „porter dans les cœurs des siens, s'empare  
 „d'eux mêmes. Le Sarasin éperdu, le blas-  
 „phème à la bouche, le désespoir dans le  
 „cœur, fuit, & lui abandonne le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tro-  
 pes, que parce qu'il y a quelque sorte de tro-  
 pe à parler du passé come s'il étoit présent ;  
 car d'ailleurs les mots qui sont employés dans  
 cette figure conservent leur signification pro-  
 pre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai cru  
 qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

## L A M E T A P H O R E .

*Μεταφορά.*  
translatio.  
*Μεταφάσις.*  
Transféro.

**L**a Métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique perd sa signification propre, & en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare, par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*: en cette phrase *couleurs* n'a plus sa signification propre & primitive; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c: il signifie *les dehors, les apparences*; & cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs* & les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conoitre les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les apparences: un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, &

pour

pour ainsi dire, les mêmes couleurs, nous DESTRO-  
 croyons qu'il nous dit la vérité: ainsi come PEB EN  
 nous jugeons qu'un objet qui nous paroît PARTI-  
 blanc est blanc, de même nous sommes sou- CULIER.  
 vent la dupe d'une sincérité apparente, &  
 dans le tems qu'un imposteur ne fait que  
 prendre les dehors d'homme sincère, nous  
 croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot  
 de *lumière* est pris métaphoriquement; car  
 come la lumière dans le sens propre nous fait  
 voir les objets corporels, de même la faculté  
 de conoitre & d'apercevoir éclaire l'esprit &  
 le met en état de porter des jugemens sains.

La métaphore est donc une espèce de trope;  
 le mot dont on se sert dans la métaphore est  
 pris dans un autre sens que dans le sens pro- Metapho-  
 pre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure em-* ram quam  
*pruntée*, dit un ancien, ce qui est comun & Græci vo-  
 essentiel à tous les tropes. eant, nos

De plus, il y a une sorte de comparaison ou tratio-  
 quelque raport équivalent entre le mot au- nem, id est,  
 quel on donne un sens métaphorique, & l'ob- domo mu-  
 jet à quoi l'on veut l'apliquer; par exemple, tuatum  
 quand on dit d'un home en colère, *c'est un* verbum  
*lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphori- quo uti-  
 que: on compare l'home en colère au lion, & nur, in-  
 voilà ce qui distingue la métaphore des au- quit Ver-  
 tres figures. rius. Festus  
v. Meta-  
phoram.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Il y a cette différence entre la métaphore & la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoitre que l'on compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère qu'*il est come un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est qu'implicite, c'est-à-dire, que la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non dans les termes; c'est une métaphore.

*Mesurer* dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelqu'autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore *qu'ils ont bien pris leurs mesures*. Par la même raison on dit que *les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands*, c'est-à-dire, vivre come les grands, se comparer à eux; come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. *On doit mesurer sa dépense à son revenu*; c'est-à-dire, qu'il faut régler sa dépense sur son revenu; la quantité de revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement

ment, & nous en done l'entrée, de même, il y a des conoissances préliminaires qui ouvrent, pour ainsi dire, l'entrée aux sciences plus profondes: ces conoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore; la grammaire est la *clé* des sciences: la logique est la *clé* de la philosophie.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

On dit aussi d'une vile fortifiée, qui est sur une frontière, qu'elle est la *clé* du royaume, c'est-à-dire, que l'ennemi qui se rendroit maître de cette vile, seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on done le nom de *clé* en termes de musique à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique: ces marques font connoître le nom que l'on doit donner aux notes; elles donent, pour ainsi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison; & lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée, la métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons

DESTRO- d'idées; cette difète de mots a doné lieu à  
 PES EN plusieurs métaphores; par exemple: *le cœur*  
 PARTI- *tendre, le cœur dur, un rayon de miel, les*  
 CULIER. *rayons* d'une roue, &c: l'imagination vient,  
 pour ainfi dire, au secours de cette difète;  
 elle fuplée par les images & par les idées ac-  
 ceffoires aux mots que la langue ne peut lui  
 fournir, & il arive même, come nous l'avons  
 déjà dit, que ces images & ces idées accef-  
 foires ocupent l'efprit plus agréablement que  
 fi l'on fe fervoit de mots propres, & qu'elles  
 rendent le discours plus énergique; par ex-  
 emple, quand on dit d'un home endormi  
 qu'*il est enseveli dans le fommeil*, cette méta-  
 phore dit plus que fi l'on difoit simplement  
 qu'il dort: *Les Grecs surprirent Troie enfe-  
 velie dans le vin & dans le fommeil.*

Virg. Aen. *Invadunt urbem fomno vinoque fepultam.*

2. v. 265.

Remarquez, 1. que dans cet exemple *fepul-  
 tam* a un fens tout nouveau & différent de fon  
 fens propre. 2. *Sepultam* n'a ce nouveau fens,  
 que parce qu'il eft joint à *fomno vinoque*, avec  
 lesquels il ne fäuroit être uni dans le fens pro-  
 pre; car ce n'eft que par une novèle union  
 des termes, que les mots fe donent le fens  
 métaphorique. *Lumière* n'eft uni dans le fens  
 propre qu'avec le feu, le foleil & les autres ob-  
 jets lumineux; celui qui le premier a uni *lu-  
 mière à efprit*, a doné à *lumière* un fens mé-

ta-



taphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on put donner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

*Dixeris egregie, notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
Hor. Art.  
Poet. v. 47.

La métaphore est très ordinaire : en voici encore quelques exemples : on dit dans le sens propre *s'enivrer de quelque biqueur* ; & l'on dit par métaphore *s'enivrer de plaisirs* : *la bone fortune enivre les fots*, c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison, & leur fait oublier leur premier état.

*Ne vous enivrez point des éloges flatteurs  
Que vous done un amas de vains admirateurs.*

Boil. Art.  
Poét. chant

*Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,  
S'enivroit folement de sa vaine espérance.*

4  
Henriade.  
chant. 7.

*Doner un frein à ses passions* ; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l'hérésie, dit *qu'il étoit nécessaire d'arracher cette zizanie*, c'est-à-dire, *cette semence de division* ; *zizanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés & qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par

Abrégé de  
l'histoire  
de France ;  
François  
II. p. 992.

DES TRO- par métaphore pour *discorde, méfintelligence,*  
 PES EN *division: semer la zizanie dans une famille.*  
 PARTI-  
 CULIER.

*Materia*, matière, se dit dans le sens propre de la substance étendue considérée come principe de tous les corps; ensuite on a appelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poème, ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

Phædr. l. I.  
 Prol.

*Aesopus auctor, quam materiam repperit,  
 Hanc ego polivi versibus senariis.*

J'ai poli la matière, c'est-à-dire, j'ai donné l'agrément de la poésie aux fables qu'Esopé a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire de la gaieté come les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse; le feu de l'amour; l'aveuglement de l'esprit; le fil d'un discours; le fil des affaires.*

C'est par métaphore que les différentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont appelées *lieux comuns* en Rhétorique & en Logique, *loci communes*. Le genre, l'espèce, la cause, les effets, &c. sont des lieux comuns, c'est-à-dire, que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre, pour ainsi dire, la matière d'un discours, & des argumens sur toutes sortes des sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes réveil-

réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique, il n'est pourtant pas inutile de les conoitre; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore, *loci Theologici*, les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Écriture Sainte, la Tradition contenue dans les écrits des Saints Pères, les conciles &c.

En termes de chimie, *regne* se dit par métaphore de chacune des trois classes sous lesquelles les chimistes rangent les êtres naturels.

1. Sous le *regne animal* ils comprennent les animaux.

2. Sous le *regne végétal*, les végétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit; comme les arbres & les plantes.

3. Enfin, sous le *regne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore que la *Géographie* & la *Chronologie* sont les deux yeux de l'*Histoire*. On personifie l'*Histoire*, & on dit que la *Géographie* & la *Chronologie* sont à l'égard

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

l'égard de l'Histoire, ce que les yeux font à l'égard d'une personne vivante; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, & par l'autre les tems: c'est-à-dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire conoitre les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont appelés *racines*, par métaphore: il y a des dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'affermir.

*Calus*, dureté, durillon, en latin *callum*; se prend souvent dans un sens métaphorique:

Cic. Tusc.  
2. num. 36.  
aliter XV.

*Labor quasi callum quoddam obducit dolori*, dit Cicéron: le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes

Tusc. l. 3.  
n. 53. ali-  
ter XXII.

il s'exprime de cette sorte: *Magis me movent Corinthi subito aspecta parietine, quam ipsos Corinthios, quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat.* Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis longtems leurs murail-

murailles abatus, avoit aporté le calus de <sup>DES TRO</sup> l'anciéneté. C'est-à-dire, que les Corin- <sup>PES EN</sup> <sup>PARTI-</sup> <sup>CULIER.</sup> thiens, acoutumés à voir leurs murailles rui- nées, n'étoient plus touchés de ce malheur.

C'est ainsi que *callére*, qui dans le sens pro- pre veut dire *avoir des durillons, être endur- ti*, signifie ensuite, par extension & par mé- taphore, *savoir bien, conoitre parfaitement*, enforte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par raport à quelque conoissance.

*Quo pacto id fieri soleat calleo.* La manière <sup>Ter.</sup> dont cela se fait a fait calus dans mon esprit; <sup>Heaut.act</sup> <sup>III. sc. 2. v.</sup> j'ai médité sur cela, je sai à merveille coment <sup>37.</sup> cela se fait; je suis maitre passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo*, j'ai étudié son <sup>id. Adelp</sup> <sup>act. 4. sc. 1</sup> <sup>v. 176</sup> humeur; je suis acoutumé à ses manières, je sai le prendre come il faut.

*Vue* se dit au propre de la faculté de voir, & par extension de la manière de regarder les objets: ensuite on done par métaphore le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins: *avoir de grandes vues, perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

*Gout* se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions des saveurs. La langue est l'organe du gout; *avoir le gout dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trou- vent bon. Ensuite

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Ensuite on se sert du terme de *gout* par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce gout là: *Le gout de Paris s'est trouvé conforme au gout d'Athènes*, dit Racine dans sa préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du gout pris dans le sens figuré, come du gout pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au gout, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi: Un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression, plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien conoitre en mets & avoir un gout sur, il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c: on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais: Pour être conoisseur en ouvrages d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature; cela dépend  
de

de la disposition des organes; il faut encore DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER. avoir fait des observations sur ce qui plaît & sur ce qui déplaît; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des personnes éclairées: alors on est en état de rendre raison des règles & du gout.

Les viandes & les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres; c'est un effet de la différente constitution des organes du gout: Il y a cependant sur ce point un gout général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au gout des personnes délicates: il en est de même des ouvrages d'esprit; un auteur ne doit pas se flater d'attirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au gout général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le gout par rapport aux viandes dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation: il en est de même du gout de l'esprit: les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse nous servent de règle dans un age plus avancé; telle est la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impression, en sont flatés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige; ainsi malgré l'examen & les discussions, nous conti-

I

nuons

DES TRO- nous souvent à admirer ce qu'on nous a  
 PES EN fait admirer dans les premières années de  
 PARTI- notre vie; & delà peut-être les deux partis,  
 CULIER. l'un des anciens, l'autre des modernes.

*Remarques sur le mauvais usage des  
 métaphores.*

Les métaphores sont défectueuses,

1<sup>o</sup>. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature.*\*

2<sup>o</sup>. Quand elles sont forcées, prises de loin & que le rapport n'est point assez naturel ni la comparaison assez sensible: come quand Théophile a dit, *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux:* & dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine.*

Caract. „ Théopile, dit M. de la Bruyère, charge ses  
 Des ouv. „ descriptions, s'apesantit sur les détails; il  
 de l'esprit. „ exagère, il passe le vrai dans la nature, il  
 „ en fait le roman.

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3<sup>o</sup>. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différens stiles: il y a des métaphores

\* Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora, qua diluvium appellat naturæ generale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.



phores qui conviennent au stile poétique, qui seroient déplacées dans le stile oratoire: Boileau a dit:

*Acourez troupe savante;  
Des sons que ma lyre enfante  
Ces arbres sont réjouis.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
Ode sur la  
prise de  
Namur.

On ne diroit pas en prose qu'une lyre enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes; par exemple: *Lumen* dans le sens propre signifie lumière: les poètes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie; les yeux sont l'organe de la lumière, & sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne; il avoit une sœur fort belle, qui avoit le même défaut; on leur appliqua ce distique, qui fut fait à une autre occasion sous le regne de Philippe second Roi d'Espagne:

*Parve puer, lumen quod habes concede sorori:  
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.*

Où vous voyez que *lumen* signifie l'œil, il n'y a rien de si ordinaire dans les poètes latins que de trouver *lumina* pour les yeux; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif: par exemple, en disant pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, &c. „L'art doit être, pour ainsi

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

„dire, enté sur la nature; la nature soutient  
„l'art & lui sert de base; & l'art embellit &  
„perfectionne la nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, comme on vient de le voir dans l'exemple précédent: *enté* est pris de la culture des arbres; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture; mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets opposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'allume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'a-

Mall. l. 2. voir dit:

v. les ob-  
servations  
de Ména-  
ge, sur les  
poésies de  
Malherbe.

*Prends ta foudre Louis Es va come un lion.*

Il faloit plutot dire *come Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid, Chibien disoit:

Act. 3. sc. 4.

*Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.*

*Feux & rompent* ne vont point ensemble: c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent*; je ne sais si cette correction répare la première faute.

*Ecorce*, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits; c'est leur couver-

couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arêtent à l'écorce, qu'ils s'attachent, qu'ils s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent, s'attachent, s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre; mais vous ne diriez pas au propre *fondre l'écorce*; fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau: pour dire que l'hiver est passé & que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte:

*L'hiver, qui si long tems a fait blanchir nos plaines,*  
*N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;*  
*Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines*  
*Ont fondu l'écorce des eaux.*

DESTRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.

Liv. 3. Ode  
 6.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues; par exemple: les Latins disoient d'une armée *dextrum & sinistrum cornu*, & nous disons *l'aile droite & l'aile gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalans même qui en aprochent les plus, vous vous rendez ridicule.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans les premiers tems de son arrivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père*; il vouloit dire *des entrailles*.

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutilés; l'auteur du poème de la Madeleine ne devoit donc pas dire *mettre le flambeau sous le mui*.

Poème de  
la Madel.  
l. 7. p. 117.



## XI.

### LA SYLLEPSE ORATOIRE.

Σύλληψις  
Compre-  
hensio,  
complexio.  
Σύλλαμ-  
βάνω, com-  
prehendo.

La Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré; par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla; \* ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile: le mot *doux* est au propre par rapport au thym, & il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, *Et moi quoique je paroisse*  
à Gala-

\* . . . . Galathea thymo mihi dulcior Hybla.

Virg. Ecl. 7. v. 37.

à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne, &c.\* Nos bergers disent plus aigre qu'un citron verd.

DES TROPES EN PARTICULIER.

Pyrrhus fils d'Achile, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embrasement de la vile de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine :

*Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie, Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé, Brulé de plus de feux que je n'en alumai.*

Rac. Androm. act. I. sc. 4.

Brulé est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alumina dans la vile de Troie; & il est au figuré, par rapport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

*Hic jacet unoculus visu prestantior Argô  
Nomen Joannes cui ninivita fuit.*

Visu est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux; & il est au figuré par rapport à Despautère: l'auteur de l'épithèque a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection; ils faut éviter les jeux de mots trop affectés & tirés de loin.

I 4

XII. L'AL-

\* . . . ego Sardois videor tibi amarior herbis.

ibid. v. 41.

**L'**Allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* est au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre: Les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expres-

expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

*Dans ces prés fleuris  
 Qu'arose la Seine,  
 Cherchez qui vous mène,  
 Mes chères brebis:  
 J'ai fait pour vous rendre  
 Le destin plus doux,  
 Ce qu'on peut attendre  
 D'une amitié tendre;  
 Mais son long courroux  
 Détruit, empoisonne  
 Tous mes soins pour vous,  
 Et vous abandonne  
 Aux fureurs des loups.  
 Seriez-vous leur proie,  
 Aimable Troupeau!  
 Vous de ce hameau  
 L'honneur & la joie,  
 Vous qui gras & beau  
 Me doniez sans cesse  
 Sur l'herbête épaisse  
 Un plaisir nouveau!  
 Que je vous regrète!  
 Mais il faut céder;  
 Sans chien, sans houlôte,  
 Puis-je vous garder?  
 L'injuste fortune  
 Me les a ravis.  
 Envain j'importune  
 Le ciel par mes cris;  
 Il rit de mes craintes,  
 Et sourd à mes plaintes,*

Poésies de  
 Mad. Des  
 Houl. T. 2.  
 p. 88.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*Houlète, ni chien,  
Il ne me rend rien.  
Puissez-vous contentes,  
Et sans mon secours,  
Passer d'heureux jours,  
Brebis innocentes,  
Brebis mes amours.  
Que Pan vous défende,  
Helas! il le fait;  
Je ne lui demande  
Que ce seul bienfait.  
Oui, brebis cheries,  
Qu'avec tant de soin  
J'ai toujours nourries,  
Je prens à témoin  
Ces bois, ces prairies,  
Que si les faveurs  
Du Dieu des pasteurs  
Vous gardent d'outrages,  
Et vous font avoir  
Du matin ou soir  
De gras paturages;  
J'en conserverai  
Tant que je vivrai  
La douce mémoire;  
Et que mes chansons  
En mille façons  
Porteront sa gloire,  
Du rivage heureux,  
Où, vif & pompeux,  
L'astre qui mesure  
Les nuits & les jours,  
Començant son cours,  
Rend à la nature  
Toute sa parure;  
Jusqu'en ces climats,  
Où, sans doute, las  
D'éclairer le monde,  
Il va chez Thétis  
Ratumer dans l'onde  
Ses feux amortis.*

Cette



Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a comencé: ce qui est effenciel à l'allégorie.\* Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons paturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adreseroit la parole, & se plaindroit à elles de son impuissance: mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit: elle étoit ocupée des besoins de ses enfans, voilà ses brebis; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu: le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce est un monstre; & qu'ainsi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis referent*, &c. n'est point allégorique, quoiqu'en ait cru Quintilien & les comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison\*\*

Dacier, œuv. d'HORACE, T. I. p. 211. troif. édition, 1709.

Quint. l. 8. c. 6. alleg.

un

\* Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere ceperis translationis, hoc desinas. Multi enim, eum initium a tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt; quæ est inconsequentia rerum foedissima. *Quint. l. 8. c. 6. Allegoria.*

\*\* Neque tam fui timidus, ut qui in maximis turbinibus ac

DESTRO-  
PES EN,  
PARTI-  
CULIER.

un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre: on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise*; c'est-à-dire, que, quand on affronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues, paraboles, ou fables morales*; telles sont les fables d'Esopé. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui mécontente du Senat s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains, n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent

ac fluctibus Reipublicæ navem gubernassem, salvamque in portu collocaßem; frontis tux nubeculam, tum collegæ tui contaminatum spiritum pertimescerem. Alios ego vidi ventos, alias prospexi animo procellas: aliis impendentibus tempestatibus non cessi, sed his unum me pro omnium salute obtuli. Cic. in Pis. n. IX. aliter, 20 & 21.

Souvent les anciens ont expliqué par une DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER. histoire fabuleuse les effets naturels dont ils ignoroient les causes; & dans la suite on a donné des sens allégoriques à ces histoires.

*Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,  
C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;  
Un orage terrible aux yeux des matelots,  
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;  
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,  
C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse.*

Boileau,  
Art Poét.  
chant III.

Cette manière de philosopher flate l'imagination; elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux; & elle est bien plus facile que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres; ce qui donne à ces livres un air de mystère & de profondeur que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, & les autres leur fanatisme, je veux dire, leur sole persuasion. En effet, la nature n'a qu'une voie dans ses opérations; voie unique que l'art peut contrefaire, à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

aussi impossible de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut: c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la suite; & c'est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie: nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est un discours qui ne fait point conoitre l'objet à quoi il convient, & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Obser-

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler, mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.



XIII.

L' ALLUSION.

Les allusions & les jeux de mots ont encore du rapport avec l'allégorie: l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre: c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, & dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius ex altera notatio*. On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes, & quelquefois même on joue sur les mots.

Alludere.  
R. ad, &  
ludere.

*Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie;  
Il t'arrache sanglant aux fureurs des soldats,  
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas:  
Tu vis; songe du moins à lui rester fidèle.*

Henriade,  
chant 7.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin: un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre*: On voit

Hist. de  
l'Acad. T.  
I. p. 277.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin; car *perter* se dit d'un toneau, & non pas d'un proverbe: ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion; elle réveille des idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire simplement, que de s'amuser à des jeux de mots puériles, froids, & fades: en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère:

*Grammaticam scivit, multos docuitque per annos;  
Declinare tamen non potuit tumulum.*

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declinare*.

Il fut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *tumulus*. Selon cette traduction, la pensée est fautive; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si l'on ne prend point *tumulus* matériellement, & qu'on le prène pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour le tombeau, & par métonymie pour la mort; alors il faudra traduire que *malgré toute la conoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter*

*éviter la mort ; ce qui n'a ni sel, ni raison ;* car on fait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

DESTRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

*Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine  
Sur un mot, en passant, ne joue & ne badine ;  
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;  
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.*

Boileau,  
Art Poét.  
chant 2.

Dans le placet que M. Robin présenta au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhone, il s'exprime en ces termes :

Giles Ro-  
bin, natif  
du S. Es-  
prit, de  
l'Acad.  
d'Arles.

*Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque des Gaules,  
Qu'un peu de sable & de gravier ?  
Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;  
Et tu n'aimes que le laurier.*

*Saules* est pris dans le sens propre, & *laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très fine & très solide. Il faut pourtant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos poètes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel

K

elles

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

elles ont raport n'est pas assez connu. Malherbe dans ses stances à M. Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Poésies de  
Malherbe,  
l. VI.

*Tithon n' a plus les ans qui le firent cigale,  
Et Pluton aujourd' hui,  
Sans égard du passé les mérites égale  
D' Archemore & de lui.*

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens, un serpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du poème de la Madeleine, dans une apostrophe à l'amour profane, dit, parlant de Jésus Christ :

L. 2. pag.  
25.

*Puisque cet Antéros t' a si bien desarmé :*

Le mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans, c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poème de la Madeleine est rempli de jeux de mots, & d'allusions si recherchées, que malgré le respect du au sujet, & la bonne intention de l'auteur, il est difficile qu'en lisant cet ouvrage on ne soit point affecté comme on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir, pour ainsi dire,



dire, d'elles mêmes; elles doivent naitre du DÈS TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER. sujet, & se présenter naturellement à l'esprit, come nous l'avons remarqué ailleurs: quand c'est l'esprit qui va les chercher, elles déplaisent, elles étonnent, & souvent font rire par l'union bizarre de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dut entrer dans un poème fait pour décrire la pénitence & la charité de sainte Madeleine; & que ce jeu dut faire naitre la pensée de se doner la discipline!

*Piquez-vous seulement de jouer au piquet,  
A celui que j'entens qui se fait sans caquet;  
J'entens que vous preniez par fois la discipline,  
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine.*

Poème de  
la Made-  
leine, l. 3.  
p. 42.

On ne s'atend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine; ni que l'auteur imagine je ne fai quel raport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte; cependant une tête de mort & une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

*Et regardant toujours ce têt de trépassé  
Elle voit LE FUTUR dans ce PRESENT PASSE'.*

Ibid. l. 2. p.  
18. 19. &c.

*Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,  
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.*

*Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,*

DES TRO- *C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,*  
 PES EN *Que son amour lui rend la mort INDECLINABLE,*  
 PARTI- *Et qu' ACTIF come il est aussi bien qu' excessif*  
 CULIER. *Il le rend à ce point d' impassible PASSIF.*  
*O que l' amour est grand, & la douleur amère,*  
*Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !*  
*LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,*  
*Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.*

*Sachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,*  
*Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTEN-*  
 DRE,

*Pendant qu' elle s' acupe à punir le forfait*  
*De son TEMS PRETERIT qui ne fut qu' IMPARFAIT,*  
*Tems de qui le EUTUR réparera les pertes*  
*Par tant d' afflictions & de peines souffertes ;*  
*Et le PRESENT est tel, que c' est l' INDICATIF,*  
*D' un amour qui s' en va jusqu' à l' INFINITIF,*  
*Puis par un OPTATIF, ah ! plut à Dieu, dit-elle,*  
*Que je n' eusse jamais été si criminelle !*

*Prenant avec plaisir, dans l' ardent qui la brule,*  
 Le FOUET pour discipline, & la croix pour FERULE.

Vous voyez qu' il n' oublie rien. Cet ouvrage est rempli d' un nombre infini d' allusions aussi recherchées, pour ne pas dire, aussi puérides. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n' est pas à propos, & le desir mal entendu de montrer de l' esprit & de faire parade de ce qu' on fait, enfantent ces productions ridicules.

Molière,  
 Misant.

a&t. 1. sc. 2.

*Ce stile figuré, dont on fait vanité,*  
*Sort du bon caractère & de la vérité ;*  
*Ce n' est que jeux de mots, qu' affectation pure,*  
*Et ce n' est pas ainsi que parle la nature.*

J'ajou-

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens littéral, sous une apparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; & d'ailleurs ils se deshonnorent dans l'esprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les feseurs de chansons, ne sont guère moins répréhensibles, & se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas vero non à verbis tantum abesse debet, sed etiam à significatione.* Quint. instit. Orat. l. IV. c. 3. de Rifu.

„On doit éviter avec soin en écrivant, dit-il ailleurs, \* tout ce qui peut donner lieu à des

K 3

„al-

\* Hoc vitium *κακόφωνον* vocatur, sive mala consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est - - - dicta sancte & antique ridentur a nobis : quam culpam non scribentium quidem judico, sed legentium, tamen vitanda ; quatenus verba honesta moribus perdidimus, & évincentibus etiam vitiis cedendum est. Sive junctura deformiter sonat ut . . . alix conjunctiones aliquid simile faciunt quas persequi longum est, in eo vitio quod vitandum dicimus, commorantes. Sed divisio quoque

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

„allusions deshonnêtes. Je sai bien que ces in-  
 „terprétations viennent souvent dans l'esprit  
 „plutôt par un effet de la corruption du  
 „cœur de ceux qui lisent, que par la mau-  
 „vaïse volonté de celui qui écrit ; mais un au-  
 „teur sage & éclairé doit avoir égard à la foi-  
 „blesse de ses lecteurs, & prendre garde de  
 „faire naître de pareilles idées dans leur es-  
 „prit : car enfin nous vivons aujourd'hui  
 „dans un siècle où l'imagination des homes  
 „est si fort gâtée, qu'il y a un grand nombre  
 „de mots qui étoient autrefois très honnêtes,  
 „dont il ne nous est plus permis de nous ser-  
 „vir par l'abus qu'on en fait : de sorte que  
 „sans une attention scrupuleuse de la part de  
 „celui qui écrit, ses lecteurs trouvent mali-  
 „gnement à rire en salissant leur imagination  
 „avec des mots, qui ; par eux mêmes, sont  
 „très éloignés de l'obscénité.



## XIV.

## L' I R O N I E.

*à parler,  
Dissimula-  
tio in ora-  
tione.*

L'Ironie est une figure par laquelle on  
 veut faire entendre le contraire de ce  
 qu'on

quoque affert eandem injuriam pudori. Nec scripto  
 modo id accidit ; sed etiam sensu plerique obscene  
 intelligere, nisi caveris, cupiunt, ac ex verbis quæ  
 longissime ab obscenitate absunt, occasionem turpi-  
 tudinis rapere. *Quint. Inst. Orat. lib. VIII. c. 3. de  
 Ornatu.*

qu'on dit: ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie ne sont pas pris dans le sens propre & littéral.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie:

*Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.*

Boileau,  
Sat. IX.

Il vouloit dire un mauvais poète.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie: le ton de la voix, & plus encore la connoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, & de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire connoître l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un homme s'écrie, *oh le bel esprit!* Parle-t-il de Cicéron, d'Horace? il n'y a point là d'ironie; les mots sont pris dans le sens propre: Parle-t-il de Zoïle? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde fait ce vers du père de Chimène dans le Cid:

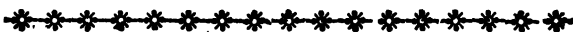
*A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.*

Corn. Cid.  
act. I. sc. 3.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure seroit aujourd'hui aussi bien reçu, qu'il l'a été de leur tems.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Cicéron comence par une ironie l'oraïson pour Ligarius. *Novum crimen, Caii Caesar, & ante hunc diem inauditum, &c.* Il y a aussi dans l'oraïson contre Pison un fort bel exemple de l'ironie: c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. „Que Pompée est malheureux, dit Cicéron, \* „de ne pouvoir profiter de votre conseil! Oh! „qu'il a eu tort de n'avoir point eu de gout „pour votre philosophie! Il a eu la folie de „triumpher trois fois. Je rougis, Crassus, de „votre conduite. Quoi, vous avez brigué „l'honneur du triomphe avec tant d'empres- „sement! &c.



## X V.

## L' E U P H E M I S M E.

ἔμφημι-  
σμός, boni  
ominis  
captatio:  
discours  
de bon au-  
gure; d'iv,  
bien, beau-  
venement,  
& ἔμφημι, je  
dis.

L'Euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées desagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées: ils leur servent come de voile, & ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins cho-

quan-

Non est integrum Cn. Pompejo, consilio jam uti tuo; erravit enim. Non gustarat istam tuam philosophiam; ter, jam homo stultus, triumphavit. &c. *Cic. in Pison. n. 58. XXIV.*

quantés, ou de plus honêtes, selon le besoin; DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
par exemple: ce seroit reprocher à un ou-  
vrier ou à un valet la bassesse de son état, que  
de l'appeler *ouvrier* ou *valet*; on leur done  
d'autres noms plus honêtes qui ne doivent  
pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi  
quelle bourreau est apelé par honneur, *le mai-  
tre des hautes œuvres.*

C'est par la même raison qu'on done à  
certaines étofes grossières le nom d'étofes  
plus fines; par exemple: on apèle *velours de  
Mauriène* une sorte de gros drap qu'on fait  
en Mauriène, province de Savoie, & dont les  
pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi  
une sorte d'étofe de fil, dont on fait des meu-  
bles de campagne; on honore cette étofe  
du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se  
fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour la-  
quelle on l'a fait venir, & qui n'attend plus  
que son payement pour se retirer, au lieu de  
dire *payez moi*, dit par euphémisme, *n'avez  
vous plus rien à m'ordonner?*

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste, Dieu  
vous benisse*, plutot que de dire, *je n'ai rien à  
vous doner.*

Souvent pour congédier quelqu'un on lui  
dit, *voilà qui est bien, je vous remercie*, plu-  
tot que de lui dire *alez vous-en.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui à la lettre signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire.

„Quand nous ne voulons pas dire ce que  
„nous pensons, de peur de faire de la peine à  
„celui qui nous intéroge, nous nous servons  
„du mot de *rectè*, dit Donat. \*

Softrata, dans Téreence, \*\* dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous? Qu'avez-vous, mon fils?* Il répond, *rectè mater.* *Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Téreence, Clitiphon dit que quand sa maitresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances: car dit-il †, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.*

Si.

\* *Rectè dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid reticemus.* Donat. in Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.

\*\* S. *Quid lacrymas? quid es tam tristis?* P. *rectè mater.* Ter. Hecyr. act. 3. sc. 2.

† *Tum quod dem ei rectè est, nam nihil esse mihi religio est dicere.* Heaut. act. 2. sc. 1. v. 16. & selon Mad. Dacier, act. 1. sc. 4. v. 16.



Si Madame Dacier eut été plus entendue DES TRO-  
 qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit PES EN  
 bien senti que *marmoter entre les dents*, PARTI-  
 n'étoit pas une contenance trop propre à CULIER.  
 faire naitre dans une coquette l'espérance  
 d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu  
 avec *recte*. *Recte admones*. \* *Ego isthac recte* \* Andr.  
*ut fiant videro*. \*\* *Recte suades*, \*\*\* &c. act. 5. sc. 4.  
v. 50.

A l'égard du *recte* de la 2. scène du III. acte \*\* Ib. act.  
 de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *valeo*, 2. sc. 6. v.  
*recte valeo*; ou *recte mihi consulo*, ou enfin 25.  
 quelque autre mot pareil; come *res bene se ba-* \*\*\* Heaut.  
*bet*, &c: Pamphile vouloit exciter cette idée act. 5. sc. 2.  
 dans l'esprit de sa mère pour en éluder la v. 43.  
 demande.

Pour ce qui est de l'autre *recte*, Clitiphon Heaut. act.  
 vouloit faire entendre à sa maitresse, qu'il 2. sc. 1.  
 avoit des ressources pour lui trouver de l'ar-  
 gent; que tout iroit bien, & que ses desirs  
 seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier \* nous dise \* Dans les  
 que nous n'avons point de mot en notre remarques  
 langue qui puisse exprimer la force de ce sur la sc. 2.  
*recte*, je crois qu'il répond à ces façons de du 3. act. de  
 parler, *cela va bien, cela ne va pas si mal que*  
*vous pensez; courage; il y a espérance; cela*  
*est bon; tout ira bien, &c.*

Dans

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse: c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois; mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination; elle la partage, elle enveloppe, en quelque sorte, l'idée deshonnête, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin: ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honnêtes: au lieu que come nous sommes accoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé à les entendre: ainsi il ne s'occupe que des objets qu'ils signifient; il les regarde de plus près. Mais dans le tems que le latin & le grec étoient des langues vivantes & que les Grecs & les Romains eurent atteint un certain degré de politesse, les honnêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur scrupule

pule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui jointes ensemble, auroient pu reveiller des idées deshonnêtes. *Quia si ita diceretur, obscœnius concurrerent literæ*, dit Cicéron; & Quintilien a fait la même remarque.

DES TROPES EN PARTICULIER.

Orat. n. 154. aliter XLV.

Inst. Orat.

l. VIII. c.

13.

„Ne devrois tu point mourir de honte, „dit Chrémès à son fils, \* d'avoir eu l'insolence d'amener à mes yeux, dans ma propre maison, une . . . je n'ose prononcer un mot deshonnête en présence de ta mère, & tu as bien osé comètre une action infâme dans notre propre maison.

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire *je vous abandonne, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite*, les anciens disoient souvent *vivez, portez - vous bien. Vivez forêts*, \*\* cette expression, dans l'en-

\* Non mihi per fallacias adducere ante oculos . . . . .  
pudet dicere hâc præsentè verbum turpe; at te id nullo modo puduit facere. *Heaut.* act. 5. sc. 4. v. 18.

Ego servo & servabo Platonis verecundiam. Itaque, tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertissimis agunt Stoici. Illi etiam crepitus aiunt æque liberos, ac ructus, esse opertère. *Cic.* l. IX. Epist. 22.

Æque eâdem modestia, potius cum muliere fuisset quam concubuisse, dicebant. *Varro* de ling. lat. l. 5. sub fin.

Mos fuit, res turpes & fœdas prolato, honestiorum convestiriè dignitate. *Arnob.* l. 5.

\*\* Omnia vel medium fiant mare, vivite sylvæ. *Virg.*  
*Ecl.* VIII. v. 58. *Valeant*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vécu, avoir été, s'en être alé, avoir passé par la vie, (vita functus, \*)* au lieu de dire *être mort*; le terme de *mourir* leur paroïssoit en certaines occasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots de mauvais augure, dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : come si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles mêmes, quelque autre effet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se communiquant à l'organe de l'ouïe, fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroïssoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de donner aux Dieux quelque nom qui leur fut désagréable. On étoit averti

au

*Valeant, qui inter nos dissidium volunt. Ter. And. act. IV. sc. 2. v. 13.*

*Castra peto: valeatque Venus, valeantque puella. Tibull. l. 2. El. 6. v. 9.*

- *Fungi, fungor, signifie passer par, dans un sens métaphorique: être délivré de, s'être acquitté de.*

au \* comencement du sacrifice ou de la céré-  
 monie, de prendre garde de prononcer aucun  
 mot qui put attirer quelque malheur, de ne  
 dire que de bones paroles, *bona verba fari*,  
 enfin d'être favorable de langue, *favete lin-*  
*guis*, ou *lingua*, ou *ore*; & de garder plutot  
 le silence, que de prononcer quelque mot fu-  
 neste qui put déplaire aux Dieux: & c'est de-  
 là que *favete linguis* signifie par extension  
*faites silence*.

DES TRO-  
 PES EN  
 PARTI-  
 CULIER.

Par la même raison ou plutot par le même  
 fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit été de bon  
 augure, & que ce qu'on devoit attendre de  
 cet heureux présage étoit détruit par un au-  
 gure contraire, ce second augure ne s'ape-  
 loit point mauvais augure; mais simplement  
*l'autre augure*,\*\* ou *l'autre oiseau*. C'est pour-  
 quoi

\* *Male ominatis parcite verbis, ou selon d'autres, male nominatis.* Hor. l. 3. od. 14.

*Favete linguis.* Hor. l. 3. od. 1.

*Ore favete omnes.* Virg. Aen. l. 5. v. 71.

*Dicamus bona verba, venit natalis, ad aras*

*Quisquis ades, lingua, vir mulierque fave.* Tibull.  
 l. 2. El. 2. v. 1.

*Prospera lux oritur, linguisque animisque favete,  
 Nunc dicenda bono, sunt bona verba, die.*

Ovid. Fast. l. 1. v. 71.

\*\* *Alter*, & pro non bono ponitur, ut in auguriis, *altera*  
 cum appellatur *avis* quæ utique prospera non est; sic  
*alter* nonnunquam pro adverso dicitur & malo. Festus  
 v. *alter*.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

quoy, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & literal étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses; par exemple: *maſtare*, qui veut dire *magis auſtare*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui put faire naître l'idée funeste de la mort; on se servoit par euphémisme de *maſtare*, augmenter; soit que les victimes augmentassent alors en honneur, soit que leur volume fut grossi par les ornemens dont on les paroit; soit enfin que le sacrifice augmentat en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron que l'on peut voir ici au bas de la page. \*

De même, parce que *cremari*, être brulé; auroit été un mot de mauvais augure, & que

\* *Maſtare*, verbum est sacrorum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere*, unde & *magmentum* quasi *majus augmentum*: nom hostiæ tanguntur mola salsa, & tum *immolata* dicuntur; cum vero icæ sunt & aliquid ex illis in aram datum est, *maſtata* dicuntur per laudationem, itemque boni ominis significationem. Et cum illis mola salsa imponitur, dicitur *maſte esto*. Varro de vita Pop. Rom. l. 2. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de J. Janson, Amst. 1623. p. 63.

que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les DES TRO-  
herbes, par les entrailles des victimes, & par PES EN  
tout ce qu'on mettoit dessus pour être brûlé; PARTI-  
au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils di- CULIER.  
soient *les autels croissent*, car *adolere* & *ado-*  
*lescere* signifient proprement *croître*; & ce  
n'est que par euphémisme que ces mots si-  
gnifient *brûler*.

C'est ainsi que les personnes du peuple di-  
sent quelquefois dans leur colère, *que le bon*  
*Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom  
du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte le mot de *benir* est  
mis quelquefois au lieu de maudire, qui est  
précisément le contraire. Come il n'y a rien  
de plus affreux à concevoir, que d'imaginer  
quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des impré-  
cations sacrilèges contre Dieu même; au  
lieu du terme de *maudire*, on a mis le con-  
traire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi  
Achab, une vigne qu'il possédoit, & qui étoit  
l'héritage de ses pères; la Reine Jézabel,  
femme d'Achab, suscita deux faux témoins  
qui déposèrent, que Naboth avoit blasphémé  
contre Dieu & contre le Roi: Or, l'Écritu-  
re pour exprimer ce blasphème, fait dire  
aux

DES TRO- aux témoins que *Naboth a beni Dieu & le*  
 PES EN *Roi.* \*  
 PARTI-  
 CULIER. Job dit dans le même sens, *peut-être que*  
*mès enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu*  
*dans leur cœur.* \*\*

Aen. I. III. C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile  
 v. 57. *auri sacra fames, sacra* se prend pour *exe-*  
*crabilis*, selon Servius; soit par euphémisme,  
 soit par extension: car il est à observer que  
 souvent par extension *sacer* vouloit dire *exé-*  
*crable*. Ceux que la justice humaine avoit  
 condânés, & ceux qui se devoient pour le  
 peuple, étoient regardés come autant de per-  
 sones sacrées. De là, dit Festus, \*\*\* tout mé-  
 chant home est apelé *sacer*. *O le mau-*  
 vet. Poet. dit boufon, dit Afranius, en se servant  
 Lond. 1713. de *sacrum*: *O sacrum scurram, & malum.*  
 p. 1512.

Et

\* Viri diabolici dixerunt contra eum testimonium coram  
 multitudine; benedixit Naboth Deum & Regem.  
*Reg. III. c. 21. v. 10. & 13.*

\*\* Ne forte peccaverint filii mei & benedixerint Deo in  
 cordibus suis. *Job. I. v. 5:*

\*\*\* Homo *sacer* is est, quem populus judicavit ob ma-  
 leficium, neque fas est eum immolari. . . ex quo  
 quivis homo, malus atque improbus, *sacer* appellari  
 solet. *Festus v. sacer.*

Massilienses, quoties pestilentia laborabant, unus se  
 ex pauperibus offerebat, alendus anno integro publicis  
 & purioribus cibis. Hic postea, ornatus verbis &  
 vestibus sacris, circumducebatur per totam civitatem,  
 cum execrationibus; ut in ipsum reciderent mala totius  
 civitatis; & sic projiciebatur. *Servius in Aen. III. v. 57.*



Et Plaute parlant d'un marchand d'esclaves, DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.  
Plaut.  
Pœn. Pro-  
log. v. 90. s'exprime en ces termes, *Homini (si leno est homo) quantum hominum terra sustinet, facerrimo.*

On peut encore rapporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions dont un orateur délicat envelope habilement une idée, qui toute simple exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat que les domestiques de Milon tuèrent Clodius ; \* „ils firent, dit-il, ce que tout maître eut voulu que les esclaves eussent fait „en pareille occasion. „ De même, lorsqu'on ne donne pas à un mercenaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire *je ne veux pas vous en donner davantage*, souvent on lui dit par euphémisme, *je vous en donnerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les occasions de vous récompenser : &c.*



## XVI.

## L'ANTIPHRASE.

L'Euphémisme & l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure

L 2

re

\* Fécerunt id servi Milonis . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset. Cic. pro Milone, num. 29.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

re qu'ils apellent *Antiphrase*, c'est-à-dire, *contre-vérité*; par exemple : La mer noire sujète à de fréquens naufrages, & dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces, étoit apellée *le Pont-Euxin*, c'est-à-dire, *mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un nom menteur.

*ἡ εὐνοὸς*  
*hospitalis,*  
*Qui exer-*  
*ce l'hospi-*  
*talité.*

Ovid.  
Trist. l. 5.  
Eleg. 10. v.  
13.  
Idem l. 3.  
El. 19. v.  
ult.

*Quem tenet Euxini, mendax cognomine, litus.*

Et ailleurs : *Pontus, Euxini falso nomine dictus.*

Sanctius & quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en effet je ne sai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet parce qu'il est obscur; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donnoient quelquefois des noms flatteurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, & non par antiphrase, que ceux qui alloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous fera point funeste, qui nous sera propice, ou nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une

mer

mer hospitalière, quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales, filles de l'Érèbe & de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées les *Parques*; de l'adjectif *parcus*, quia *parcè nobis vitam trihuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont partagées. *Parca, quasi partita*.

*Cato colum retinet, Lachesis net, Et Atropos occat.*

Ce n'est donc point par Antiphrase quia *ne-mini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Tiphone & Mégère, ont été apelées *Eumenides*, du grec *eumeneis*,

*benevole*, douces, bienfesantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Eumenides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Eumenides* long-tems avant qu'Oreste vint au monde: mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fa-

buleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Eumenides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* & de *bien-*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*Evumēs.*

Poésies  
d'Horace,  
T. I. page  
458.

DES TRO-*fesantes* les personnes les plus aigres & les  
 PES EN plus difficiles dont on veut apaiser l'empor-  
 PARTI- tement, ou obtenir quelque bienfait.  
 CULIER.

On dit encore qu'un bois sacré est appelé *lucus*, par antiphrase : car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucere*, luire : mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase ; car comé il n'étoit pas permis par respect de couper de ces bois, ils étoient fort épais & par conséquent fort sombres ; ainsi le besoin, autant que la superstition avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

*Manes*, les manes, c'est-à-dire, les ames des morts, & dans un sens plus étendu les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de

Festus, v. l'ancien adjectif *manus*, dont on se servoit  
*Manare*, au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les ma-  
*mane*. nes les apeloient ainsi pour se les rendre fa-  
 Nonius, c. vorables. *Vos o mihi manes este boni* ; c'est  
 l. n. 337. ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi  
 Varr. de tous les exemples dont on prétend autori-  
 ling. lat. l. ser l'antiphrase se raportent, ou à l'euphé-  
 5. initio. misme, ou à l'ironie ; come quand on dit à  
 Virg. Æn. Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire,  
 12. v. 647. une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales ; *muète* est dit alors par ironie.

## XVII.

## L A P É R I P H R A S E .

Quintilien met la Périphrase au rang des tropes; en effet, puisque les tropes tiennent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

Περίφρασις,  
Circumlo-  
cutio. περί,  
circum,  
φράσις, di-  
co.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire ce que c'étoit qu'une phrase: c'est une expression, une manière de parler, un arrangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins & souvent en un seul mot; par exemple: *Le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre: l'astre du jour*, pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

I. Par bienséance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper des idées bas-

L 4

ses

Pluribus autem verbis cum id quod uno, aut paucioribus certe, dici potest, explicatur, περίφρασις vocant, circuitum loquendi. *Quint. Inst. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.*

**DESTRO- PÉS EN PARTI- CULIER.** **fes** ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur; les définitions sont autant de périphrases: come lorsqu' au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeses infernales, qui selon la fable, filent la trame de nos jours.*

**LA PA- RAPHRA- SE.** Remarquez que quelquefois après qu' on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on developpe plus au long la pensée d' un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu' il auroit pu ajouter lui même; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l' auteur, sont ce qu' on apèle des *Paraphrases*; la paraphrase est une espèce de commentaire: on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Pseaumes, du livre de Job, du Nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d' un mot ou d' une expression, au fond elle ne dit pas davantage;

Παραφρα-  
ζω. juxta  
dico, id est  
loquor  
juxta ea  
quæ alius  
dixit; κα-  
τά, juxta,  
suprà φρα-  
ζω, dico.

tage; au lieu que la paraphrase ajoute d'au-<sup>DES TRO-</sup>  
tres pensées, elle explique, elle développe. <sup>PES EN</sup>

3. On se sert de périphrases pour l'orne-<sup>PARTI-</sup>  
ment du discours, & surtout en poésie. Le <sup>CULIER.</sup>  
génie de la poésie consiste à amuser l'imagi-  
nation par des images qui au fond se rédui-  
sent souvent à une pensée que le discours  
ordinaire exprimeroit avec plus de simpli-  
cité, mais d'une manière ou trop sèche ou  
trop basse; la périphrase poétique présente  
la pensée sous une forme plus gracieuse ou  
plus noble: C'est ainsi qu'au lieu de dire sim-  
plement à la pointe du jour, le poète dit:

*L'Aurore cependant au visage vermeil,  
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil:  
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,  
Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.*

Henriade,  
ch. VI.

Madame Dacier comence le XVII. livre de  
l'Odyssée d'Homère par ces vers:

*Dès que la belle Aurore eut annoncé le jour.*

Et ailleurs elle dit, „la brillante Aurore sor- <sup>Iliade,</sup>  
„toit à peine du sein de l'Océan pour anon- <sup>L. XIX.</sup>  
„cer aux Dieux & aux hommes le retour  
„du soleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard,  
*advesperascit*, Virgile dit qu'on voit déjà fu-  
mer de loin les cheminées, que déjà les  
ombres s'allongent & semblent tomber des  
montagnes.

DES TRO- *Et jam summa procul villarum culmina fumant,*  
 PES EN *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.\**

PARTI-  
 CULIER.

Boileau a dit par imitation :

\* Ecl. I. v.  
 83.

*Les ombres cependant sur la vile épandues  
 Du faite des maisons descendent dans les rues. †*

† Lutrin,  
 ch. 2.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant: si après avoir dit d'un homme acablé de remords, qu'il est toujours triste, vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que cet homme est toujours sombre, rêveur, mélancolique & de mauvaise humeur, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau sur un sujet pareil a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ep. V.

Post equi-  
 tem sedet  
 atra cura.  
 Hor. l. III.  
 od. 1. v. 40.

*Ce fou rempli d'erreurs que le trouble acompagne  
 Et malade à la vile ainsi qu'à la campagne,  
 Envain monte à cheval pour tromper son ennui,  
 Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.*

Le même poète au lieu de dire pendant que

je



je suis encore jeune, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes :

DESTRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Sat. I.

*Tandis que libre encor, malgré les destinés,  
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;  
Qu' on ne voit point mes pas sous l' âge chanceler  
Et qu' il reste à la Parque encor de quoi filer.*

On doit aussi éviter les périphrases obscures & trop enflées. \* Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, a dit *qu' il mourut*, il devoit en demeurer là & ne pas ajouter :

*Ou qu' un beau desespoir enfin le secourut.*

Marot, dans une de ses plus belles épitres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, & son cheval: ensuite il dit :

*Et*

\* Ut cum decorum habet, periphrasis, ita cum in vitium incidit *περισυλογία* dicitur: obstat enim quidquid non adjuvat. *Quint.* Instit. Orat. l. VIII. c. 6.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

*Et néanmoins ce que je vous en mande,  
N'est pour vous faire ou requête ou demande :  
Je ne veux point tant de gens ressembler  
Qui n'ont souci autre que d'assembler ;  
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux :  
Mais je comence à devenir honteux,  
Et ne veux point à vos dons m'arrêter.  
Je ne dis pas, si voulez rien prêter,  
Que ne le prène : il n'est point de prêteur  
S'il veut prêter qu'il ne fasse un débiteur.  
Et savez-vous, Sire, comment je paye,  
Nul ne le sait si premier ne l'essaye.  
Vous me devez, si je puis, de retour ;  
Et vous ferai encor un bon tour ;  
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,  
Je vous ferai une belle cédule,  
A vous payer, sans usure il s'entend,  
Quand on verra tout le monde content ;  
Ou si voulez, à payer ce sera,  
Quand votre los & renom cessera.*

Voilà où le génie conduisit Marot, & voilà  
où l'art devoit le faire arrêter: ce qu'il dit  
ensuite que *les deux princes Lorrains le plei-  
gerant, & encore*

*Avisez donc, si vous avez desir  
De rien prêter, vous me ferez plaisir :*

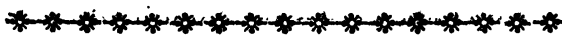
Cic. de Orat. l. 1. n. XII. aliter 51. Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pen-  
sée: c'est ce que Cicéron apèle *verborum  
vel optimorum atque ornatissimorum sonitus  
inanis*. Que s'il y avoit quelque chose de  
plus à dire, ce sont les douze derniers vers  
qui font un nouveau sens, & ne font plus  
une périphrase qui regarde l'emprunt.

*Voilà*

*Voilà le point principal de ma lettre,  
 Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre:  
 Rien mettre las ! Certes & si ferai,  
 En ce faisant mon stile j'enflerai,  
 Disant, 6 Roi amoureux des neuf Muses,  
 Roi, en qui sont leurs sciences infuses,  
 Roi, plus que Mars, d'honneur environé,  
 Roi, le plus Roi qui fut onc couronné;  
 Dieu tout puissant te doint, pour t'estreinet,  
 Les quatre coins du monde à gouverner,  
 Tant pour 'le bien de la ronde machine,  
 Que pour autant que sur tous es es digne.*

DES TRO.  
 PES EN  
 PARTI.  
 COLLES.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire & que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale; par exemple, pour exprimer en latin une perruque, il faut dire *coma adscititia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin & par conséquent point de participe: ainsi au lieu de s'exprimer par le participe, on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut, esse futurum ut*; j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.



XVIII

L' HYPALLAGE.

Virgile, pour dire *mettre à la voile*, a dit, *dare classibus austris*: l'ordre naturel demandoit qu'il dit plutot *dare classes austris*.

Ἰπάλλα-  
 γή, immit-  
 tatio. ὑπό,  
 sub, ab. &  
 ἡλλάσσειν.  
 aor. 2. pass.  
 d'ἠλάσσειν.  
 \*En. l. III.  
 v. 61.

Cicé-

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Cicéron, dans l'oraison pour Marcellus, dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vide du fourreau, *gladium vagina vacuum in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la pensée qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vacuus* se dit plutôt du fourreau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles,

*In nova fert animus mutatas dicere formas  
Corpora.*

La construction est *animus fert me ad dicere formas mutatas in nova corpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps: il étoit plus naturel de dire, à raconter les corps, c'est-à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & de la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette

Cette figure est bien malheureuse: les Rhéteurs disent que c'est aux Grammaticiens à en parler, *Grammaticorum potius scema est quam tropus*, dit Vossius; & les Grammaticiens la renvoient aux Rhéteurs: *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvelle Méthode de P. R. *C'est un trope ou une figure d'élocution.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER,  
Inst. Orat.  
l. IV. c. 13.  
art. 12.  
Des fig. de  
Const. ch.  
VI. p. 558.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine: mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes: le changement que l'hypallage fait dans la combinaison & dans la construction des mots est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arrangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis, nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel, & de la manière dont les autres

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

tres homes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée; c'est un manque d'exactitude dans les modernes; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions; ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *bypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers a souvent obligé les anciens poètes d'avoir recours à ces façons de parler, & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace: aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes à qui on ne fera de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoitre. Virgile fait dire à Didon:

Æn. I. IV. *Et cum frigida mors animâ seducerit artus.*

v. 385.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps*: le corps demeure & l'ame le quitte; ainsi Servius & la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même poète parlant d'Enée & de la Sibyle qui conduisit ce héros dans les enfers dit: DES TROPES EN PARTICULIER.

*Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.*

Æn. l. vi. v. 268.

Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obscura nocte*.

Horace a dit:

*Pocula lethæos ut si ducentia somnos  
Traxerim.*

Hor. l. v. od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pocula lethæa*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'Enée raluma des feux presque éteints.

*Sopitos suscitât ignes.*

Æn. l. v.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos* selon la construction ordinaire se rapporte à *ignes*: mais quand pour dire qu'Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint, Virgile s'exprime en ces termes:

*Herculeis sopitas ignibus aras  
Excitat.*

Æn. l. viii. v. 542.

Alors il y a une Hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris herculeis*, id est, *Herculi sacris*.

DES TRO- Au livre XII. pour dire *si au contraire*  
 PES EN *Mars fait tourner la victoire de notre côté,*  
 PARTI- il s'exprime en ces termes:  
 CULIER.

Æn. l. XII. *Sin nostrum annuerit nobis victoria Martem.*

v. 187. Ce qui est une hypallage selon Servius. *Hy-*

Servius. *pallage: pro Sin noster Mars annuerit nobis*  
 in eund. *victoriam: nam Martem victoria comitatur.*

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on marque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe: c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit:

Æn. l. I. . . . *Rapidam ad naves premitit Achaten*  
 v. 644. *Afcanio.*

*Rapidum est pour promptement, en diligence.*

ibid. v. 70. *Age diversas, c'est-à-dire, chassez-les*  
*çà & là.*

Æn. l. I. *Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi*  
 v. 423. *Imminet.*

*Plurimus, c'est-à-dire, en long, une coline qui domine, qui regne tout le long de la vile.*

*Medius, summus, infimus, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des adverbes, & de même nul-*

Ter. Eun. *lus pour non: memini, tametsi nullus mo-*  
 Act. 2. sc. *neas, pour non moneas, come Donat l'a re-*  
 l. v. 10. *marqué.*



Par tous ces exemples on peut observer: DES TROPES EN PARTICULIER.

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fut servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre sens, & qu'en un mot, il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneraient eux mêmes, & que leurs contemporains ont souvent condanées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un azile pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue; mais il ne faut point

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

juger de l'arrangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois *je me repens, je m'afflige de ma faute*: *Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe: en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement, *je* devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je* se met à l'accusatif; *le souvenir de ma faute m'afflige, m'affecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitent me culpa*, c'est-à-dire, *recordatio, ratio, respectus, vitium, negotium, factum*, ou l.3.f.8.v.15. *malum culpa pœnitent me*; Phèdre a dit, l.4.f.7.v.4. *lis nequitia* pour *nequitia*: *Res cibi* pour *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitent me culpa*, ni dans les autres façons de parler semblables; je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17. du l. 1.

*Velox amœnium sæpe Lucretilem  
Mutat Lycao Faunus.*

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucretile pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucretile auprès de la mai-

maison de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, come la suite de l'Ode le done nécessairement à entendre. Ce sont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler \* *une vraie hypallage ou un renversement de construction.*

Mais il me paroît que c'est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace *Lucretilem mutat Lyceo Faunus.* On comence par attacher à *mutare* la même idée que nous attachons à notre verbe *changer*; donner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas, ensuite sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucretile pour le Lycée*: & come cette expression signifie en françois que Fatne passe du Lucretile au Lycée, & non du Lycée au Lucretile, ce qui est pcourtant ce qu'on fait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contre-sens que le françois seul présente: mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer; c'est la phrase même, & non la suite du discours, qui doit

M 3

faire

\* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'ocasion de *Lucana mutet pascuis.* vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis.* Poésies d'Horace, tom. I. page 175.

DES TRO- faire entendre la pensée, si ce n'est dans  
 PES EN toute son étendue, c'est au moins dans ce  
 PARTI- qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux  
 CULIER. qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donare munera alicui*, donner des présens à quelqu'un, & l'on dit aussi *donare aliquem munere*, gratifier quelqu'un d'un présent, lui faire un présent: on dit également *circumdare urbem mœnibus*, & *circumdare mœnia urbi*; de même, on se sert de *mutare* soit pour donner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex. \* *Muto*, disent les Etimologistes, vient de  
 v. *muto.* *motu: mutare quasi motare.* L'ancienne manière d'acquiescer ce qu'on n'avoit pas se faisoit par des échanges, delà *muto* signifie également acheter ou vendre, prendre ou donner quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinjus, & il cite Columelle qui a dit *porcus lacteus ære mutandus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucretilem* signifie vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucretile, il achète, pour ainsi dire, le Lucretile par le Lycée.

M. Da-

M. Dacier sur ce passage d'Horace re-  
 marque qu'*Horace parle souvent de même, &*  
*je sai bien, ajoute-t-il, que quelques historiens*  
*l'ont imité.* DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle  
 voudroit avoir acheté Jason pour toutes les  
 richesses de l'univers, il se sert de *mutare* :

*Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis* Met. l. VII.  
*Æsoniden mutasse velim.* v. 59.

Où vous voyez que come Horace, Ovide  
 emploie *mutare* dans le sens d'*acquérir ce*  
*qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose*  
*en en donant une autre.* Le P. Sanadon re-  
 marque qu'Horace s'est souvent servi de *mu-*  
*tare* en ce sens, *mutavit lugubre sagum pu-*  
*nice*, \* pour *punicum sagum lugubri* : *mutet*  
*lucana calabris pascuis*, \*\* pour *calabra pa-*  
*scua lucanis* : *mutat uvam strigili*, \*\*\* pour  
*strigilim uva.* Tom. I.  
P. 175.

L'usage de *mutare aliquid aliqua re* dans  
 le sens de *prendre en échange*, est trop fré-  
 quent pour être autre chose qu'une phrase  
 latine, come *dare aliquem aliqua re*, grati-  
 fier quelqu'un de quelque chose ; & *circum-*  
*dare mœnia urbi*, doner des murailles à une  
 vile tout autour, c'est-à-dire, entourer une  
 vile de murailles : l'hypallage ne se met pas  
 ainsi à tous les jours.

\* L. v. Od. 9.

\*\* L. v. Od. 1.

\*\*\* L. II. Sat. 7. v. 110.

## L'ONOMATOPEE.

*Ὀνομα-  
τωδία. No-  
minis seu  
vocabuli  
fictio: for-  
mation  
d'un mot.*

L'Onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son; come le *glou-glou de la bouteille: le cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées, & les autres armes en se choquant: *Le trictrac* qu'on apeloit autrefois *tic tac*; sorte de jeu assez comun, ainsi nommé du bruit que font les dames & les dés dont on se sert à ce jeu: *Tinnitus æris*, tintement; c'est le son clair & aigu des métaux. *Bilbire, bilbit amphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratantara*, c'est le bruit de la trompète.

*At tuba terribili sonitu taratantara dixit.*

C'est un ancien vers d'Ennius au rapport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique; voyez Servius sur ce vers de Virgile:

*Æn. l. IX. At tuba terribilem sonitum procul ære canoro  
v, 503. Increpuit.*

*Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Cachin-  
no,*

*no, onis*, se dit d'un homme qui rit sans retenue: ces deux mots sont formés du son ou bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat. DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, comme *béler* qui se dit des brebis.

*Baubari*, aboyer, se dit des gros chiens. Lucr. l. 5.  
*Latrare*, aboyer, hurler, c'est le mot générale. v. 1072  
*Mutire*, parler entre les dents, murmurer, gronder, comme les chiens: *mu canum est*, unde *mutire*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, surtout dans les langues originales.

*Upupa*, Hupe, Hibou.

*Cuculus*, qu'on prononçoit *coucou*, un Coucou, oiseau.

*Hirundo*, une Hirondèle.

*Ulula*, Chouète.

*Bubo*, Hibou.

*Gracculus*, un Choucas, espèce de Corneille.

*Gallina*, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre; mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

## XIX.

*Qu' un même mot peut être doublement figuré.*

Il est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il appartient à un certain trope & qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà raportés. Quand Virgile dit de Bitias que *pleno se proluit auro*, *auro* se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite, ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

*Nota*, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à faire conoitre ou remarquer quelque chose : mais lorsque *nota*, [*note*] se prend pour *dedecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle occasion*, c'est une *note*, il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle ; ce n'est



n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot, on donne à *note* un sens spirituel & métaphorique.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière de *ta- che*, dédecus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions, on dit qu'il faut *mortifier la chair*; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque & à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue; il se prend pour le corps humain, & surtout pour les passions, les sens; ainsi c'est une synecdoque; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sensibles; qu'il faut punir notre corps, le sevrer de ce qui le flatte, afin d'afoiblir l'appétit charnel, la convoitise, les passions, les soumettre à l'esprit, & pour ainsi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en exil, ou changeoit de famille, s'apeloit *capitis minutio*, diminution de tête: c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions, on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

qu'il fufit de remarquer que l'expreflion eft figurée, & la ranger fous l'efpèce de trope auquel elle a le plus de raport.



## XX.

*De la fubordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.*

Quintilien dit \* que les Grammairiens auffi-bien que les Philofophes difputent beaucoup entre eux pour favoir combien il y a de différentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'efpèces particulières, & enfin quel eft l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces efpèces.

Inf. Orat. l. IV. c. V. Vosſius foutient qu'il n'y a que quatre Art. 2. & c. X. art. I. tropes principaux, qui font la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie, les autres, à ce qu'il prétend, fe raportent à ceux-là come les efpèces aux genres; mais toutes ces difcutions font affez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuser à des recherches qui fouverit n'ont aucun objet certain.

Toutes

\* Circa quem [tropum] inexplicabilis, & Grammaticis inter ipſos, & Philoſophis pugna eſt: Quæ ſint genera, quæ ſpecies, quis numerus, quis cui ſubjiciatur. Quint. Inf. Orat. l. VIII. c. 6.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, & pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'est ainsi que Boileau a dit, *Quinault est un Virgile*.

Satire IX.

La métonymie & la synecdoque aussi bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport  
du

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l'effet: ainsi dans la métonymie & dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come aiant entr'eux quelque rélation, quelque liaison, quelque sorte d'union; mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué; l'un est compris sous le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelq'un, qu'il a lu *Cicéron, Horace, Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron, &c*: je prends la cause pour l'effet, c'est le rapport qu'il y a entre un auteur & son livre, qui est le fondement de cette façon de parler: voilà une rélation, mais le livre subsiste sans son auteur & ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prends la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau: il en est de même quand je dis qu'on a payé tant par tête, la tête est une partie essentielle à l'home. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance

dance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux, pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion nous font connoître que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit, & nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion, avec cette différence qu'on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

## XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*

II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

**C**ome les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes, il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières & à leur donner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De là les noms de *mimesis*, *apophasis*, *cataphasis*, *asteismus*, *myæterismus*, *charientismus*, *diasyrmus*, *sarcasmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms peuvent aisément être réduites sous quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé: *Le sarcasme*, par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement.\* On trouve l'infini partout: mais quand une fois on est parvenu au point de division où

ce

\* Est autem sarcasmus hostilis irrisio... cum quis mor-  
sis labris subannat alium... irrisio quæ fiat didu-  
ctis labris, ostensaque dentium carne. *Vossius*, *Lust.*  
*Orat.* l. IV. c. 13. De Sarcasmo.

ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & sa peine que de s'amuser à diviser.

DES TROPES EN PARTICULIER.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage* ce qu'un autre nome *métonymie*: les noms de ces sortes de figures étant arbitraires & quelques uns aiant beaucoup de rapport à d'autres selon leur étimologie, il n'est pas étonant qu'on les ait souvent confondus. Aristote done le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles ista omnia translationes vocat.* Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs noment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apellent *metonymie*. \* Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit:

Cic. Orat. n. 94. aliter XXVII.

*Leur cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.*  
Selon la construction ordinaire on diroit plutot que ce sont les souhaits qui font pousser des

\* Hanc hypallagen Rhetores, quia quasi summutantur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nomina transferuntur. Cicero, Orator. n. 93. aliter XXVII.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse*: les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens sont appelées des hypallages: le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. \*

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* \*\* ce que

\* *Metathesis*, mutatio, seu transpositio literarum, ut *Evandre* pro *Evander*; *Tymbre* pro *Tymbier*. *Isidor.* liv. 1. c. 34.

*Metathesis*, (apud Rhetores) est figura quæ mittit animos iudicium in res præteritas aut futuras, hoc modo: *Revocate mentes ad spectaculum expugnatae miseræ civitatis*, &c: in futurum autem, est anticipatio eorum quæ dicturus est adversarius *Idem* l. 2. c. 21.

\*\* M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI. & selon M. Dacier c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

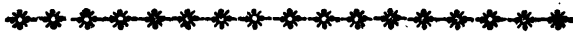
„La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un  
„nom qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a  
„quatre sortes de métaphores: celle du genre à l'es-  
„pèce, celle de l'espèce au genre, celle de l'espèce à  
„l'espèce, & celle qui est fondée sur l'analogie. Je  
„pèle métaphore du genre à l'espèce come ce vers  
„d'Homère: *Mon vaisseau s'est arrêté loin de la vile*  
„*dans le port.* Car le mot *s'arrêter* est un terme gé-  
„nérique, & il l'a appliqué à l'espèce pour dire *être*  
„*dans le port.*

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote: „Quelques anciens, dit-il, ont  
con-



que Quintilien \* & les autres nomment *antonomase*. „Il y a, dit M. Gibert, quatre espèces de métaphores; la première emprunte le nom du genre pour le donner à l'espèce, come quand on dit l'*Orateur* pour *Cicéron*, ou le *Philosophe* pour *Aristote*: „ Ce sont là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donnent de l'antonomase: mais, après tout, le nom ne fait rien à la chose; le principal est de remarquer que l'expression est figurée, & en quoi elle est figurée.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER,  
Rhetor.  
pag. 555.



### XXIII.

*Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.*

Une même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux

N 2

où

condané Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les deux premières qui ne sont proprement que des *synecdoques*; mais Aristote parle en général, & il écrivoit dans un tems où l'on n'avoit pas encore raffiné sur les figures pour les distinguer, & pour leur donner à chacune le nom qui en auroit mieux expliqué la nature. *Dacier*, Poétique d'Aristote, page 345.

\* *Αντωνομασία*, quæ aliquid pro nomine ponit, poetis frequentissima . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei, non nullus tamen usus est: nam ut Tydiden & Peliden non dixerint, ita dixerunt everforem Carthaginis & Numantia pro Scipione; & romana eloquentia principem pro Cicero posuisse non dubitent. *Quintil. Inst. Orat. lib. VIII. c. 6.*

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

où il y a eu des homes, il y a eu de l'ima-  
gination, des passions, des idées accessoires,  
& par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Cal-  
déens, dans celle des Egyptiens, dans celle  
des Grecs & dans celle des Latins: on en  
fait usage aujourd'hui parmi les peuples mê-  
me les plus barbares, parce qu'en un mot  
ces peuples sont des homes, ils ont de l'ima-  
gination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en  
particulier n'a pas été en usage partout;  
mais partout il y a eu des expressions figu-  
rées. Quoique la nature soit uniforme dans  
le fonds des choses; il y a une variété infi-  
nie dans l'exécution, dans l'application, dans  
les circonstances, dans les manières.

Ainsi nous nous servons des tropes, non  
parce que les anciens s'en sont servis; mais  
parce que nous sommes homes come eux.

Il est difficile en parlant & en écrivant,  
d'apporter toujours l'attention & le discerne-  
ment nécessaires pour rejeter les idées ac-  
cessoires qui ne conviennent point au sujet,  
aux circonstances, & aux idées principales  
que l'on met en œuvre: delà il est arivé dans  
tous les tems, que les écrivains se sont quel-  
quefois servis d'expressions figurées qui ne  
doivent pas être prises pour modèle.

Les règles ne doivent point être faites sur  
l'ouvra-

l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puisées dans le bon sens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exempte de passion & de fanatisme est bien plus utile.

DES TRO-  
PES EN  
PARTI-  
CULIER.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques personnes disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation puérile: que le style frivole & recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves, Cicéron a fait la même plainte de son tems. *Est enim quoddam etiam insigne & florens orationis, pictum, & expositum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum e sophistarum fontibus defluxit in forum, &c.*

Diction.  
Néologi-  
que.

Orat. n.  
96. aliter  
XXVII.

„Au plus beau siècle de Rome, c'est-à-dire,  
„au siècle de Jules César & d'Auguste, un  
„auteur a dit *infantes statuas*, pour dire des  
„statues nouvellement faites: un autre, que  
„Jupiter crachoit la neige sur les Alpes.

Le P. Sana-  
don, Poéf.  
d'Hor. T.  
II. p. 254.

*Jupiter hibernas canâ nive conspuit Alpes.*

L. 2. Sat. 5.  
v. 40.

DESTRO- Horace se moque de l'un & de l'autre de  
 PES EN ces auteurs; mais il n'a pas été exempt lui  
 PARTI- même des fautes qu'il a reprochées à ses  
 CULIER. contemporains. Il ne reste à la plupart des

Le P. Sana- comentateurs d'autre liberté que pour louer,  
 don, Pref. pour admirer, pour adorer; mais ceux qui  
 page. XIX.

id. pag. xx. font usage de leurs lumières & qui ne se con-  
 duisent point par une prévention aveugle, des-

aprouvent certains vers lyriques dont la ca-  
 dance n'est point assez châtiée. Ce sont les

ibid. termes du P. Sanadon, J'ai relevé en plu-  
 sieurs endroits, poursuit-il, des pensées, des  
 sentimens, des tours & des expressions, qui  
 m'ont paru répréhensibles.

Inf. Or. 1. Quintilien après avoir repris dans les an-  
 vrrt. c. 6. ciens quelques métaphores défectueuses,  
 Compara- dit que ceux qui sont instruits du bon & du  
 tio. mauvais usage des figures, ne trouveront  
 que trop d'exemples à reprendre. *Quorum  
 exempla nimium frequenter reprehendet, qui  
 sciverit hæc vitia esse.*

Au reste les fautes qui regardent les mots,  
 ne sont pas celles que l'on doit remarquer  
 avec le plus de soin: il est bien plus utile  
 d'observer celles qui péchent contre la con-  
 duite, contre la justesse du raisonnement, con-  
 tre la probité, la droiture & les bonnes mœurs.  
 Il seroit à souhaiter que les exemples de ces  
 dernières sortes de fautes fussent moins ra-  
 res, ou plutôt qu'ils fussent inconnus.

\* \* \* \* \*

# DES TROPES.

## TROISIEME PARTIE.

---

*Des autres sens dans lesquels un même mot  
peut être employé dans le discours.*

**O**utre les tropes dont nous venons de parler & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés, & ces sens sont la plupart autant d'autres différentes sortes de tropes: il me paroît qu'il est très utile de les conoitre pour mettre de l'ordre dans les pensées, pour rendre raison du discours & pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.

\* \* \* \* \*

### I.

*Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris  
substantivement, Substantifs & Adjectifs  
pris adverbialement.*

**U**n nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est-à-dire, dans le sens d'un attribut; par exemple: *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré

DES TRO. leurs mauvais procédés, il a toujours des sen-  
 PES DANS timens de péré à leur égard; alors ces sub-  
 LE SENS. stantifs se construisent come de véritables ad-

jectifs. „Dieu est notre ressource, notre lumière, notre vie, notre soutien, notre tout. „L'home n'est qu'un néant. Etes-vous Prin- „ce? Etes-vous Roi? Etes-vous Avocat? „ Alors *Prince, Roi, Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir, si ces mots *Roi, Reine, Père, Mère, &c.* sont substantifs ou adjectifs? ils sont l'un & l'autre suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement; quand ils sont l'attribut de la proposition ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple; la Reine a de la piété: Roi, Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier; ou, come parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est Roi: mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un home qui est, pour ainsi dire, le crime même: *Scelus, quemnam hic laudat?* Le scélérat de qui parle-

Ter. And.  
 a&t. 5. sc. 2.  
 v. 3.

parle-t-il? *Ubi illic est scelus qui me perdidit?* DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.  
 \*\*Où est ce scélerat qui m'a perdu? où vous  
 voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui  
 est un masculin; car selon les anciens Gram- Ter. And-  
act. 3. sc. 5-  
v. 1.  
 mairiens on disoit autrefois *illic, illac, illuc*,  
 au lieu de *ille, illa, illud*: la construction se  
 fait alors selon le sens, c'est-à-dire, par ra-  
 port à la personne dont on parle, & non se-  
 lon le mot qui est neutre.

*Carcer*, prison, se dit aussi par métonymie,  
 de celui qui mérite la prison. *Ain' tandem, car-* Terenc.  
Phorm. act.  
2. sc. 3. v. 26.  
*cer? Que dis-tu malheureux? C'est peut-être*  
 dans le même sens qu'Enée, dans Virgile, par-  
 lant des Grecs à l'occasion de la fourberie de  
 Sinon, dit *Scrimine ab uno disce omnes*. Ce Æn. 2. v. 65.  
 que nous ne saurions rendre en françois en  
 conservant le même tour, *un seul fourbe,*  
*une seule de leurs fourberies, vous fera co-*  
*noître le caractère de tous les Grecs.* Terenc-Phorm. act.  
2. sc. 1. v. 35.  
 ce a dit *unum cognôris, omnes nôris*.

*Noxa, e*, est un substantif, qui dans le sens  
 propre signifie faute, peine, dommage: de *no-*  
*cere*. Il est dit dans les Institutes de Justinien  
 que ce mot se prend aussi pour l'esclave mê-  
 me qui a fait le dommage. *Noxa autem est ipsum* Instit. 1. 4.  
Tit. 8. §. 1.  
*corpus quod nocuit, id est servus (noxius)*. Ce  
 mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire  
 en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois sub-

**DES TRO-  
PIES DANS  
LE SENS.** substantivement; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement attribut, est quelquefois sujet dans une proposition; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit; par exemple: *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'être vrai, ou la vérité: *Le tout puissant vengera les foibles qu'on opprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom, qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées: or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'attribut de la proposition: *sapienter*, avec sagesse, avec jugement; *sæpè*, souvent, en plusieurs occasions; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit; *ibi*, là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement, c'est-à-dire qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut, en vertu de quelque préposition sous-entendue; par exemple: *domi*, à la maison, au lieu de la de-



demeure. *Videt nuptias domi apparari*, elle voit qu'on se prépare chez nous à la noce; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la noce: on sous-entend, *in adibus domi*, dans les appartemens de la maison, de la demeure; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé *edes; omnes domi per edes*, de chambre en chambre, d'appartement en appartement.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Ter. And.  
act. 3. sc. 2.  
v. 34

Plaute, Ca-  
fina, act. 2.  
sc. 5. v. 31.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militie* on sous-entend *in rebus*; Cicéron l'a exprimé, *quibuscumque rebus vel belli, vel domi*; alors *domi* se prend pour la patrie, la ville, & selon notre manière de parler pour la paix, le tems de la paix. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

Cic. de Of-  
fic. 1. 2. n.  
85. aliter  
XXIV.

*Oppidò* se prend aussi adverbialement, comme nous l'avons remarqué plus haut. Quand on fait une fois la raison des terminaisons de ces sortes de mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

page 47.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes; par exemple: *parler haut, parler bas, parler grec & latin, graccè & latine loqui; penser juste, sentir bon, sentir mauvais, marcher vite, voir clair, frapper fort, &c.*

Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une

une

DES TRO. une imitation des Latins : \* *Transversa tuen-*  
 PES DANS *ribus hircis ; hircis tuentibus ad negotia trans-*  
 LE SENS. *versa. Recens* est très usité dans les bons au-  
 \* Virg. Ec. teurs, au lieu de *recenter* qui ne se trouve  
 3. v. 8. que dans les auteurs de la moyenne latinité:  
 Virg. Geor. *Sole recens orto : Puerum recens natum repe-*  
 3. v. 156. *vire\*\*.* Dans ces occasions il faut sous-enten-  
 \*\* Plaut. dre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in* ; *juxta*  
 Cistell. 1. *recens negotium*, ou *tempus*, come nous di-  
 4. 16. sons, à la françoise, à la mode, à la renverse,  
 L. 1. Ode 17. à l'improvisite, à la traverse, &c. Horace a  
 Hor. l. 2. od. dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abon-  
 16. v. 25. dament, à plein : *manabit ad plenum*. On  
 Hor. l. 3. ode 1. v. 34. trouve aussi *in* pour *ad* ; *letus in præsens*  
 † Ovid. *animus : Factis in altum molibus.*  
 Amor. l. 3. *Exit in immensum facunda licentia vatum. †*  
 Eleg. 12. v. 41. Ainsi quand Saluste a dit *mons immensum edi-*  
 \* Jugurt. *tus\**, il faut sous-entendre *in* ; & avec ces ad-  
 sub fin. jectifs on sous-entend un mot générique,  
*negotium, spatium, tempus, ævum, &c.*



## II.

SENS DÉTERMINE', SENS INDETERMINE'.

Chaque mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel

tel individu, un tel particulier; ainsi on apè-  
 le *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui  
 marque une idée vague, une pensée géne-  
 rale, qu'on ne fait point tomber sur un ob-  
 jet particulier; par exemple: *on croit, on dit*;  
 ces termes ne désignent personne en particu-  
 lier qui croie ou qui dise: c'est le sens indé-  
 terminé, c'est-à-dire, que ces mots ne mar-  
 quent point un tel particulier de qui l'on  
 dise qu'il croit, ou qu'il dit.

DES TRO-  
 PES DANS  
 LE SENS.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur  
 un objet particulier; il désigne une ou plu-  
 sieurs personnes, une ou plusieurs choses, co-  
 me, *les Cartésiens croient que les animaux  
 sont des machines: Cicéron dit dans ses Offi-  
 ces, que la bonne foi est le lien de la société.*

L. 2. n. 34.

alit: XXIV

On peut rapporter ici le *sens étendu* & le *sens  
 étroit*. Il y a bien des propositions qui sont  
 vraies dans un sens étendu, *latè*, & fausses  
 lorsque les mots en sont pris à la rigueur,  
*strictè*: nous en donnerons des exemples en  
 parlant du sens littéral.



### III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF,  
 SENS NEUTRE.

**A**ctif vient de *agere*, pousser, agir, faire,  
 Un mot est pris dans un sens actif,  
 quand

DES TRO- quand il marque que l'objet qu'il exprime,  
 PES DANS ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il  
 LE SENS. a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apellent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre; ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul*; *bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a *Paul* pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple*; *aime* est aussi dans un sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle est le terme ou le patient de l'action d'un autre: *Paul est batu par Pierre*; *batu* est un terme passif: je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

*Je ne suis point batant, de peur d'être batu.*

Molière  
 cocu imag.  
 sc. XVII. *Batant* est actif, & *batu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le

le terme ; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*, DES TRO.  
*Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*, c'est-à-PES DANS  
 dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne LE SENS.  
 marque ni une action qui ait un patient, ni  
 une passion, c'est-à-dire, qui ne marque  
 pas que l'objet dont on parle soit le terme  
 d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif ni  
 passif ; & par conséquent il est apélé *neutre*.

*Amare*, aimer, chérir ; *diligere*, avoir  
 de l'amitié, de l'affection, sont des verbes  
 actifs. *Amari*, être aimé, être chéri ; *diligi*,  
 être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont  
 des verbes passifs : mais *sedere*, être assis,  
 est un verbe neutre ; *ardere*, être alumé,  
 être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans  
 un sens neutre, & quelquefois les verbes  
 neutres se prennent dans un sens actif : *écri-*  
*re une lettre* est un sens actif ; mais quand  
 on demande, *Que fait Monsieur ?* & qu'on  
 répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse* ; tous  
 ces verbes là sont pris alors dans un sens  
 neutre. Quand Virgile dit que Turnus en-  
 tra dans un emportement que rien ne put  
 apaiser, *implacabilis ardet* ; *ardet* est alors Virg. Æn.  
 un verbe neutre : Mais quand le même 12. v. 3.  
 Poète, pour dire que Coridon aimoit Ale-  
 xis éperdument, se sert de cette expression,  
*Coridon ardebat Alexin*, alors *ardebat* est pris Ec. 2. v. 1.  
 dans

DES TROPES DANS LE SENS. dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardebat κατά Alexin*, brûloit pour Alexis.

*Requiescere*, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif lorsqu'il a dit :

Ecl. 8. v. 4. *Et mutata suos requierunt flumina cursus :*

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuerunt suos cursus*.

Simon dans l'Andriène rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé : „Me remettre „ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit „Sosie, c'est me reprocher que je les ai oubliés. *Istac commemoratio, quasi exprobratio est immemoris beneficii*. Les interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas pour le sens d'*immemoris* : se doit-il prendre dans un sens actif, ou dans un sens passif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immemoris*, & alors *immemoris* est actif; ou bien, *exprobratio beneficii immemoris*, le reproche d'un bienfait oublié; & alors *immemoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il est pris dans un sens actif; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par rapport à notre manière de traduire. Mais

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire*? Tacite a dit *immemor beneficium*; un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait ressouvenir. Virgile a dit dans le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immemoris* seroit dans un sens neutre en latin.

DES TROPES DANS LES SENS.

Horace, l.

l. Od. 13.

Aen. l. I.

v. 4.

*Que fait Monsieur? Il joue: jouer* est pris alors dans un sens neutre: mais quand on dit, *il joue gros jeu; il joue* est pris dans un sens actif, & *gros jeu* est le regime de *il joue*.

*Danser* est un verbe neutre; mais *danser une courante, danser un menuet; danser* est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltare* qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honête femme ne doit le savoir, *Psallere & saltare elegantius, quam necesse est probæ*: (supple) *docta erat necesse psallere & saltare*: *saltare* est pris alors dans un sens neutre: mais lorsqu'Horace a dit *Saltare Cyclopa*, danser le Cyclope; *saltare* est pris alors dans un sens actif. „Les Grecs „& les Latins dit Monsieur Dacier, ont dit

Sallust.

Catil.

Hor. l. I.

Sat. 5, 63.

Remarq.

Inibid.

○

„danser

DESTRO- „danser le Cyclope, danser Glaucus, danser  
 PES DANS „Ganimède, Léda, Europe, &c., c'est-à-dire,  
 LE SENS. représenter en dansant les aventures du Cy-  
 clope, de Glaucus, &c.

Hor. l. 2. Le même poète a dit *Fufius ebrius Ilio-*  
 Sat. 3. v. 61. *nam edormit*, le comédien Fufius en repré-  
 sentant Ilione endormie, s'endort lui-même  
 côme un home ivre qui cuve son vin. Té-

Ter. A- rence a dit *edormiscam hoc villi*, je cuve-  
 delph. act. rai mon vin: & Plaute \*, *edormiscam hanc*  
 5. Sc. 2. v. *crapulam*, & dans l'Amphitruon il a dit \*\*

\* Plaut. *edormiscat unum somnum*, come nous disons  
 Rud. act. 2. *dormir un somme*. Vous voyez que dans ces  
 Sc. 7. v. 28.

\*\* Idem *edormire & edormiscere* se prennent  
 Amph. act. dans un sens actif.

2. sc. 2. v. Cette remarque sert à expliquer ces fa-  
 65. çons de parler *itur, favetur, &c.* ces verbes  
 neutres se prennent alors en latin dans un sens  
 passif, & marquent que l'action qu'ils signi-  
 fient est faite; *iter itur*, l'action d'aler se  
 fait. Voyez ce que nous en avons dit dans  
 la syntaxe: l'action que le verbe signifie sert  
 alors de nominatif au verbe même selon la  
 remarque des anciens Grammairiens \*\*\*.

## IV. SENS

\*\*\* Ut *curritur a me*, pro *curro*; vel *statum a se*, pro  
*stas*: *sedetur ab illo*, pro *sedet ille*: in eis potest ipsa  
 res intelligi voce passiva; ut *curritur cursus, bella-*  
*tur bellum*. Priscianus, lib. XVII. c. de Pronominum  
 constructione.

Et Volpius s'exprime en ces termes, verba accusativum  
 habent



## IV.

## SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

Un mot est pris dans un sens absolu, lorsqu'il exprime une chose considérée en elle même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient d'*absolutus*, qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien davantage; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu; celui à qui je parle n'attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre: c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre; elle en

O 2

ra-

habent suæ originis vel cognatæ significationis: prioris generis apud Terentium est *ludere ludum*. *Enn. act. 3. sc. 5. v. 39.* Apud Maronem *furere furorem*. *Aen. l. 12. v. 680.* Donatus Archaismum vocat, mallet Atticismum dixisset . . . . quia sic locutus constat, non eos modo qui desita & obsoleta amant, sed optimos quosque optimi ævi scriptores, &c. *Vossius* de constructione, pag. 409.



DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

rapèle l'idée, elle y a du rapport, elle s'y rap-  
porte; delà vient *relatif*, de *referre* rapor-  
ter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fil*,  
*époux*, &c.; nous en avons parlé ailleurs.



## V.

## SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

**C**ollectif vient du latin *colligere*, qui veut  
dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif*  
vient de *distribuere*, qui veut dire *distribuer*,  
*partager*.

*La femme aime à parler*: cela est vrai en  
parlant des femmes en général; ainsi le mot  
de *femme* est pris là dans un sens collectif;  
mais la proposition est fautive dans le sens di-  
tributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai  
de chaque femme en particulier.

*L'homme est sujet à la mort*; cela est vrai  
dans le sens collectif, & dans le sens distri-  
butif.

Au lieu de dire *le sens collectif* & *le sens*  
*distributif*, on dit aussi *le sens général* & *le*  
*sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-  
dire, dont l'idée représente un tout en tant  
que composé de parties actuellement sépa-  
rées, & qui forment autant d'unités ou d'in-  
dividus particuliers: tels sont *armée*, *répu-  
blique*, *régiment*.

VI. SENS

## VI.

## SENS EQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

Il y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes: come *cœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent; *cœur*, partie intérieure des animaux: *autel*, table, sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux; *bôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste; *Lion*, nom d'une vile. *Coin*, sorte de fruit; *coin*, angle, endroit; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monoies & les médailles; *cein*, instrument qui sert à fendre du bois: *coin* est encore un terme de manège, &c.

*De quelle langue voulez-vous vous servir* Molière, *avec moi?* dit le docteur Pancrace, parlant à <sup>mariage</sup> Sganarèle: *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle: où vous voyez que <sup>forcé, sc.4.</sup> par *langue* l'un entend *langage*, *idiome*; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord; autrement on ne rai-

DES TRO-  
FES DANS  
LE SENS.

soneroit pas juste; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes: car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit; ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit: c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède & que cependant il se rapporte à ce qui suit: par exemple, dans cette chanson si connue, d'un de nos meilleurs opéra,

*Tu fais charmer,  
Tu fais desarmer,  
Le Dieu de la guerre;  
Le Dieu du tonnerre  
Se laisse enflamer.*

*Le Dieu du tonnerre* paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *desarmer*, aussi-bien que *le Dieu de la guerre*: cependant, quand on continue à lire, on voit aisément que *le Dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflamer*,

Toute

Toute construction ambiguë, qui peut si-  
gnifier deux choses en même tems, ou avoir  
deux rapports diférens, est apelée *équivoque*,  
ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque,  
souvent facile à démêler. *Louche* est ici un  
terme métaphorique: car come les perso-  
nes louches paroissent regarder d'un côté  
pendant qu'elles regardent d'un autre, de  
même dans les constructions louches, les  
mots semblent avoir un certain rapport, pen-  
dant qu'ils en ont un autre; mais quand on  
ne voit pas aisément quel rapport on doit leur  
doner, on dit alors qu'une proposition est  
équivoque, plutot que de dire simplement  
qu'elle est louche.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Les pronoms de la troisieme personne sont  
souvent des sens équivoques ou louches, sur-  
tout quand ils ne se rapportent pas au sujet  
de la proposition: Je pourois en rapporter un  
grand nombre d'exemples de nos meilleurs  
auteurs, je me contenterai de celui-ci:

„François I. érigea Vendôme en Duché-  
„Pairie en faveur de Charles de Bourbon;  
„& *il* le mena avec lui à la conquête du du-  
„ché de Milan, où *il* se comporta vaillamment.  
„Quand ce Prince eut été pris à Pavie, *il* ne  
„voulut pas accepter la régence qu'on lui  
„proposoit: *il* fut déclaré chef du conseil,  
„*il* continua de travailler pour la liberté du

Table gé-  
néalogi-  
que des  
Rois de  
France de  
la maison  
de Bour-  
bon.

DES TRO- „Roi; & quand *il* fut délivré, *il* continua à  
 PES DANS „le bien servir.  
 LE SENS.

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire qui puissent démêler les divers rapports de *ce Prince* & de tous ces *il*. Je croi qu'il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d'un pronom dont le raport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin, par les usages différens de *suus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iste*.

Quelquefois pour abréger, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est négatif & l'autre affirmatif, & on les joint par une conjonction: cette sorte de construction n'est pas régulière, & fait souvent des équivoques; par exemple:

Prem.édit. *L'amour n'est qu'un plaisir, Et l'honneur un devoir.*

du Cid.act. L'Académie\* a remarqué que Corneille de-  
 III. sc. 6. voit dire:

\* Senti- *L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.*

ment de l'Académie sur le Cid. En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eut voulu mépriser également l'amour & l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention DES TRO-  
 pour éviter tous ces défauts: on ne doit PES DANS  
 écrire que pour se faire entendre; la nêteté LE SENS.  
 & la précision sont la fin & le fondement de  
 l'art de parler & d'écrire.



VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE,

Il y a deux fortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion: j'en ai parlé dans l'allusion, & j'en ai donné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre set que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du gout des gens sensés, parce que ces mots là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, & dont le son est presque le même: ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomase; par exemple, *amantes sunt amentes*, les amans sont des insensés: le jeu qui est dans le latin ne se retrouve pas dans le françois.

*μαρσι, jux-  
 ta: ὀνομασ-  
 nomen.  
 Annomi-  
 natio, jeu  
 de mots.*

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise Entretiens  
 d'Ar. &  
 d'Eug. VI.

DES TRO- dont le corps étoit une aurore qui apporte le  
 PES DANS jour au monde, avec ces paroles, *Dum pa-*  
 LE SENS. *rio, pereo*, je péris en donant le jour.

Pour marquer l'humilité d'un homme de bien qui se cache en faisant de bonnes œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *operitur dum operatur*. Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler: l'une s'appelle *similiter cadens*; c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable: l'autre s'appelle *similiter desinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une détermination de cas, de tems, ou de personne, come on dit *facere fortiter, & vivere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens: mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.



\* \* \* \* \*

## VIII

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

Quand l'Évangile dit *les aveugles voient* Matt. c. XI.  
*les boiteux marchent*; ces termes *les*<sup>v. 5.</sup>  
*aveugles, les boiteux*, se prennent en cette oca-  
sion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce  
mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient  
aveugles & qui ne le sont plus; ils sont di-  
visés, pour ainsi dire, de leur aveuglement,  
car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui  
seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Évangile parle d'un certain *Simon* appelé Matt. 26.  
*le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'est le<sup>v. 6.</sup>  
sens divisé.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idola-t. Cor. c. 6.  
tres n'entreront pas dans le royaume des<sup>v. 9.</sup>  
cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens  
composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeu-  
reront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant  
qu'idolâtres, n'entreront pas dans le royau-  
me des cieus: c'est le sens composé; mais  
les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie &  
qui auront fait pénitence, entreront dans le  
royaume des cieus: c'est le sens divisé.

Appelles aiant exposé, selon sa coutume,  
un tableau à la critique du public, un cor-  
donier censura la chaussure d'une figure de

DES TRO- ce tableau: Apelles réforma ce que le cor-  
 PES DANS donier avoit blâmé: mais le lendemain le  
 LE SENS. cordonier aiant trouvé à redire à une jam-  
 be, Apelles lui dit qu'un cordonier ne de-  
 voit juger que de la chaussure; d'où est ve-  
 nu le proverbe *ne furor ultra crepidam;*  
*supple, iudices.*

La récusation qu'Apelles fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable: un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier: En tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint; & en tant qu'il a des connaissances supérieures à son métier, il est juge compétant sur d'autres points; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père:*

Ovid. Met. . . . . *Postquam pietatem publica causa*  
 LXILV.29. *Rexque patrem vicit.*

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé: Agamemnon se regardant come Roi, étouffe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification: *Les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.



IX.

SENS LITERAL, SENS SPIRITUEL.

**L**e sens littéral est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue; c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Que dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quam littera sonat*; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediate significant*.

August.  
Gen. ad lit.  
lib. 8. c. 2.  
Tom. III.

*Le sens spirituel*, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que les choses significées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral: on dit, par exemple, qu'un loup &

DES TRO- & un agneau vinrent boire à un même rui-  
 PES DANS feau : que le loup aiant cherché querèle à  
 LE SENS. l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez  
 simplement à la lettre, vous ne verrez dans  
 ces paroles qu'une simple aventure arivée à  
 deux animaux : mais cette narration a un  
 autre objet ; on a dessein de vous faire voir  
 que les foibles sont quelquefois opprimés par  
 ceux qui sont plus puissans ; & voilà le sens  
 spirituel, qui est toujours fondé sur le sens  
 littéral.

### *Division du sens littéral.*

*Le sens littéral* est donc de deux sortes.

1. Il y a un *sens littéral-rigoureux* ; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, *strictè*.

2. La seconde espèce de sens littéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens littéral-figuré* ; par exemple, quand on dit d'un politique qu'il *sème à propos la division entre ses propres ennemis* ; *semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semer du blé* : mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens littéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit.

La

La lettre ne doit pas toujours être prise à la <sup>DESTRO-</sup> rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit <sup>PES DANS</sup> point exclure des termes toute signification <sup>LE SENS.</sup> métaphorique & figurée, Il faut bien se gar-<sup>v. 6.</sup> der, dit S. Augustin, \* de prendre à la lettre une façon de parler figurée, & c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de S. Paul, *la lettre tue & l'esprit donne la vie.*

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, & que nous sommes dans l'état tranquille de la raison: voilà le véritable sens littéral-figuré, c'est celui-là qu'il faut donner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Écriture Sainte,

Quand J. C. a dit que *celui qui met la* <sup>LUC. c. 9.</sup> *main à la charue, & qui regarde derrière* <sup>v. 62.</sup> *lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu;* on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête n'est pas propre pour le ciel: le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont commencé à mener une vie chrétienne, & à être

\* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad litteram accipias; & ad hoc enim pertinet quod ait Apostolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* August. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III, Parisiis 1685.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés; c'est donc là un sens littéral-figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où J. C. dit, de présenter la joue gauche à celui qui nous frapés sur la droite, de s'aracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées; ce ne seroit pas leur donner leur véritable sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue, où l'expression figurée est autorisée par l'usage.\* „Lorsque nous donons au blé le nom „de *Cérès*, dit Cicéron, & au vin le nom de „*Bacchus*, nous nous servons d'une façon de „parler usitée en notre langue, & perione „n'est assez dépourvu de sens pour prendre „ces paroles à la rigueur de la lettre.

On

\* Cum fruges *Cererem*, vinum *Liberum* dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato: sed etquem tam amentem esse putas qui &c. Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.

On se sert dans toutes les nations policées de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral-étroit. *J'ai l'honneur de . . . Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

DES TROPES  
DANS  
LE SENS.

On-dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une folle* : ces paroles ne marquent pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne resté plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maitresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comérce réciproque de pensées & de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société. L'home sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie, les paroles ne se prennent point dans le sens littéral proprement dit ; elles se prennent selon le sens littéral-figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots

**DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.** acompagnés du ton de la voix & de toutes  
les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens literal qui est caché, & que les circonstances des choses découvrent: Ainsi il arrive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre home: mais il ne faut pas légèrement doner des sens desavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les circonstances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincérement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens literal-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage: ainsi pour bien entendre le véritable sens literal d'un auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la  
langue



langue de cet auteur; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En françois *doner parole* veut dire *promettre*; en latin *verba dare* signifie *tromper*: *Pœnas dare alicui* ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine; il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la satisfaction qu'il exige de nous, lui doner notre suplice en paiemant, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *da-bis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide, vous m'alez causé bien des tourmens*, il lui dit au contraire qu'il la fera repentir de sa perfidie.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS:

L. 2. Eleg.  
v. 3.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, si l'on n'a aucune conoissance des hébraïsmes & des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non la véritable sens: delà vient qu'il y a, par exemple, dans les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin.

*Montes Dei* ne veut pas dire des *montagnes consacrés à Dieu*, mais de *hautes montagnes*.

Psal. 35.  
v. 7.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être en-

DES TRO- tendus, sans la conoissance des idiotismes,  
 PES DANS c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs  
 LE SENS. originaux. Le mot hébreu qui répond au  
 mot latin *verbum*, se prend ordinairement  
 en hébreu pour *chose* signifiée par la parole ;  
 c'est le mot générique qui répond à *negotium*  
 ou *res* des Latins. *Transseamus usque Beth-*  
 Luc. c. 2. *leem, & videamus hoc verbum quod factum*  
 v. 15. *est* : Passons jusqu'à Bethléem & voyons ce  
 qui y est arivé. Ainsi lorsqu'au 3<sup>e</sup>. verset du  
 chapitre 8. du Déutéronome, il est dit (*Deus*)  
*dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu &*  
*patres tui, ut ostenderet tibi quod non in solo*  
*pane vivat homo, sed in omni verbo quod egre-*  
*ditur de ore Dei* ; vous voyez que *in omni*  
*verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout*  
*ce que Dieu dit, ou veut, qui serve de nou-*  
*riture*. C'est dans ce même sens que Jésus-  
 Christ a cité ce passage : Le démon lui pro-  
 posoit de changer les pierres en pain, il n'est  
 pas nécessaire de faire ce changement, ré-  
 pond Jésus-Christ, *car l'homme ne vit pas seu-*  
 Matt. c. 4. *lement de pain, il se nourit encore de tout ce*  
 v. 4. *qu'il plait à Dieu de lui doner pour nourriture,*  
*de tout ce que Dieu dit qui servira de nour-*  
*ture* ; voilà le sens litéral ; celui qu'on do-  
 ne communément à ces paroles, n'est qu'un  
 sens moral.

*Division du sens spirituel.*DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le *sens moral*, 2. Le *sens allégorique*, 3. Le *sens anagogique*.

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, &c. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres: le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un homme dont le goût est tourné du côté de la morale; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV. siècle, à l'usage des prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide.\* Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête;

P. 3

&amp;

\* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professione prædicatorum sub S. Dominico explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. v. le P. Echard, T. I. p. 598. & M. Malttaire, Annales Typographiques T. I. p. 176.*

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

& Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son *Enéide*. Il n'en est pas de même des fables morales; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

## 2. Sens Allégorique.

Le *sens allégorique* si tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose: c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets: ainsi lorsqu'il ne conoit pas les causes, il en imagine, & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels: l'amour fut l'effet d'une divinité particulière: Prométhée vola le feu du ciel: Cérès inventa le blé: Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes sont trop pénibles, & ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sanadon, fut la dupe des *visionnaires* qui inventèrent toutes ces fables.

Poésies  
d'Hor. T. I.  
p. 504.

Dans

Dans la fuite quand les Païens comencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers: les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donat un sens allégorique; mais dans les histoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories aient été composées dans la vue de l'allégorie; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne ne prouvent rien; & ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plait, pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue \* que Nabuchodonosor vit en songe; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

Indiculus  
historico-  
chronolo-  
gicus, in  
Fabri  
Thesauro.  
\* Daniel 2.  
v. 31.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Cette statue étoit extraordinairement grande; la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par tout?

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le siècle d'or de la langue latine; c'est le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile; en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine & les bras de la statue étoient d'argent; c'est le siècle d'argent de la langue latine; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'est-à-dire, jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre & les cuisses de la statue étoient d'airain; c'est le siècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan jusqu'à la prise de Rome par les Gots, en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer, & les piés partie de fer & partie de terre; c'est le siècle de fer de la langue latine, pendant lequel les différentes incurfions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient; on en trouvoit partout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatién, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral. Les explications mystiques de l'Écriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujettes à des illusions qui mènent au fanatisme.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Huet. Ori-  
genianor.

l. 2. quæst.  
13. p. 171.

Traité du  
sens littéral  
& du sens  
mystique,  
selon la  
doctrine  
des Pères.

A Paris,  
chez Ja-  
ques Vin-  
cent.

### 3. Sens Anagogique.

Le sens anagogique n'est guère en usage, que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Écriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec ἀναγωγή qui veut dire élévation: ἀνά, dans la composition des mots, signifie souvent, au dessus, en haut & ἀγωγή veut dire conduite; de ἄγω, je conduis: ainsi le sens anagogique de l'Écriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le sens littéral est le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Eglise & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabbat des Juifs est regardé comme l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens, qui ne sont point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général *sens tropologique*, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais comme je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend; & s'appliquer surtout à l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infallible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.



X.

**D U S E N S A D A P T É,**  
*ou que l'on donne par allusion.*

Quelquefois on se sert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur pro-



profane, pour en faire une application parti-  
culière qui convient au sujet dont on veut  
parler, mais qui n'est pas le sens naturel &  
littéral de l'auteur dont on les emprunte; c'est  
ce qu'on apèle *sensus accommodatitius*, sens  
adapté.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Dans les panégyriques des Saints & dans  
les oraisons funèbres, le texte du discours  
est pris ordinairement dans le sens dont nous  
parlons. M. Fléchier dans son oraison funè-  
bre de M. de Turène, applique à son héros  
ce qui est dit dans l'Écriture à l'ocasion de Ju-  
das Macabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux mis-  
sionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveu-  
gle: il fut nommé pour prêcher le carême à  
Marseille aux Acoules: voici le texte de son  
premier sermon: *Fuit homo missus a Deo, cui*  
*nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed*  
*ut testimonium perhiberet de lumine.* On  
voit qu'il fesoit allusion à son nom & à son  
aveuglement.

Joann. c.  
I. v. 6.

● *Remarques sur quelques passages adaptés  
à contre-sens.*

Il y a quelques passages des auteurs profa-  
nes qui sont come passés en proverbes, &  
ausquels on donne comunément un sens dé-  
tourné qui n'est pas précisément le même  
sens

DES TRO- sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où  
 PES DANS ils sont tirés: en voici des exemples:  
 LE SENS.

1. Quand on veut animer un jeune homme à faire parade de ce qu'il fait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse:

Perf. Sat. I. *Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?*

v. 27.

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems! ô mœurs! s'écrie-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres! Quoi donc? croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant?*

Perf. Sat. I. *En pallor, seniumque: O mores! usque adeone*

v. 26.27. *Scire tuum nihil est, nisi ce scire hoc sciat alter?*

Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un homme qui parle avec emphase, d'un style ampoulé & recherché, que

Hor. Art. *Projicit ampullas & sesquipedalia verba:*

poet. v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. „La tragédie, dit ce poète, ne s'ex-  
 „prime pas toujours d'un style pompeux &  
 éle-

„élevé: Téléphe & Pélée, tous deux pau-<sup>DES TRO-</sup>  
 „vres, tous deux chassés de leurs pays, ne<sup>PES DANS</sup>  
 „doivent point recourir à des termes en-<sup>LE SENS.</sup>  
 „flés; ni se servir de grands mots: il faut  
 „qu'ils fassent parler leur douleur d'un stile  
 „simple & naturel, s'ils veulent nous tou-  
 „cher, & que nous nous intéressions à leur  
 „mauvaise fortune;„ ainsi *projicit*, dans  
 Horace, veut dire il rejète.

*Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri* Hor. Art.  
*Telephus & Peleus, cum pauper & exul uterque* poët.v.97.  
*Projicit ampullas & sesquipedalia verba,*  
*Si curat cor spectantis tetigisse querela.*

M. Boileau nous donne le même précepte:

*Que devant Troje en flammes, Hécube desolée*  
*Ne viène pas pousser une plainte ampoulée.* Art poët.  
 chant 3.

Cette remarque, qui se trouve dans la plu-  
 part des commentateurs d'Horace, ne de-  
 voit point échapper aux auteurs des dictio-  
 naires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un  
 habile home, on cite ce mot d'Horace:

. . . *Quandoque bonus dormitat Homerus;* Hor. Art.  
 poët.v.359.

Come si Horace avoit voulu dire que le bon  
 Homère s'endort quelquefois. Mais *quando-*  
*que* est là pour *quandocunque*, toutes les fois  
 que; & *bonus* est pris en bone part. „Je  
 „suis fâché, dit Horace, toutes les fois que je  
 „m'aperçois qu'Homère, cet excéllent poè-  
 „te,

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

„te, s'endort, se néglige, ne se soutient pas.

*Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.*

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il donne de ce passage dans son dictionnaire latin-françois sur ce mot *quandoque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

Heaut. act.  
I. sc. I. v. 25.

*Homo sum, humani nihil a me alienum puto,*

come si Térence avoit voulu dire *je suis homme, je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité*; ce n'est pas là le sens de Térence.

Chrémès, touché de l'affliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin & des peines qu'il se donne : Ménédème lui dit brusquement qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui. „Je „suis homme, répond tranquillement Chrémès; „rien de tout ce qui regarde les autres hommes n'est étranger pour moi, je m'intéresse „à tout ce qui regarde mon prochain.

„On doit s'étonner, dit Madame Dacier, „que ce vers ait été si mal entendu, après „ce que Cicéron en a dit dans le premier „livre des Offices.„

n. 29. aliter IX.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quanquam Teren-*

*rentianus ille Chremes humani nihil à se alienum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un comentaire encore plus clair de ces paroles de Térence: Sénèque, ce philosophe païen, explique dans une de ses lettres coment les homes doivent honorer la majesté des Dieux: il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable*; il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. „Nous „devons tous nous regarder, dit-il, come „étant les membres d'un grand corps; la „nature nous a tous tirés de la même source, & par là nous a tous faits parens les „uns des autres; c'est elle qui a établi l'équité & la justice. Selon l'institution de la nature, on est plus à plaindre quand on nuit „aux autres que quand on en reçoit du don- „mage. La nature nous a doné des mains „pour nous aider les uns les autres; ainsi „ayons toujours dans la bouche & dans le „cœur ce vers de Térence, *je suis home, rien de tout ce qui regarde les homes n'est étranger pour moi.*” \* Il

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

\* Quomodo sint Dii colendi solet præcipi . . . Deum colit qui novit . . . Primus est Deorum cultus, Deos credere, deinde reddere illis majestatem suam, reddere bonitatem sine qua nulla majestas est. Vis Deos propitiare

**DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.** Il est vrai en général que les citations & les applications doivent être justes autant qu'il est possible; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, & ne servent qu'à montrer une fausse érudition: mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve, ou simplement come des paroles conues, auxquelles on done un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler: dans le premier cas, il faut conserver le sens de l'auteur; mais dans le second cas, les passages, ausquels on done un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur, sont regardés come autant de parodies, & come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

*Suite*

pitiare, bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est. Ecce altera questio, quomodo hominibus sit utendum . . . Possim breviter hanc formulam humani officii tradere . . . Membra sumus corporis magni, natura nos cognatos edidit, cum ex iisdem & in eadem \* gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum & sociabiles fecit; illa æquum justumque composuit: ex illius constitutione miserius est nocere quam lædi; & illius imperio paratæ sunt ad juvandum manus. Iste versus & in pectore & in ore sit, *homo sum, humani nihil a me alienum puto*. Habeamus in commune, quod nati sumus. Senec. Ep. XCV.

\* officia.



*Suite du Sens Adapté.*

DE LA PARODIE ET DES CENTONS.

**L**a Parodie est aussi une sorte de sens adapté. Ce mot est grec, car les Grecs ont fait des parodies.

Parodie \* signifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, & par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne dans un sens railleur des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisante-

\* Παρωδια, canticum. R. παρω, juxta, & ᾠδη, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum, cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumentum transferuntur.

Est etiam parodia Hermogenis, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum a se, id est, de suo, oratione soluta eloquitur. Robertson. Th. ling. græc. v. παρωδια

**DES TRO-**santerie de la parodie. Corneille a dit dans  
**PES DANS** le stile grave, parlant du père de Chimène:  
**LE SENS.**

**LeCid.a&t.** *Ses rides sur son front on gravé ses exploits,*

**L. sc. 1.** Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs:  
 l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment:

**Les Plaid.** *Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois,*  
**a&t. 1. &t. 5.** *Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.*

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables, exploits militaires*; & dans les Plaideurs *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut offensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

**Sentimens** Au reste l'Académie a observé que *les*  
**de l'Acad.** *rides marquent les années: mais ne gravent*  
**Fr. sur les** *point les exploits.*  
**vers du**  
**Cid.**

Les vers les plus connus sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de

**Tom. 2 p.** Boileau une parodie ingénieuse de quelques  
**411. edit.** scènes du Cid. On peut voir aussi dans les  
**de 1726.** poésies de Mad. des Holières une parodie

**Des Houl.** d'une scène de la même tragédie. Le Théa-  
**edit. de** tre Italien est riche en parodies. Le Poème  
**1725. pag.** du VICE PUNI est rempli d'applications  
**278.** heureuses de vers de nos meilleurs poètes: ces applications sont autant de parodies.



Les Centons sont encore une sorte d'ou-<sup>DES TRO-</sup>  
 vrage qui a raport au sens adapté. *Centō* en-<sup>PES DANS</sup>  
 latin signifie, dans le sens propre, une pièce <sup>LE SENS.</sup>  
 de drap qui doit être cousue à quelqu'autre <sup>Κέντρον,</sup>  
 pièce, & plus souvent un manteau ou un <sup>cento, ve-</sup>  
 habit fait de différentes pièces raportées: en-<sup>stis e vari-</sup>  
 suite on a doné ce nom, par métaphore, à <sup>is pannis</sup>  
 un ouvrage composé de plusieurs vers ou de <sup>confarci-</sup>  
 plusieurs passages empruntés d'un ou de plu-  
 sieurs auteurs. On prend ordinairement la <sup>nata.</sup>  
 moitié d'un vers & on le lie par le sens avec <sup>κέντρον,</sup>  
 la moitié d'un autre vers. \* On peut em-  
 ployer un vers tout entier & la moitié du <sup>pungo.</sup>  
 suivant, mais on desapprouve qu'il y ait deux  
 vers de suite d'un même auteur. Voici un  
 exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des  
 centons de Proba Falconia. \*\* Il s'agit de

Q 2 la

- \* Variis de locis, sensibusque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum, ut coëant cæsi duo, aut unus & sequens cum medio, nam duos junctim locare ineptum est, & tres, una serie, meræ nugæ . . . . Sensus diversi ut congruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliena ne interlucant; hiulca ne pateant. *Ausonius* Paulo. *Epist. quæ prælegitur ante Edyll. XIII.*
- \*\* *Probæ Falconiæ* variorum clarissimæ a S. Hieronymo comprobatæ centones de Fidei nostræ mysteriis, e Maronis carminibus, &c. Parisiis, apud Aegidium Gorbium 1576. f. 27. in 8. *Item* Parisiis, apud Franciscum Stephanum. 1543.

*Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliotheca Patrum, Tom. 5. Lugduni 1677. Voici*

DES TRO- la défense que Dieu fit à Adam & à Eve de  
 PES DANS manger du fruit défendu: Proba Falconia  
 LE SENS. fait parler le Seigneur en ces termes, au  
 chapitre XVI.

- Æ. 2. 712. *Vos famuli, quæ dicam animis advertite  
 vestris:*
- G. 2. 81. 2. 21. *Est in conspectu \* ramis felicibus arbor*  
 7. 692. *Quam neque fas igni cuiquam nec ster-  
 nere ferro*
- Æ. 3. 700. 7. 608. *Relligione sacra \* nunquam concessa  
 moveri*
6. 141. II. 591. *Hac quicumque sacros \* decerpserit ar-  
 bore fetus.*
- I. 246. II. 849. *Morte luet merita, \* nec me sententia  
 vertit*
- G. 2. 315. *Nec tibi tam prudens quisquam persua-  
 deat autor*
3. 461. Ec. 8. 48. *Commaculare manus. \* Liceat te voce  
 moneri*
- G. 3. 216. *Femina, \* nullius te blanda suasio vincat,*  
 G. I. 168. *Si te digna manet divini gloria ruris.*

Auson. Ep. Nous avons aussi les centons d'Étienne de  
 ante Edyll. Pleurre \* & de quelques autres. L'Empe-  
 XIII. reur

*ci ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame  
 dans l'Index Auctorum Bibl. Patr. Tom. I. PROBA  
 FALCONIA uxor non Adelphi Proconsulis, ut scri-  
 bit Isidorus, sed Anicii Probi Præfecti Prætorio, post-  
 ea consulis, mater Probini, Olibrii & Probi, similiter  
 Consulium. De qua multa Hieronymus Epist. 8. & Ba-  
 ronius Tom. 4. & 5. Annalium. Scripsit Virgilio-cen-  
 tones qui extant fol. 1218. Floruit non sub Theo-  
 dosio juniore, ut vult Sixtus Senensis, sed sub Gratiano.*

\* Stephani Pleurrei Aeneis sacra continens acta Domini  
 N. I. C. & primorum Martyrum Virgilio-centonibus  
 conscripta. Parisiis, apud Adrianum Taupinart,  
 1618. in 4.

reur Valentinien, au rapport d'Aufone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons, nous avons des ouvrages où l'auteur \* s'est interdit successivement par chapitres & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'a, dans le second point de b, ainsi de suite. Un autre \*\* a fait un poème dont tous les mots comencent par un p.

Q 3

Plau-

\* Liber absque litteris. De Aetatibus mundi & hominis. Autore Fabio, Claudio, Gordiano, Fulgentio. Edidit P. Jacobus Hommey Augustinianus Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Caroli Coignard, 1696. *Le titre du manuscrit promet ab A usque in Z. mais l'imprimeur n'a mis au jour que XIV. chapitres, c'est-à-dire, jusqu'à P O inclusivement ; & il déclare que le copiste a égaré le reste. Huc usque codex, cujus scriptor addit: ii decem de quibus fit mentio in titulo, nescio ubi sunt.*

\*\* Pugna porcorum per P. Porcium. *Ce poème est composé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre Nugæ venales. Mortéri attribue ce poème à Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moreri de 1718.*

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

*Plaudite porcelli; porcorum pigra propago  
Progreditur, plures porci pinguédine pleni  
Pugnantes pergunt. Pecudum pars prodigiosa  
Perturbat pede petrosas plerumque plateas;  
Pars portentose populorum prata profanat.*

Dans le ix. siècle Hubaud Religieux Bénédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un poème composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre c.

*Carmina, clarisonæ, calvis cantate Caménæ.*

\* Un autre s'est mis dans une contrainte encore plus grande: il a fait un poème de 2959. vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies: en voici le commencement:

*Hora novissima, tempora pessima sunt, vigilemus.  
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.  
Imminet, imminet ut mala terminet, æqua coronet,  
Recta remuneret, anxia liberet, æthera donet:  
Auferat aspera, duraque pondera mentis onustæ,  
Sobria muniat, improba puniat, utraque juste.  
Ille piissimus, ille gravissimus ecce venit Rex.  
Surgat homo reus, instat homo Deus, a patre judex.*

Les

- \* Bernardi Morlanensis, Monachi ordinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem Abbatem qui claruit anno 1140. De Contemptu Mundi, libri tres. Ex veteribus membranis recens descripti. Bremæ, anno 1597.

Les poèmes dont je viens de parler sont au-<sup>DESTRO-</sup>  
 jourd'hui au même rang que les acrostiches<sup>PES DANS</sup>  
 & les anagrammes. \* Le gout de toutes ces<sup>LE SENS.</sup>  
 fortes d'ouvrages, heureusement, est passé.  
 Il y a eu un teins où les ouvrages d'esprit  
 tiroient leur principal mérite de la peine  
 qu'il y avoit à les produire, & souvent la

Q 4

mon-

\* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont cha-  
 que vers comence par chacune des lettres qui forment  
 un certain mot. A la tête de chaque comédie de  
 Plaute, il y a un argument fait en acrostiche: c'est le  
 nom de la pièce qui est le mot d'acrostiche; par ex-  
 emple: *Amphitrion*: le premier vers de l'argument  
 comence par un A, le second par un M, ainsi de suite.  
 Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans  
 ses remarques sur celui de l'Amphitrion fait entendre  
 que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acro-  
 stiches: *ἀκροσχησίδος dicitur, cum deinceps ex primis ver-  
 sum litteris aliquid connectitur, ut in quibusdam En-  
 nianis.* Cic. de Divinatione l. 2. n. III. aliter LIV.

S. Augustin, de Civ. Dei, l. XVIII. c. 23. parle d'un  
 acrostiche de la Sybille Erythrée, dont les lettres ini-  
 tiales formoient ce sens, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεὸς Τίος Σωτήρ.

Au resté acrostiche vient de deux mots grecs ἀκρος,  
 summus, qui est à une des extrémités; & σίχος, versus,  
 ordo. ἀκροσχησίδος, ἡ, & ἀκροσχησίων, τὸ; initium versus.

A l'égard de l'anagramme ce mot est encore grec: il  
 est composé de la préposition ἀνά, qui dans la com-  
 position des mots répond souvent à retro, re; & de  
 γράμμα, lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en dépla-  
 çant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot,  
 qui a une signification différente; par exemple, de  
*Lorraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrammes aient jamais été  
 en usage parmi les Latins.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Molière,  
Misandr.  
act. I. sc. 2.

montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eut été longtemps en travail. Aujourd'hui le tems & la difficulté ne font rien à l'affaire; on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonnable; & l'on ne regarde plus les mots que comme des signes auxquels on ne s'arrête que pour aller droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte & il y a tant à apprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de pouvoir surmonter la paresse & l'indolence naturelle de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'appliquer en pure perte.



## XI.

### SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

Ce mot *abstrait* vient du latin *abstractus*, participe d'*abstrahere*, qui veut dire *tirer, arracher, séparer de*.

Tout corps est réellement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait: c'est ainsi qu'en géométrie on considère le point, la ligne, le cercle,

ele, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

DÉS TRÔ-  
PES DANS  
LE SENS.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique: C'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abstraction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là: elle en est come séparée, & c'est pour cela qu'on l'appelle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction; c'est ainsi qu'en anato-

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

mie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire; on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, & que l'on pense que ce sujet & sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, & forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc, cette table quarrée, cette boîte ronde; blanc, quarrée, ronde* sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concretere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de; en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, & celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement sont alors des termes concrets, ainsi quand on dit *Petrus est homo; homo* est alors un terme concret, *Petrus est habens humanitatem.*

Obser-



Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction & se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels & faire abstraction, comme quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties: on peut au contraire se servir de termes abstraits sans faire abstraction, come quand on dit que la Fortune est aveugle.

DESTRO.  
PES DANS  
LE SENS.

### *Des termes abstraits.*

Dans le langage ordinaire *abstrait* se prend pour *subtil, métaphysique*: Ces idées sont *abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous les sens.

On dit aussi d'un homme qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les hommes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe: ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté, laideur*, &c. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent & que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres

DES TRO- tres au contraire qui nous affectent d'une  
 PÉS DANS manière desagréable, & que nous apelons  
 LE SENS. *laid*; mais il n'y a aucun être réel qui soit  
 la beauté ou la laideur. Il y a des homes,  
 mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il  
 n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites suppo-  
 sent les impressions particulières des objets,  
 & la méditation, c'est-à-dire, les réflexions  
 que nous faisons naturellement sur ces im-  
 pressions. C'est à l'ocasion de ces impres-  
 sions que nous considérons ensuite séparé-  
 ment, & indépendamment des objets, les difé-  
 rentes affectations qu'elles ont fait naitre dans  
 notre esprit, c'est ce que nous apelons les  
 propriétés des objets: Je ne considérerois  
 pas le mouvement en lui même, si je n'avois  
 jamais vu de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à doner des  
 noms particuliers aux objets réels & sensi-  
 bles, nous en donons aussi par imitation  
 aux idées abstraites, come si elles représen-  
 toient des êtres réels; nous n'avons point  
 de moyen plus facile pour nous comuni-  
 quer nos pensées.

Ce qui a surtout doné lieu aux idées  
 abstraites, c'est l'uniformité des impressions  
 qui ont été excitées dans notre cerveau par  
 des objets diférens & pourtant semblables  
 en

en un certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abréger le discours, & à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blancs, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces différents objets nous ont causée, & pour marquer le point dans lequel ils se ressemblent, nous nous servons du mot de *blancheur*.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Nous sommes accoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre, ensuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra encore mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels ; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie ; ce sont les différentes expressions métaphoriques & les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore* & les autres noms des figures : par là ils réduisent à une espèce, à une classe par-

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées: toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre & de la netteté dans nos pensées & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences: la physique, par exemple, n'existe point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique: mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature; & ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les abstractions qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur, amertume, être, néant, vie, mort, mouvement, repos, &c.*

Cha-

Chacune de ces idées générales, quoi qu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Come les différens objets blancs ont donné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'affectation de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous affectent en tant de manières différentes, nous ont donné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existence*; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparaissent, & nous sentons réellement ce changement & cette absence: alors il se passe en nous une affectation réelle par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous des effets sensibles: delà l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant*; De sorte que quoique le néant ne soit rien en lui même, cependant ce mot marque une affectation réelle de l'esprit: c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie, à l'ocasion

DES TRO- fion de l'absence des objets, & de tant de  
 PES DANS privations qui nous font plaisir ou qui nous  
 LE SENS, affligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non*: ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce, quand il consent, & nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est affecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très grand nombre, ne marquent donc que des affections de l'entendement; ce sont des opérations naturelles de l'esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point des êtres réels qui subsistent hors de nous: les objets blancs sont des êtres réels; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite: les  
 expref-

expressions métaphoriques sont tous les <sup>DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.</sup> jours en usage dans le langage des homes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous aquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte; nous rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes; & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter, nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, & c'est delà que viennent tous les noms appellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières: ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une vile, *cercle* & *vile* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle vile en particulier, le terme n'est plus abstrait.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grans ont au dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le gout. Un jeune home qui n'auroit vu que d'excélens tableaux n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est apelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre*, ce sont là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons aquisé par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes apellent des individus. Parmi cette multi-



multitude innombrable d'individus, les uns <sup>DES TRO-</sup>  
font semblables aux autres en certains <sup>PES DANS</sup>  
points: delà les idées abstraites de genre & <sup>LE SENS.</sup>  
d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui même: Platon ne peut être que Platon: Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus: cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table. delà l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affectation de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la suite je n'appellerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales: un objet qui n'a pas cette propriété n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquise du cercle, par l'usage de la vie, &

DES TRO- par les réflexions que cet usage a fait naitre  
 PES DANS dans mon esprit.  
 LE SENS.

La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'événemens, qui nous arrivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a appelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée*: ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive: c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous annoncent son existence & ses perfections: *Cæli enarrant gloriam Dei. Invisibilia enim ipsius per ea que facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus & divinitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite: l'idée qu'elle fait naitre en moi de cet ouvrier,

Psal. 18. v. 1.

Ad Rom. 1.

v. 20.

vrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adresse: Ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconnoissance & des adorations.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnoître combien nous sommes élevés, au dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconnu que les mots dont ils se servoient en ces occasions n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; delà l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique; delà enfin l'erreur de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

\* Absit error opinantium se scire quod nesciunt. Aug. in Enchirid. ad cur. de Fide, Spe, & Char. c. 59. tom. VI. p. 218. Paris. 1685.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler sans prévention la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

*Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner.*

Come c'est aux Maitres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, \* c'est de savoir profiter des conoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'attention, ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des conoissances qu'ils n'ont point encore aquis. Un métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en  
géné-

\* La Didactique, c'est l'art d'enseigner, *Διδασκαλία*, *aptus ad docendum* *Διδάσκω*, *docco*.

général, &c. persuadé, que ce sont là autant DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS. d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à aquérir & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au jeune homme qu'il instruit, qu'elles le sont à lui même; sur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuise, & on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance? Avoit-il à cet âge des connoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, & après que son cerveau a eu aquis un certain degré de confiance? En un mot, connoissoit-il alors ce qu'il ne connoissoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons besoin d'impressions particulières, & pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience & des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites: Parmi celles-ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, & quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons acquises, nous les regardons comme nées avec nous.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a acquis un grand nombre de connoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi même, que de se former des principes d'après ces connoissances particulières, & de mettre par cette voie, de la netteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la nature; elle ne comence point par les principes & par les idées abstraites: ce seroit comencer par l'inconnu; elle ne nous donne point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui sans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des connoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes, des pratiques faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà; alors, je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne sont autre chose  
que

que les idées particulières qu'il faut leur <sup>DES TRO-</sup>  
doner, avant que de passer aux règles & aux <sup>PES DANS</sup>  
idées abstraites. <sup>LE SENS.</sup>

Les règles n'apprennent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage; ainsi commencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en donner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée; cependant les jeunes logiciens se trouvent comme dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui commencent par leur donner en abrégé, le plan général de toute la philosophie; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégorie*, d'*universaux*, de *degrés métaphysiques*, &c. comme si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de commencer par mettre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières qui ont donné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que

DES TRO- celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine,  
 PES DANS qui comence par les principes, n'est bone  
 LE SENS. que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on fait  
 déjà ou dans quelques autres ocafions qui  
 ne font pas maintenant de mon fujet.



## XII.

## DERNIERE OBSERVATION.

*S'il y a des mots Synonimes.*

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif; *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne fuit-il pas delà qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux*?

A Paris,  
 chez  
 d' Houry.  
 1718.

Monfieur l'Abé Girard a déjà examiné cette queftion, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de fon *Traité de la jufteffe de la langue françoife*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de fes raifons, & je prendrai même la liberté de me fervir fouvent de fes termes; me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abé Girard de quoi fe fatisfaire pleinement fur ce qui regarde le françois.

„ On



„On entend, communément par *synonimes* DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.  
„les mots qui ne diférant que par l'articula-  
„tion de la voix, sont semblables par l'idée  
„qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces for-  
„tes de mots? Il faut distinguer :

„Si vous prenez le terme de *synonyme* dans Id. p. 26.  
& 27.  
„un sens étendu pour une simple ressemblan-  
„ce de signification, il y a des termes synoni-  
„mes, c'est-à-dire, qu'il y a des mots qui ex-  
„priment une même idée principale : „ *fer-  
re, bajulare, portare, tollere, sustinere, gere-  
re, gestare*, seront en ce sens autant de sy-  
nonimes.

Mais si par *synonimes*, vous entendez des p. 28.  
mots qui ont „une ressemblance de signifi-  
„cation si entière & si parfaite, que le sens  
„pris dans toute sa force & dans toutes ses  
„circonstances soit toujours & absolument  
„le même, en sorte qu'un des synonymes ne  
„signifie ni plus ni moins que l'autre; qu'on  
„puisse les employer indifféremment dans tou-  
„tes les occasions, & qu'il n'y ait pas plus de  
„choix à faire entre eux pour la signification  
„& pour l'énergie qu'entre les gouttes d'eau  
„d'une même source pour le gout & pour  
„la qualité: dans ce second sens il n'y a  
„point de mots synonymes en aucune lan-  
„gue.„ *Ainsi ferre, bajulare, portare, tol-  
lere,*

DESTRO-*lere, sustinere, gerere, gestare*, auront cha-  
 PES DANS cun leur destination particulière: en éfet.  
 LE SENS.

*Ferre*, signifie porter, c'est l'idée princi-  
 pale.

*Bajulare*, c'est porter sur les épaules ou  
 sur le cou.

*Portare* se dit proprement lorsqu'on fait  
 porter quelque chose sur des bêtes de somme,  
 sur des charètes ou par des trocheteurs.  
*Portari dicimus ea quæ quis jumento secum  
 ducit.* Voyez le titre XVI. du cinquantiè-  
 me livre du Digeste *de verborum significa-  
 tione.*

Tite Live, *Tollere*, c'est lever en haut; d'où vient  
 l. XXXVIII. le substantif *tolleno, onis*, c'est une machine  
 n. 5. Festus, à tirer de l'eau d'un puits.  
 v. Tolle

no. *Sustinere*, c'est soutenir, porter pour em-  
 pêcher de tomber.

Corn. *Gerere*, c'est porter sur soi: *Galeam gere-  
 Nep. 14. 3. re in capite.*

*Gestare* vient de *gerere*, c'est faire parade  
 de c'est qu'on porte.

Malgré ces différences, il arive souvent que  
 dans la pratique on emploie ces mots l'un  
 pour l'autre par figure, en conservant tou-  
 jours l'idée principale & en aiant égard à  
 l'usage de la langue; mais ce qui fait voir  
 qu'à parler exactement ces mots ne sont pas  
 synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours per-  
 mis

mis de mètre indifféremment l'un pour l'autre. DES TROPES DANS LE SENS.  
 Ainsi quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portare*, &c.  
 Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest, licet videatur quaedam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. L. licet 58. Digest. de verborum significacione.  
 D'autres ont remarqué que *acta proprie ad togam spectant, gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *agere, facere & gerere*, & qu'ils ont chacun leur destination particulière. \*

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens sur la propriété des mots latins : Tels sont Festus *de verborum significacione* ; Nonius Marcellus *de varia significacione sermonum*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre *Autores lingue latine*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de lingua latina*

\* Propter similitudinem agendi, & faciendi, & gerendi, quidam error his qui putant esse unum: potest enim quis aliquid facere & non agere: ut poeta facit fabulam & non agit; contra actor agit & non facit, & sic a poeta fabula fit & non agitur, ab actore agitur & non fit: contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque agit, neque facit, sed gerit, id est sustinet: translatum ab his qui onera gerunt, quod sustinent. Varr. de ling. lat. l. 5. sub finem.

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

*tina*, dans les comentaires de Donat & de Servius: elles font voir les diférences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend communément pour fynonimes. Quelques auteurs modernes ont fait auffi des réflexions fur le même fujet, tels font le P. Vavasseur Jéfuite, dans fes remarques fur la langue latine, Sciopius, Henri Etiène, *de latinitate falfo fufpecta*, & plusieurs autres.

On tire auffi la même conféquence de plusieurs paffages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la diférence qu'il y a entre *amare* & *diligere*.

Cicer. Ep.  
ad fam. l. 9.  
Ep. 14.

*Quis erat qui putaret ad eum amorem quem erga te habebam, posse aliquid accedere? Tantum accessit, ut mihi nunc denique amare videar, antea dilexiffe.* Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron, que, l'affection que j'avois pour vous eut pu recevoir quelque degré de plus: cependant elle est si fort augmentée que je fens bien qu'à la vérité vous m'étiez cher autrefois, mais qu'aujourd'huy je vous aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis; sed tamen, ut scires eum non a me diligi solum, verum etiam amari, ob eam rem tibi hæc scribo.* Vous l'aimez, mais je l'aime encore davantage;

„tage; & c'est pour cela que je vous le re-  
„comande.”

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

Voilà une différence bien marquée entre  
*amare* & *diligere*; Cicéron observe ailleurs  
qu'il y a de la différence entre *dolere* & *labo-*  
*rare*, lors même que ce dernier mot est pris  
dans le sens du premier: *Interest aliquid in-*  
*ter laborem & dolorem, sunt finitima omnino,*  
*sed tamen differt aliquid: labor est functio*  
*quædam vel animi vel corporis, gravioris ope-*  
*ris vel muneris; dolor autem motus asper*  
*in corpore . . . aliud inquam est dolere, aliud*  
*laborare. Cum varices secabantur Cn. Mario,*  
*dolebat; cum æstu magno ducebat agmen, la-*  
*borabat.*

Tuscul. l.  
2. n. 15.

Les savans ont observé de pareilles diffé-  
rences entre plusieurs autres mots, que les  
jeunes gens & ceux qui manquent de gout  
& de réflexion regardent come autant de  
synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-  
être pas aussi utile qu'on le pense de faire le  
thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque „qu'entre  
toutes les différentes expressions qui peuvent  
„rendre une seule de nos pensées, il n'y en a  
„qu'une qui soit la bone: que tout ce qui ne  
„l'est point est foible & ne satisfait pas un  
„home d'esprit. Ainsi ceux qui se sont do-  
né la peine de traduire les auteurs latins en

Caract. des  
Ouv. de  
l'esprit.

DES TRO- un autre latin, en affectant d'éviter les ter-  
 PES DANS mes dont ces auteurs se sont servis, auroient  
 LE SENS, pu s'épargner un travail qui gêne plus le gout  
 qu'il n'apporte de lumière. L'une & l'autre  
 pratique est une fécondité stérile qui empê-  
 che de sentir la propriété des termes, leur  
 énergie, & la finesse de la langue, come je  
 l'ai remarqué ailleurs.

*Lucus* veut dire un bois consacré à quel-  
 que divinité; *Sylva*, un bois en général:  
 Virgile ne manque pas à cette distinction;  
 mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter  
 de l'exactitude de son original.

virg. Ecl. *Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.*

6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le tra-  
 duit, *Ut nulla sit sylva, qua magis Apollo  
 gloriatur.*

*Nex, necis*, vient de *necare*, & se dit d'une  
 mort violente: au lieu que *mors* signifie sim-  
 plement la mort, la cessation de la vie. Vir-  
 gile dit parlant d'Hercule:

Aen. 8. v. . . . *Nec Geryonis spoliisque superbus:*

202.

Mais son traducteur est obligé de dire *morte  
 Geryonis.*

Je pourois raporter un grand nombre  
 d'exemples pareils: je me contenterai d'ob-  
 server que plus on fera de progrès, plus on  
 reconoitra cet usage propre des termes, &  
 par conséquent l'inutilité de ces versions qui  
 ne

ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que DES TROPES DANS LE SENS. pour inspirer le gout de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue sont synonymes: *maints* est synonyme de *pluseurs*; mais le premier n'est plus en usage: c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage, ce tiran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée; mais il est très avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour dis-

DES TRO-  
PES DANS  
LE SENS.

tinguer, non seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des occasions, où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre; mais aussi il y a des occasions, où il est beaucoup mieux de faire un choix: il y a donc de la différence entre ces mots; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoirees; on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre; mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre: & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, & suppose une grande connoissance de la langue.

F I N.

TABLE



# T A B L E.

## P R E M I E R E P A R T I E.

### Des Tropes en général.

ART. I.	<i>Idee générale des figures</i>	page 1
ART. II.	<i>Division des figures</i>	11
ART. III.	<i>Division des figures de mots</i>	12
ART. IV.	<i>Définition des Tropes</i>	14
ART. V.	<i>Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire; on doit conoitre les tropes pour bien entendre les auteurs &amp; pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler &amp; d'écrire</i>	17
	<i>Réponse à une objection</i>	19
ART. VI.	<i>Sens propre. Sens figuré</i>	21
ART. VII.	<i>Réflexions générales sur le sens figuré</i>	24
I.	<i>Origine du sens figuré</i>	24
II.	<i>Usages ou effets des tropes</i>	25
III.	<i>Ce qu'on doit observer, &amp; ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes, &amp; pourquoi ils plaisent</i>	31
IV.	<i>Suite des réflexions générales sur le sens figuré</i>	33
V.	<i>Observations sur les Dictionnaires latins-françois.</i>	33

## S E C O N D E P A R T I E.

### Des Tropes en particulier.

I.	<i>La Catachrèse, abus, extension ou imitation</i>	page 41
II.	<i>La Métonymie</i>	60
III.	<i>La Métalepse</i>	80
IV.	<i>La Synecdoque</i>	87
V.	<i>L'Antonomase</i>	101
VI.	<i>La Communication dans les paroles</i>	109
VII.	<i>La Litote</i>	111
VIII.	<i>L'Hyperbole</i>	112
IX.	<i>L'Hypotypose</i>	115
X.	<i>La Métaphore</i>	118
	<i>Remarques sur le mauvais usage des métaphores</i>	130
XI.	<i>La Syllepse Oratoire</i>	134
XII.	<i>L'Allégorie</i>	136
XIII.	<i>L'Allusion</i>	143
XIV.	<i>L'Ironie</i>	150
XV.	<i>L'Euphémisme</i>	152
XVI.	<i>L'Antiphrase</i>	163
XVII.	<i>La Périphrase</i>	167

# T A B L E.

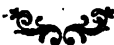
XVIII. L' <i>Hypallage</i>	273
XIX. L' <i>Onomatopée</i>	184
XX. <i>Qu' un même mot peut être doublement figuré</i>	186
XXI. <i>De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, &amp; de leurs caractères particuliers</i>	188
XXII. 1. <i>Des tropes dont on n'a point parlé.</i> 11. <i>Variétés dans la dénomination des tropes</i>	192
XXIII. <i>Que l'usage &amp; l'abus des tropes sont de tous les tems &amp; de toutes les langues</i>	195

## T R O I S I E M E P A R T I E.

*Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours* page 199

I. <i>Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs &amp; adjectifs pris adverbialement</i>	199
II. <i>Sens déterminé, sens indéterminé</i>	204
III. <i>Sens actif, sens passif, sens neutre</i>	205
IV. <i>Sens absolu, sens relatif</i>	211
V. <i>Sens collectif, sens distributif</i>	212
VI. <i>Sens équivoque, sens louche</i>	213
VII. <i>Des jeux de mots &amp; de la Paronomase</i>	217
VIII. <i>Sens composé, sens divisé</i>	219
IX. <i>Sens littéral, sens spirituel</i>	221
<i>Division du sens littéral</i>	222
<i>Division du sens spirituel</i>	229
1. <i>Sens moral</i>	229
2. <i>Sens allégorique</i>	230
3. <i>Sens anagogique</i>	233
X. <i>Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion</i>	234
<i>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens</i>	235
<i>Suite du sens adapté. De la Parodie &amp; des Centons</i>	241
XI. <i>Sens abstrait. Sens concrets</i>	248
<i>Des Termes abstraits</i>	251
<i>Réflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner</i>	262
XII. <i>Dernière observation. S'il y a des mots synonymes</i>	266

Fin de la Table.



71723985







